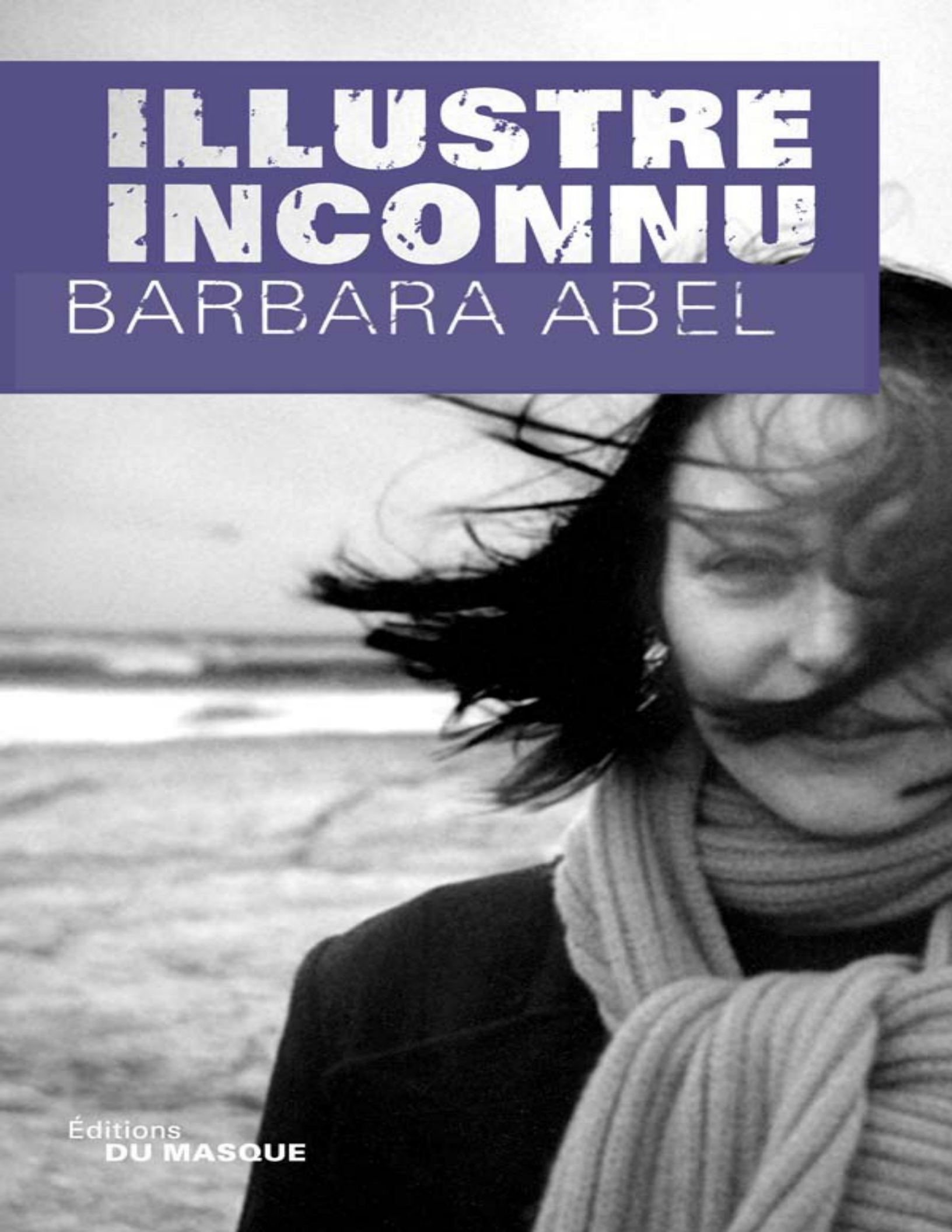


ILLUSTRE INCONNU

BARBARA ABEL

Éditions
DU MASQUE



Barbara Abel

Illustre inconnu



© Éditions du Masque, département
des éditions Jean-Claude Lattès, 2007

*Pour ma toute belle
Ma Gabrielle
Pour mon grand fou
Mon petit Lou
Et puis pour leur papa,
Mon tendre amour.*

« À la une de l'actualité ce matin : la disparition de Pierre Vasseur à l'âge de 75 ans, décédé brutalement cette nuit, à la suite d'un accident de voiture sur une petite route départementale, à une centaine de kilomètres de Paris. Nous reviendrons plus en détail sur les causes de l'accident dans notre journal de 9 heures. Pierre Vasseur était, comme chacun le sait, l'un des acteurs les plus populaires de sa génération. Récompensé à deux reprises par l'Académie des Césars, en 1987 en tant que meilleur second rôle pour son personnage de commissaire bourru dans « L'étoile filante », et en 1995 comme meilleur acteur pour sa magnifique prestation du « Père Goriot », il marquera à tout jamais le cinéma français... »

Il y a l'odeur du café. Il y a le bruit de la radio qui chuinte un peu. Il y a aussi la fenêtre entrouverte, les rumeurs de la rue, quelques éclats de voix, deux coups de Klaxon, un enfant qui pleure dans l'appartement d'à côté. Et puis il y a Henriette qui s'étrangle soudain, un bout de croissant bloqué dans le mauvais conduit ; elle tousse et crache, hoquette, tente de reprendre de l'air, tousse encore, se racle la gorge...

— Maman ! Ça va ?

Violette quitte précipitamment sa chaise, contourne la table et assène deux grandes claques dans le dos de sa mère. Henriette se reprend, pas longtemps, suffoque à nouveau sous la déferlante d'une nouvelle quinte de toux.

Violette tape encore, et même un peu plus fort.

Quelques instants plus tard, enfin, Henriette retrouve son souffle dont le bout s'éraille d'une voix étranglée :

— Misère de couillon ! Ton père est mort !

C'est en ces termes que, pour la première fois de sa vie, Violette entendit parler de son père, apprenant du même coup que, finalement, elle en avait un, de père.

Ne pas connaître son père et apprendre à dix-sept ans qu'il est connu de tous, voilà bien un comble difficilement quantifiable. Mais ce n'est pas ce qui frappa l'esprit de Violette de prime abord. Elle aussi connaissait Pierre Vasseur, c'est certain. Comme tout le monde. Sa gueule d'empeigne qui détonnait avec un tempérament serein et une personnalité plutôt équilibrée, son rire retentissant, sa manie des tenues vestimentaires irréprochables, du bouton de manchette jusqu'aux chaussettes, ses rapports parfois complexes avec la presse et les médias (qu'il exprimait toujours avec humour et dignité), sa propriété dans le Lubéron, son appartement à Paris, ses coups dans le nez, les frasques d'un de ses fils, la beauté de sa femme : tout cela était de notoriété publique. De notoriété publique également son couple trentenaire dont il vantait la force et la fidélité. De notoriété publique encore l'indéfectible soutien d'une famille unie et soudée malgré quelques tempêtes traversées d'un front commun, qu'aucun scandale étalé dans la presse people ne parvint à déstabiliser. De notoriété publique toujours ses prises de position pour une gauche sur le déclin qu'il ne cessa pourtant de soutenir. De notoriété publique enfin son investissement financier dans diverses causes humanitaires, dont celle des enfants défavorisés d'Afrique.

Un mec bien, ce Pierre Vasseur. Et un comédien hors pair, ce qui ne gâchait rien.

Non. Ce qui frappa Violette de plein fouet, ce qui l'anéantit sitôt que l'information de sa filiation avec l'acteur parvint à sa conscience, ce qui la fit chavirer de tristesse et de désolation, c'est de faire la connaissance de son père le jour de son décès.

La jeune fille avait vu la plupart de ses films, comme des millions de Français. Elle avait suivi la carrière de ce personnage haut en couleur, avait ri de ses débuts qu'il avait faits dans la comédie avant de reconnaître et applaudir son talent lorsqu'il s'était risqué à porter sur ses épaules deux ou

trois films considérés depuis comme des chefs-d'œuvre du 7^e art. Puis, toujours comme des millions de Français, elle s'était lassée de la monotonie de son jeu à partir de son cinquantième film. De l'avis général, depuis quelques années, Pierre Vasseur faisait du Pierre Vasseur, ce dont il ne s'était d'ailleurs pas défendu.

« *Si vous voulez que je fasse de l'Adjani, c'est mal barré les gars !* »

Il n'avait jamais été particulièrement son idole. Pour elle, il était juste Pierre Vasseur, l'une des plus grandes stars du cinéma français de la fin du vingtième siècle. Il était une gueule qui avait régulièrement fait la une des journaux, il était nombre de personnages incarnés sur les écrans, petits et grands, il était un style, un jeu, une voix, il était costaud, pas très beau – bien qu'en vieillissant, il s'était bonifié –, il était un peu ivrogne et il était miro.

Mais surtout, en ce matin d'octobre, il n'était plus, si ce n'est l'image d'une étoile dont la disparition intensifierait désormais la lumière projetée dans le souvenir de la France tout entière. Et, pour Violette, un sérieux coup de poignard en plein cœur.

Elle, la fille naturelle de Pierre Vasseur ?

Cela n'avait rien de naturel.

Rien de naturel non plus l'idée que sa mère ait pu avoir une aventure avec ce grand homme. Henriette n'était pas ce qu'on appelle généralement un canon de beauté. Pas de ces femmes à plaire aux hommes dès le premier regard, même si Violette se devait de reconnaître que, sur les photos de sa jeunesse, lorsqu'elle était encore mince et toujours entière, elle n'était pas dépourvue de charme. L'esprit encore tétanisé par cette surprenante nouvelle, la jeune fille tenta d'imaginer sa mère dans les bras de Pierre Vasseur. Image surréaliste qu'elle chassa d'un frisson dégoûté.

Lorsque Henriette reprit son souffle et ses esprits, elle déclara d'une voix sombre :

— On est dans la merde.

Violette considéra sa mère d'un œil interdit, ne sachant quel sens accorder à ces propos.

— Je croyais que je n'avais pas de père, fut-elle seulement capable de dire.

— Tu pensais être née par l'action du Saint-Esprit ? railla Henriette.

— Non, se défendit mollement la jeune fille. Je croyais juste que mon père, c'était... C'était un homme que tu n'avais plus jamais revu... Un homme que tu ne connaissais pas.

Henriette haussa les épaules.

— Qu'est-ce que ça change ? grommela-t-elle, agacée. Il n'avait rien de plus que les autres. À part du fric.

— Qu'est-ce que le fric a à voir là-dedans ?

— Et comment crois-tu que je t'habille et te nourris depuis dix-sept ans ?

Violette dut s'asseoir sur sa chaise.

— Je ne comprends plus rien, murmura-t-elle, terrassée.

— Eh bien, il va falloir que tu comprennes très vite, ma petite chérie ! Pierre Vasseur était ton père, je l'ai rencontré un soir dans un bar, il était bourré, moi aussi, je l'ai ramené chez moi et on a baisé. Ça ne devait être qu'une aventure sans lendemain, sauf qu'avant de partir, il m'a laissé un petit souvenir. Je n'avais pas un rond pour t'élever, il n'avait pas l'intention de quitter sa femme. On s'est juste mis d'accord sur la façon de régler cette histoire sans faire de vague : je disparaissais dans la nature, il me versait chaque mois une somme d'argent pour ton éducation.

Violette dévisagea sa mère comme si elle la voyait pour la première fois. Cette grosse femme diabétique, perpétuellement rivée à sa chaise roulante, exhibant toute la journée le moignon de sa jambe parce qu'elle refusait de mettre sa prothèse qui pourtant leur avait coûté une fortune... Cette femme qui ne faisait rien de ses journées à part regarder par la fenêtre quand ce n'était pas la télévision, déblatérant sur la vie des voisins qu'elle méprisait et s'enflammant sur celle des héros de séries qu'elle admirait... Cette personne à qui il n'était jamais rien arrivé de bon, qui toujours s'était plainte de l'existence, du sort, du destin, du « pas de chance », du temps qui passe, du temps qui ne passe pas, de tout, de rien et surtout des autres... Cette créature enfin qui n'avait jamais travaillé de sa vie, ou si peu, et ont elle apprenait aujourd'hui qu'elle s'était juste contentée de coucher une nuit avec Pierre Vasseur, pour ensuite gagner le gros lot comme on attrape la peste : elle avait porté l'enfant de la star, l'avait fait chanter et, dix-sept années durant, s'était grassement fait payer son erreur d'un soir.

Violette n'avait jamais beaucoup admiré sa mère. Elle l'aimait, bien sûr, d'un amour instinctif plutôt que naturel, respectait celle qui lui avait donné la vie et se forçait à s'acquitter de sa dette en lui administrant chaque jour les piqûres d'insuline dont dépendait sa survie.

C'est durant sa grossesse que Henriette avait développé un diabète gestationnel qui malheureusement s'était ensuite transformé en diabète de type I, évolution plutôt rare dans ce cas. Il n'en fallut pas plus pour que la mère tienne la fille responsable de son état. C'est pourquoi, dès que l'enfant

fut en âge de le faire, elle lui imposa la totale responsabilité de l'administration des injections, comme une sorte de réparation implicite, jamais formulée mais bel et bien exigée. C'est ainsi que, très tôt, les journées de Violette furent invariablement divisées en trois périodes distinctes, chacune rythmée et ponctuée par une piqûre d'insuline. L'adolescente prit la place de l'escadre d'infirmières qui s'étaient jusqu'alors succédé et s'installa ainsi dans le cercle vicieux d'une tacite culpabilité.

Depuis l'âge de douze ans, Violette ne s'était jamais éloignée de sa mère plus de cinq heures d'affilée : avec la régularité d'un métronome, elle fut chargée d'injecter à Henriette la dose d'insuline que son pancréas n'était plus capable de produire naturellement. Désormais enchaînée à la déficience glycémique de sa génitrice, elle s'était vu interdire tout ce qui habituellement occupe et préoccupe l'adolescente qu'elle était devenue : pas d'escapade le midi entre copines, pas de soirée pyjama chez l'une ou chez l'autre, pas de journée entière affalée dans une chambre saturée de posters d'idoles, à parler et rêver de garçons, pas de voyage scolaire, pas de boum, donc pas de rendez-vous secret et galant, donc pas de confidence, donc pas d'amie. Au lieu de cela, le rejet réservé aux êtres étranges et hors norme, une solitude chaque jour plus pesante, un sentiment d'injustice ancré dans un cœur lourd de rancœur, et le désir de plus en plus impérieux de se débarrasser du boulet qu'était pour elle devenue sa mère.

Il n'en avait pourtant pas toujours été ainsi. Bien qu'Henriette ne fût jamais une mère câline, elle s'était néanmoins acquittée de ses devoirs maternels avec attention et bienveillance. Mais il sembla que plus l'enfant grandissait, plus la mère instaurait une distance inexpliquée entre elle et sa fille, périmètre affectif que, passé ses dix ans, Violette n'avait plus le droit de franchir et dont elle souffrit sans doute plus qu'elle ne le montra. Parvenue à l'âge de la rébellion, l'adolescente vindicative à son tour n'épargna rien à sa mère, ni les oppositions usuelles dues à cette période tourmentée de l'existence, ni même d'autres dissensions plus violentes. Les deux femmes s'éloignèrent l'une de l'autre, chacune imputant la responsabilité de cet état de fait à l'autre.

— Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ? aboya Henriette.

La jeune fille détourna le regard.

— Et pourquoi tu me dis tout cela maintenant ? murmura-t-elle enfin, après quelques instants de silence.

— Tu as entendu ce qu'ils ont dit à la radio ? s'énerva Henriette. Il est

mort ! Ton père est mort ! Ça veut dire qu'on n'a plus un rond devant nous.

Violette hocha la tête, les yeux perdus dans le vide. Voilà donc la véritable raison de l'émoi de sa mère : le décès de l'homme lui importait peu, elle pleurait surtout la disparition de la vache à lait.

— Oui, mais pourquoi me le dis-tu maintenant ? poursuivit-elle en insistant sur le « maintenant ».

— Il m'avait fait promettre de ne jamais te dire qui était ton père.

— Pourquoi ?

— Pour que tu n'aies pas foutre la merde chez lui, j'imagine !

Le cœur de Violette se déchira à nouveau et, cette fois, l'image de Pierre Vasseur enlaçant sa mère se fit plus concrète.

Entre le silence glacial de la morgue et la nuée des journalistes qui se pressent dans le hall de l'hôpital, Leïla se sent comme écartelée de l'intérieur. Il y a cette soumission aux lois de la célébrité viscéralement ancrée en elle, l'acceptation de tous les débordements, même aux instants les plus sensibles, les plus intimes, presque un viol collectif auquel, résignée, elle n'oppose aucune résistance... Et puis il y a cette petite voix qui, du fond de ses tripes, de son cœur et de son âme, hurle sa révolte de devoir immoler sa souffrance sur l'autel des médias, s'imposant d'exclure la moindre émotion pour offrir au public l'information qu'il réclame à cor et à cri. Une déclaration, une annonce, un communiqué, peut-être même une révélation, un aveu, une confidence...

Déboussolée, Leïla s'avance à la rencontre du monstre dont les dizaines de têtes rugissent dans sa direction. On la somme de parler, de « faire-part » des derniers instants de la star, on ne veut qu'un mot, une parole, une phrase, mais on réclame, on ordonne, on exige, micros tendus en avant tels des poings vengeurs qui menacent et invectivent... Jacques Hersant, le fidèle agent de Pierre Vasseur, entoure fermement les épaules de la veuve afin de la guider vers la sortie. Les cris les interpellent, tentent de les ralentir, d'attirer leur attention, espèrent récolter une information.

Tête baissée et bras crispés contre elle, Leïla serre désespérément le col de son manteau qu'elle maintient sur sa gorge comme un bouclier dérisoire. Elle se presse, le regard dissimulé derrière de grandes lunettes noires, elle n'est plus qu'une femme perdue au milieu d'un monde qu'elle ne comprend plus, un monde devenu subitement incohérent, privé de l'être qui lui donnait un sens, qui l'illuminait de sa présence. Elle perçoit le vacarme par-delà la douleur qui l'étreint, qui vocifère à son tour, résonnant à l'infini dans son crâne, terrassée par la disparition soudaine de l'homme de sa vie.

Le cinéma français vient de perdre l'un de ses plus grands acteurs.

Elle, elle a perdu son plus grand amour.

En sortant de l'hôpital, elle aperçoit la voiture de Bastien qui se gare un peu plus loin. Les cheveux en bataille et le visage hagard, le jeune homme sort du véhicule, aussitôt suivi de Cécile, sa compagne, et tous deux se précipitent vers elle, bouleversés par la nouvelle. Il la saisit dans ses bras, la serre contre lui, sanglote déjà puis, se reprenant très vite, demande où est son père. Hébétée, Leïla s'agrippe à son fils comme à une bouée de sauvetage. Elle aimerait lui épargner la vision du corps méconnaissable de Pierre, ses traits dévorés par les flammes qui ont embrasé le véhicule juste après l'accident, le choc de découvrir ce qui reste de l'être cher, celui que l'on a connu, celui que l'on a aimé. Mais elle sait qu'un deuil se fait aussi *de visu*, de la preuve de ce qui n'est plus.

C'est Jacques qui, prenant la décision pour elle, indique clairement à Bastien l'endroit où repose le corps calciné. Il l'informe aussi qu'il emmène Leïla à l'écart de la presse et que le mieux est de se rejoindre à l'appartement de la rue de Montreuil. Bastien acquiesce avant de s'engouffrer dans l'hôpital, talonné par Cécile qui tente de se faire à la fois présente et discrète.

Puis Leïla se sent poussée dans une voiture, perçoit une portière qui claque à sa droite, le silence qui s'abat soudain, feutré, presque étouffant. Quelques instants plus tard, Jacques est à côté d'elle, faisant ronronner le moteur avant de démarrer aussitôt. Pierre s'éloigne d'elle, ou plutôt c'est elle qui s'en va, qui le quitte, qui l'abandonne dans cette pièce glaciale...

Alors seulement, une solitude intolérable l'envahit, le vertige d'un vide qui lui broie le cœur, aveuglée par un chagrin qui, elle le sait, ne lui laissera aucun répit.

Et sans savoir si elle survivra à cette absence.

Depuis toujours, Leïla a deux ennemis mortels : le temps, c'est une évidence, mais aussi la vérité, du moins celle qui ne lui convient pas. Littéralement shootée aux apparences et aux images, image de marque, image de soi, Leïla est dominée par l'obligation de paraître au mieux de sa forme, physique et morale, le devoir d'exposer – à tous et surtout aux médias – sa beauté, son bonheur, le destin hors du commun qui est le sien. D'ailleurs, on pourrait également lui adjoindre un troisième ennemi mortel : le quelconque, le banal, l'ordinaire. C'est une tyrannie qui ne lui laisse aucun répit, c'est une seconde nature, c'est maladif.

C'est un instinct de survie.

Dès sa prime jeunesse, elle s'est employée à bâtir autour de son existence un mur de perfection qui la protège, elle et les siens, de la laideur du monde. Leïla aime bien la métaphore du mur. Elle a ainsi la sensation d'accomplir une œuvre véritable, comparant alors cette perfection absolue tant convoitée à un art dont elle se targue d'être la plus émérite des virtuoses. Elle est prête à tout pour maquiller la plus petite faiblesse, camoufler la moindre fausse note, dissimuler le laid, l'indigne, ou même simplement les choses de la vie, comme une dispute conjugale, une divergence d'esprit, un mouvement d'humeur ou une baisse de moral. Passée maîtresse dans l'art de sourire en toutes circonstances, Leïla est l'archétype même de l'idéal personnifié, femme, épouse et mère parfaite, amie irréprochable, menant une vie exemplaire et totalement esclave de l'image qu'elle renvoie aux autres.

Elle vit dans un autre monde, un monde exempt de malheur, de travers et de défaut.

C'est peut-être pour cela que le brutal décès de Pierre, outre la souffrance d'avoir perdu un être cher, est un véritable obus qui vient torpiller l'univers sans faille bâti par ses manœuvres, ses mensonges et son indéfectible sourire. Sans qu'elle puisse rien y faire, les regards tournés vers elle – et a France

entière semble tournée vers elle – sont empreints de compassion. Leïla exècre la compassion. On s’apitoie sur son sort, on parle d’elle avec commisération. Pour la première fois depuis trente ans, on la qualifie de « pauvre Leïla », de « malheureuse épouse », on révèle son infortune, on compatit à sa douleur.

Leïla possède pourtant quelques armes dont elle se sert en général pour faire taire les mauvaises langues : un trait d’esprit ou un mot assassin, un port altier, un regard souverain, un éclat de rire velouté qui déferle de sa gorge en perles de bonheur...

Quoi qu’elle fasse, quoi qu’elle dise, la gloire et la beauté sont toujours victorieuses.

Tout naturellement, depuis qu’elle est madame Pierre Vasseur, c’est elle qui gère l’image de sa star de mari, et chaque détail est passé au crible. Elle ne souffre aucune imperfection. Elle supervise le moindre article, relit jusqu’entre les lignes toutes les interviews de Pierre, attaque systématiquement les médias qui publient des photos non accréditées, visionne préalablement les entretiens télé et n’accepte le direct qu’en dernier recours. Elle vivante, les émissions de variétés ou les talk-shows diffusés en direct ne verront Pierre Vasseur sur leur plateau que si leur audimat justifie une telle prise de risque.

Pendant trente années, Pierre s’est placidement laissé conduire par la dictature de sa femme. Non pas qu’il lui fût interdit d’imposer ses exigences mais disons plutôt qu’il y trouvait son compte. Le côté paillettes de son métier l’ennuyait profondément, les promos, les interviews, les conférences de presse... Gérer son image ne fut jamais son fort, l’implication de sa tendre épouse lui convint donc parfaitement. Une seule chose provoquait immanquablement sa colère : l’intrusion de la presse dans sa vie privée. Il suffisait qu’un journaliste peu scrupuleux dépasse la limite des révélations purement professionnelles et Pierre Vasseur sortait de sa réserve légendaire pour incendier l’indiscret et parfois même entamer de sa propre initiative une action en justice. Pour le reste, il s’en remettait à Leïla. Il préservait l’image de la famille, elle régissait son image à lui. À eux deux, ils avaient toujours formé une bonne équipe.

Mais aujourd’hui que Pierre n’était plus là, Leïla comprit que son travail au même titre que sa vie privée allaient être bouleversés. Financièrement, elle ne craignait rien : Pierre et elle avaient toujours mis la famille à l’abri du besoin, et les économies, ainsi que les biens acquis, leur permettraient de vivre dans le confort qu’ils avaient toujours connu. Non, si Leïla avait quelques doutes

quant à la suite des événements, c'était en majeure partie dû à l'aspect totalement neuf de son implication dans la gestion de l'image de Pierre.

Ce qui allait arriver ?

Une transformation radicale dans la forme autant que dans le fond. Parce que l'image d'un mort ne s'organise pas de la même manière que celle d'un vivant, et que des paramètres tels que le souvenir, la nostalgie et la mélancolie allaient teinter de leur présence chaque évocation de l'acteur. Tout ce que Leïla détestait. Du mièvre, du triste, du gris. Du dégoulinant. Sans compter les critiques et les attaques qui ne manqueraient pas de germer un peu partout, elle le savait déjà, maintenant que Pierre n'était plus. Une image, ça se flétrit aussi vite que ça se construit. Et certains trublions du milieu ne résisteraient pas à l'envie de revisiter le portrait de l'acteur.

Tout cela, Leïla le savait et fourbissait déjà ses armes, affûtait ses couteaux. Mais ce qu'elle ignorait, c'est que l'attaque allait survenir d'un côté totalement inattendu : le loup rampait vers la bergerie, le diable s'apprêtait à s'installer dans le bénitier, qu'importe la métaphore...

Ce qui était certain, c'est que l'ennemi avait endossé les traits d'une jeune fille de dix-sept ans et se prénommaît Violette.

« C'est qui, mon papa ? »

« T'as pas de papa. »

« Pourquoi j'ai pas de papa ? »

« Et pourquoi t'en aurais un ? On s'en tire bien comme ça, tu ne trouves pas ? »

Pas de père. Il avait fallu faire avec. Ou plutôt sans. Après tout, cela n'avait rien d'exceptionnel : à l'école ils étaient plusieurs à manquer d'un parent. Et la plupart du temps, il fallait bien le dire, c'était le père qui faisait défaut. Pas de quoi avoir honte donc, ni même inventer une histoire à dormir debout lorsque les copines venaient à la maison et constataient rapidement le manque de présence masculine. La seule chose qui causait une pointe de souci à la jeune Violette, c'est qu'elle ne savait véritablement rien de ce géniteur que, passé l'âge des roses et des choux, elle se doutait de tout de même posséder quelque part en ce bas monde.

Le mystère qui entourait ce père, tellement absent qu'il en devint plus encombrant encore, cette énigme, cet arcane d'un destin que la fillette devinait hors du commun, cette question qui jamais ne reçut de réponse, ce secret enfin fut l'un des fantasmes les plus florissants de ses jeunes années. Entre cinq et dix ans, il fut tour à tour prince, roi, président ou émir. Lorsqu'elle parvint à la puberté, il devint bandit de grand chemin, contraint de fuir les autorités du monde entier sous peine de se voir mener à la potence, un gibet exceptionnellement ressurgi du fond des âges pour cet homme sans mémoire ni visage. Il fuyait une justice abusive qui l'avait condamné pour un acte qu'il n'avait pas commis mais dont il avait endossé la responsabilité par honneur et dignité, refusant d'accuser le véritable coupable, un immonde félon au regard torve et aux dents gâtées. Il passait donc son temps à fuir, mais parvenait toujours à déjouer les plus habiles guets-apens afin de pouvoir

épier, quelques minutes à la dérobée, caché sous un porche ou dissimulé dans l'ombre d'un recoin obscur, les allées et venues de cette enfant qu'il savait sienne. Il suspendait son souffle, sachant qu'elle allait bientôt apparaître – car il connaissait tout d'elle – et son cœur s'emballait dans cette poitrine criblée de cicatrices, ce cœur sec et dur qui ne battait plus que pour elle, couvant d'un regard tendre les joues roses et veloutées de la fillette. Un jour, très bientôt peut-être, il surgirait devant elle et l'emmènerait loin de sa misérable existence, et tous deux couleraient des jours heureux dans quelque pays exotique, se nourrissant de fruits aux couleurs improbables et dormant sous la voûte céleste.

Lorsqu'elle eut onze ans, il n'était toujours pas apparu et, jusqu'à treize ans, Violette crut qu'il était mort. Mort en héros d'abord, puis mort comme un chien, abattu dans le dos ou quelque chose dans le genre, avant d'être mort, bêtement, simplement mort, sans idées préconçues.

À partir de quatorze ans, l'affaire se corsa. L'histoire du brigand ne tenait plus la route, un comble pour un bandit de grand chemin. Elle garda l'image de la canaille, devenue avec le temps une véritable crapule et, à l'âge où les idées sombres abondent à qui mieux-mieux, Violette se vit comme le fruit d'un viol que sa mère tentait d'oublier, sans parvenir à effacer le visage de cette bête féroce qui, une nuit de pleine lune, s'était jetée sur elle. Raison pour laquelle elle n'était pas toujours tendre avec sa fille qui, à la lumière de ce qu'elle pensait avoir découvert, pouvait enfin lui pardonner sa rudesse.

Jusqu'à quinze ans, elle associa indifféremment la gent masculine à une variété d'individus querelleurs, avides de souffrance et de destruction, et sa vindicte envers les hommes n'eut d'égal que son mépris envers celui qu'elle n'appelait désormais plus « papa », mais « la bête » par exemple, ou « le mâle » dans ses bons jours, ou encore « le chien », quand la colère l'envahissait. Elle se promettait alors de lui dire un jour sa façon de penser lorsque, parvenu à la fin de sa vie, il viendrait la supplier de lui pardonner, espérant l'absolution de ses actes qui, malgré tout, avaient donné naissance à cette jeune fille si troublante... Il se mettrait alors à sangloter en espérant son indulgence, afin de pouvoir quitter cette terre le cœur allégé du poids de ses regrets.

Cette phase dura une petite année. Puis, lasse de répéter un discours qu'elle n'était même pas sûre de pouvoir déclamer un jour, elle abandonna l'idée d'un homme rongé par le remords et tenta de ne plus penser à ce père qui commençait à l'agacer.

À seize ans, il ne fut plus rien. Un mot, un concept, une vague notion, et encore... Après des années d'illusions quotidiennement nourries d'utopies, après tant de jours à attendre et tant de nuits à croire, après tous les possibles et si peu de doutes, tellement certaine de savoir ce qu'on cherchait à lui cacher, Violette abandonna ses rêves et déserta son jardin secret. Lassée de tant de travail qui, finalement, n'aboutissait à rien, elle déposa ses ustensiles de jardinage et laissa les mauvaises herbes envahir ses pensées jusqu'à ne plus nourrir la moindre opinion envers cet inconnu qui, apparemment, le resterait. Rêves en friche et projets en jachère, elle s'admit enfin orpheline, une empotée sans racine ni tuteur et puis voilà...

Et c'est seulement quand enfin elle eut digéré l'affaire, assumant pleinement ce qu'elle était, n'espérant plus ni trouver ni savoir que, subitement, un matin d'octobre, la réponse tant attendue lui tomba dessus comme une masse.

À dix-sept ans, enfin, elle devint la fille de Pierre Vasseur.

Cet inconnu avait maintenant un nom, un visage, un passé, une histoire. Mieux : cet inconnu était célèbre. Il avait tour à tour été prince, roi, résident, émir, bandit ou racaille. Mais alors que le plus beau rôle de sa vie n'était pas encore écrit, l'écran s'était subitement éteint, affichant en grand le mot « FIN » et emportant avec lui le secret de sa paternité cachée.

Qu'importe...

Aujourd'hui, à son tour, Violette avait un nom, un passé, une histoire. Et un rôle à jouer.

Un rôle qu'elle comptait bien interpréter jusqu'au bout.

Les jours qui suivirent l'annonce du décès de l'acteur furent marqués par la plus intense incertitude. Henriette exigeait de sa fille qu'elle rencontre sans attendre la famille officielle du défunt afin de lui révéler son existence pour ensuite lui soumettre les nouvelles conditions de leur silence : le décès de la star avait mis la France en émoi, chacun pleurant l'artiste dont le talent parut soudain n'avoir jamais été démenti, mais également l'homme, père merveilleux autant qu'époux fidèle. Quel déplorable fausse note que celle de l'arrivée sur la scène des médias d'une jeune fille de dix-sept ans qui prouverait, ressemblance physique flagrante et test ADN à l'appui, que le père n'avait pas été exemplaire pour tous ni l'époux si dévoué qu'on voulait bien le croire.

Selon Henriette, il n'y avait pas à tergiverser : il suffisait à Violette de prendre rendez-vous avec cette Leïla qui affichait sa peine dans tous les magazines de l'Hexagone afin de lui expliquer clairement la situation. Henriette ne douta pas un seul instant que le bon sens ferait le reste. Elle exigeait une somme d'argent suffisamment rondelette pour se dédommager de la soudaine disparition de l'acteur – ainsi que de ses virements mensuels – pour être désormais à l'abri du besoin. Ce dont Pierre Vasseur lui-même s'était d'ailleurs porté garant de son vivant. Pour taire toute éventualité d'accusation de chantage, Henriette rappela à Violette d'insister sur le fait que l'on pouvait associer la somme demandée à sa part d'héritage. Tout cela n'était finalement que justice.

Trouver l'adresse privée de feu Pierre Vasseur fut relativement simple : Violette se rendit tout simplement à la banque et demanda à consulter la source des virements qui chaque mois atterrissaient sur le compte de sa mère. Connue de la banquière, qui était également au courant du handicap d'Henriette, l'information lui fut donnée en quelques secondes et elle nota l'adresse de l'acteur qu'elle rangea dans son portefeuille.

Elle mit ensuite quelques jours avant de prendre une décision. Les exigences de sa mère la rebutaient, elle ne se voyait pas dans le rôle du charognard venant exiger sa part du cadavre. Le cœur encore lourd d'une si surprenante nouvelle, Violette se mit à récolter fiévreusement tous les articles, reportages, chroniques, interviews, entretiens, rencontres et documentaires concernant la star et son entourage proche. À défaut de pouvoir devenir « fille de » à part entière, elle se mua en la plus ardente des fans de l'acteur. Chaque jour, Violette grattait la plus petite bribe d'information comme s'il en allait de sa vie, comparant les interviews, recoupant les renseignements analogues pour ensuite confondre les déclarations contradictoires, visionnant ou revisionnant tous les films de la star dont elle allait louer les DVD au vidéoclub, ou à la médiathèque pour les plus anciens d'entre eux. Elle avait désespérément soif de voir cet homme qui pourtant avait toujours fait partie de son paysage audiovisuel mais qui, à présent, revêtait le plus concret de ses costumes.

Plusieurs fois par jour, elle figeait l'image sur un gros plan de l'acteur et détaillait les traits de son visage, chaque courbe, chaque contour, chaque ride, chaque poil émergeant de cette figure rêche et inégale, chaque dénivellation, chaque trace de vie, la couleur de ses yeux, la forme de ses lèvres, ses dents jaunies par le tabac... Puis, se plantant devant le miroir, elle s'observait avec curiosité, en quête d'identification et de comparaison.

Violette n'avait jamais été jolie. Petite fille quelconque, elle fut ensuite une adolescente disgracieuse aux traits grossiers. Aujourd'hui, après s'être quelque peu affinée, elle était devenue une jeune femme plutôt massive, pas vraiment repoussante mais loin d'attirer l'attention par ses charmes.

Ayant souffert de ce manque de grâce, la révélation de sa filiation avec Pierre Vasseur vint étaler un baume de réconfort sur ses plaies morales : elle ressemblait indéniablement à son père. Elle n'était pas laide pour rien. Ses carences esthétiques prenaient enfin tout leur sens.

Au cours de ses recherches, elle découvrit un homme entouré d'une famille que, même dans ses rêves les plus fous, elle n'aurait osé désirer : la force et la sympathie masculines alliées à la grâce et la douceur féminines. Pierre et Leïla Vasseur. Elle découvrit également ses demi-frères et sa demi-sœur, plus discrets dans les médias mais auxquels elle porta instinctivement de l'affection mêlée de respect. Surtout Bastien et Amélie qui semblaient être deux jeunes gens équilibrés, bien dans leur peau, fiers de leur nom et de leur sang.

Amélie Vasseur n'avait que trois ans de moins qu'elle. Contrairement à Violette, elle tenait plus de sa mère que de son père et ne manquait pas de charme, bien qu'une certaine empreinte typiquement Vasseur vînt alourdir la finesse et la grâce des traits directement issus de l'héritage maternel. À quatorze ans, Amélie avait encore une physionomie juvénile, mais elle promettait d'être jolie, et Violette ne douta pas qu'avec le temps, elle pouvait devenir l'amie, la confidente, la complice qui lui avait toujours manqué dans son enfance. Du moins, le souhaitait-elle de tout son cœur. Quant à Bastien, il lui paraissait être le grand frère parfait : doté d'un visage naturellement souriant, il portait en lui la marque d'une indéniable ouverture d'esprit.

En vérité, hormis Igor, issu d'un premier mariage et déjà plus âgé, les Vasseur représentèrent rapidement aux yeux de la jeune fille la famille idéale sur laquelle elle avait toujours fantasmé : un père et une mère toujours amoureux après trente ans de mariage, des frères et sœur avec lesquels partager ses joies, ses doutes, ses peines et ses rêves, un cadre familial serein, une certaine aisance financière... Et elle était des leurs ! Elle faisait partie du clan ! La moitié de leur sang coulait dans ses veines et l'on pouvait sans peine deviner, rien qu'en les regardant, qu'ils étaient de la même famille.

Sans très bien dominer les sentiments qui l'assaillaient de toutes parts, Violette se sentait peu à peu gonflée d'orgueil : qu'importe que le monde entier ignorât son existence, elle se savait issue d'un homme respectable, qui avait fait de grandes choses, à commencer par fonder une famille digne et honorable.

L'explication de son existence à elle ? Si Pierre Vasseur était réellement cet être si estimable, comment expliquer qu'il ait pu d'abord tromper sa femme, ensuite se désintéresser d'un enfant conçu de ses œuvres ? L'argent versé chaque mois comme un gage de bonne conscience pouvait-il réellement remplacer l'attention et l'amour paternels ?

La question ne cessait de tarauder la jeune fille comme un air entêtant dont on tente vainement de se débarrasser.

Eh bien oui ! Pierre Vasseur était un homme, avec sa force et ses faiblesses, ses qualités et ses défauts, ses bonnes et ses mauvaises actions. Oui, il avait eu des erreurs de parcours, auxquelles il n'avait pas eu le cœur de sacrifier tout ce qu'il avait déjà accompli. Oui, il s'était fourvoyé, mais qui pouvait se targuer de n'avoir jamais dévié du droit chemin ?

Et puis après ?

En fin de compte, cela ne le rendait-il pas plus humain ? Cela ne prouvait-il

pas que, par-delà l'image glacée de l'étoile inaccessible qui s'étalait dans les journaux, il était malgré tout resté un homme de chair et de sens ?

Tournant une page de magazine, Violette s'arrêta sur une photo de Leïla vêtue d'une somptueuse robe de soirée Karl Lagerfeld, resplendissante au bras de son mari lors d'une quelconque soirée de gala. La jeune fille admira la perfection de la silhouette et la beauté du visage de cette femme qui faisait plus du triple de son âge, dépassait même Henriette de deux ou trois années et...

— Tu vas te décider à aller trouver les Vasseur, oui ou merde ? Ça fait plus de dix jours qu'il est mort et enterré et si on traîne encore, on va louper la succession.

Arrachée à sa contemplation, Violette releva la tête et tomba sur l'image de sa mère affalée dans sa chaise roulante, cigarette au bec, moignon en avant, graisse alentour.

En effet, il était temps de s'activer.

Sitôt qu'il fut rendu, le dernier souffle de Pierre se transforma presque instantanément en tornade, s'insinuant dans les replis d'un costume qui donna aussitôt vie à son effigie. C'est ainsi que le nom de « Vasseur » fut empreint d'un second souffle qui gonfla encore les voiles de sa renommée. Il s'étala dans les médias, faisant proliférer autour de lui les hommages, et la reconnaissance d'un si grand talent apparut enfin aux yeux de tous comme une évidence.

Excepté peut-être pour Amélie.

En tant que cadette d'une famille si peu discrète, l'adolescente avait déjà eu maille à partir avec ce nom qui l'écrasait constamment de son ombre envahissante. Ce qui, lorsque l'on parvient à un âge où l'on désire plus que tout se fondre dans la masse, cause immanquablement quelques soucis existentiels. C'est ainsi qu'Amélie dut apprendre à grandir avec ce patronyme qui éclipsait tout prénom ayant l'outrecuidance de vouloir faire route à ses côtés. Un nom en forme d'enseigne lumineuse ; un nom qui n'autorisait aucun secret ; un nom que, depuis l'enfance, elle portait comme on porte une croix.

Un nom qu'elle avait fini par haïr.

D'abord parce qu'il était avant tout celui d'un géniteur et que, parvenue à l'âge de la rébellion, elle lui en voulait terriblement : rancœur d'avoir été privée d'un papa durant une bonne partie de sa jeune existence ; un homme public, une icône, une image à défaut d'être un bras qui enlace, une voix qui parfois raconte et parfois gronde... Elle avait grandi à ses côtés par écrans interposés, celui de la télé principalement, puis, plus grande, celui des cinémas. Le manque n'en fut que plus cruel, et l'invasion de la vedette devint inversement proportionnelle à la discrétion du père : douloureuse dans les deux cas.

Taciturne et renfermée, Amélie se mit à évoluer dans un monde parallèle,

un monde dans lequel son statut de « fille de... » n'avait plus cours.

Jusqu'à devenir quelqu'un d'autre.

Il est possible que, suite à des bouleversements psychiatriques, des troubles organiques, un drame personnel ou sous l'influence de la drogue, certaines personnes changent de personnalité. On peut aussi, pour des raisons psychiques, personnelles ou simplement esthétiques, vouloir modifier quelque chose dans son corps : affiner un nez, gonfler une lèvre, saillir des pommettes, lisser une peau, accroître ou atténuer le volume d'une poitrine.

Changer de nom, en dehors de l'acte marital, est déjà plus rare. Une telle révolution peut par exemple être souhaitée parce que, outre son statut de patronyme, le nom déprécié possède une signification peu estimée : s'appeler Sophie Connard ou Auguste Crétin n'a jamais été facile, et chaque étape de l'existence, de la cour de récréation jusqu'à l'office de bureau, apporte à ces gens malchanceux son lot de commentaires désobligeants.

Mais on peut également vouloir changer de nom pour des raisons purement familiales, dans le but de marquer clairement son refus d'être apparenté à l'un ou l'autre individu.

Ce fut le cas pour Amélie.

À l'insu de tous, frères et parents, instituteur et camarades de classe, professeur de danse et répétiteur de solfège, la fillette se métamorphosa aussi brutalement qu'inéluctablement pour endosser un nom qui n'était pas le sien. Elle n'eut nul besoin d'approbation, de légalité ou de la moindre authenticité. L'idée naquit un matin au saut du lit et, aussi fidèle à ses principes qu'à ses caprices – qui d'ailleurs se confondaient le plus souvent – Amélie se félicita de tant de sagacité avant de mettre son plan à exécution.

C'est ainsi qu'à l'âge de onze ans, sans prévenir personne, la demoiselle décida de devenir Valérie Dricot. Sans autre forme de procès. Elle le devint si pleinement et si parfaitement que, du jour au lendemain, elle ne répondit plus qu'à ce nom-là. Aussi déterminée qu'on peut l'être à cet âge, elle adopta sa nouvelle identité avec toute la force d'un caractère qui ne demandait qu'à s'affirmer, trop heureux d'avoir enfin trouvé un champ de bataille à sa mesure.

Ayant l'habitude d'appeler sa fille par une série de petits noms doux tels que « ma puce », « mon poussin », ou « lapin », il fallut un peu de temps à Leïla avant de s'apercevoir du changement d'identité d'Amélie. Le fait se manifesta enfin un soir, lorsque la gamine ne répondit pas aux appels de sa mère qui lui demandait de passer à table. Surprise par l'absence de réaction,

Leïla monta jusqu'à la chambre de sa fille et, la trouvant à lire sur son lit, s'étonna de son silence.

— Amélie ! Tu es sourde ? Ça fait dix minutes que je t'appelle : on mange.

— Je ne m'appelle pas Amélie, ronchonna la demoiselle sans même jeter un regard à sa mère.

— Ah non ? Et comment tu t'appelles, alors ?

— Valérie Dricot.

— N'importe quoi ! commenta Leïla en secouant la tête avec agacement. Allons, va te laver les mains et viens manger. Bastien est déjà à table.

S'apprêtant à quitter la pièce, Leïla fit quelques pas en direction de la porte avant de pivoter sur elle-même pour s'assurer qu'Amélie obtempérait. Constatant qu'il n'en était rien, son irritation s'accrut sensiblement.

— Amélie ! s'énerva-t-elle. Tu as entendu ce que je viens de te demander ?

— Je m'appelle Valérie, répondit calmement la gamine.

Perdant patience, Leïla leva les mains au ciel.

— D'accord ! Valérie, viens à table !

Et, sans la moindre difficulté, Amélie posa son livre sur la table de chevet avant de suivre docilement sa mère jusqu'à la salle à manger. Leïla se contenta de soupirer sans cacher son irritation. Il n'était pas rare qu'une idée étrange s'installât dans l'esprit de sa fille pendant quelques jours avant de disparaître aussi subitement qu'elle était apparue.

Certaines d'entre elles ne prêtaient pas à conséquence, mais d'autres revêtaient un caractère plus épineux, comme la fois où la fillette s'était persuadé descendre directement du Dieu Neptune et posséder l'incalculable don de pouvoir respirer dans l'eau. Après un début de noyade, Amélie dut se rendre à l'évidence : elle était communément mortelle.

Leïla décida de n'accorder aucune attention à la nouvelle lubie de sa fille. Elle se prêta à ses volontés, sans vouloir ni minimiser ni dramatiser ce singulier souhait de vouloir changer de nom. Elle n'y vit au début qu'une provocation, une de plus, à laquelle elle fut bien décidée à ne pas répondre.

Jusqu'au jour où monsieur Dassant, l'instituteur d'Amélie, la convoqua pour une entrevue personnelle après la classe.

— Saviez-vous qu'Amélie a subitement décidé de changer de nom ? lui demanda-t-il d'emblée.

— Ah ! Ça lui prend ici aussi ? s'exclama Leïla d'un ton léger qui contrastait avec celui de l'enseignant. Je pensais que cette lubie nous était exclusivement réservée.

— Il semble que non, répondit monsieur Dassant d'une voix soucieuse. Le problème, c'est que cette « lubie », comme vous l'appellez, entraîne chez Amélie un comportement que je ne peux tolérer au sein de ma classe.

— Par exemple ?

— Par exemple le fait qu'elle ne réagisse qu'au nom de Valérie Dricot en exigeant qu'on l'appelle ainsi, ce à quoi je ne peux consentir. Imaginez si chacun de mes élèves avait de telles exigences ! Pardonnez-moi de vous en faire la remarque, madame Vasseur, mais je pense qu'il s'agit là d'un problème plus profond que celui d'un simple caprice, comme vous semblez vouloir le croire. Surtout si l'on considère le statut de « fille de... » d'Amélie, ainsi que l'incontestable notoriété de votre mari. Vous n'êtes pas sans savoir que le patronyme qui nous vient de notre père revêt une symbolique toute particulière : selon Freud, c'est grâce à ce nom que l'homme qui nous a conçu acquiert son statut de père. Vouloir changer de nom n'est donc pas un acte anodin. Et particulièrement dans le cas d'Amélie, qui le fait de manière on ne peut plus concrète : toutes ses copies sont émargées de ce qu'elle semble désormais considérer comme sa nouvelle identité. Et lorsque je l'appelle du nom d'Amélie Vasseur, elle n'a aucune réaction et refuse obstinément de m'obéir. Et malheureusement, toutes les punitions n'y changent rien.

Monsieur Dassant soupira avant de reprendre :

— Mais surtout, et ce qui me semble plus inquiétant encore, c'est le choix même du patronyme de Valérie Dricot, qui me paraît loin d'être innocent. Savez-vous qui est Valérie Dricot ?

Surprise par une telle question autant que par un aspect du problème auquel elle n'avait pas pensé, Leïla secoua négativement la tête.

— Valérie Dricot est une de mes anciennes élèves et camarades de classe d'Amélie. Il y a quelques semaines, Valérie a vécu un bouleversement familial qui a amené sa mère à déménager et donc à changer sa fille d'établissement scolaire.

— Ah ? murmura Leïla qui ne voyait pas très bien où voulait en venir l'instituteur. Et quel genre de bouleversement familial cette enfant a-t-elle vécu ?

— C'est là que le choix de cette identité m'apparaît comme étant plutôt inquiétant, répondit l'instituteur d'une voix sombre.

Il marqua une courte pause et son regard se fit plus préoccupé.

— Valérie Dricot a subitement perdu son père à la suite d'un accident de

voiture.

Violette est introduite dans une petite pièce faisant office de salle d'attente et dont les murs sont recouverts de cadres retraçant la vie de Pierre Vasseur : photos de tournage, photos de groupe en compagnie de têtes connues, articles de presse, photos de mariage, portraits de ses enfants à tous les âges...

Sitôt seule, la jeune fille examine avec attention chacun des clichés exposés, témoins d'instantanés dont le destin l'a privée. Sourires radieux, regards rieurs, enjoués, échanges complices, relations amicales, passion étalée, la vie, le bonheur, le temps qui passe, gros plan sur le visage bourru et marqué d'un père collé contre la douceur potelée de sa fille, la mode qui change, le décor aussi, le soleil qui scintille sur le bleu d'une piscine, éclats de rires, dents blanches, tenues de soirée, un somptueux gâteau orné de cinquante bougies, rivière de diamants, la tendresse d'un regard, un smoking qui brandit un César, un bébé aux fesses replètes, délicatesse, une plage, des palmiers, des amis sur un bateau, flash, ravissement, délices, fortune, succès...

À chaque fois, c'est un instant qui s'arrête et la vie qui fout le camp.

Chacune des images s'anime dans son cadre, s'illumine et s'enflamme, parce que certains prennent des photos comme d'autres prennent les armes : ils visent, ils appuient, ils tirent. Le portrait ou à boulet rouge. En tout cas leur épingle du jeu.

Devant tant de vie, tant de bonheur, le cœur de Violette vole en éclats, et chaque cliché atteint sa cible : celle d'un regret éternel. Proche de l'agonie, l'adolescente tente de suivre la farandole des images qui s'appellent et se répondent, sent la tête lui tourner sous l'abîme d'un vide qui s'ouvre devant elle, une fissure qui creuse ce mur saturé de prospérité, s'effrite en lambeaux d'absence, la sienne, palpite toujours plus fort, plus vite, jusqu'à lui donner la nausée, le néant de son existence cachée, tue, honteuse et perdue...

— Bonjour... Que puis-je faire pour vous ?

Violette fait volte-face, le rouge au front, comme surprise en plein délit.

Son cœur martèle ses tempes, elle cache précipitamment ses mains derrière son dos avant d'esquisser un sourire d'une infinie tristesse.

Leïla est là, devant elle, fidèle à l'image qu'elle projette sur papier glacé : la cinquantaine éblouissante que nombre de jeunes filles ne parviennent à égaler, cheveux mi-longs alliant élégance et négligence dans un splendide enchevêtrement de mèches folles, un visage d'une parfaite symétrie que l'outrage du temps a miraculeusement épargné, une taille fine, pieds menus, mollets fuselés, cuisses galbées, fessier rebondi... Elle est là, superbe au milieu des clichés étincelants de sa vie, témoins de sa réussite, ses joies, sa fierté.

Son enceinte de perfection dont elle a orné les murs des plus beaux spécimens de son art.

Leïla fait partie de ces femmes qui semblent avoir signé un pacte avec le Diable et même, l'avoir berné en beauté. Justement.

— Mademoiselle ? reprend-elle en haussant l'un de ses sourcils avec une grâce exquise, tandis que Violette reste plantée devant elle, muette, tout en la dévisageant d'un œil rond. Vous vouliez me voir ?

— Je... C'est à propos... C'est au sujet de... de Pierre Vasseur.

— Oui ?

Et là, le blanc. Ou plutôt le noir, le trou, le cœur qui s'arrête soudain, le silence, le vide, le chaud puis le froid, bouffée de glace, le sol qui bascule, le monde qui s'arrête.

Et le temps qui suspend son cours.

Leïla amorce un geste, ébauche un pas, Violette se raidit, elles se figent chacune dans le regard de l'autre, sans un mot, sans un souffle.

Puis Leïla blêmit : on dirait qu'elle a compris.

Soudain glaciale, elle propose un siège à la jeune fille qui l'accepte comme une bouée de sauvetage. Ensuite la jolie veuve prend place à son tour à l'autre bout de la pièce et attend, droite et raide. Digne. Et déjà cruellement blessée.

Il n'y a pas besoin de parole : les traits de Violette parlent pour elle. La bosselure de son nez, la forme de son visage, le dessin de sa bouche, la courbe de ses sourcils, le gonflement de ses paupières... Pierre Vasseur est là en filigrane, comme décalqué au féminin, tandis que Leïla découvre devant elle l'intolérable vérité. L'indigeste évidence. Sans quitter la jeune fille des yeux, elle se défait de sa belle assurance, s'étirole, se fane. Mais s'accroche malgré tout à ce visage délateur. Elle se repaît de cette faute vivante, cette

trahison de chair et de sang, cet aveu posthume, puise en elle la force et le courage de ne pas se jeter sur Violette pour lui arracher ce masque diffamant. Trouve au plus profond d'elle-même un reste de panache.

— Quel âge avez-vous ? demande-t-elle enfin, la gorge serrée.

— Dix-sept ans, répond lentement Violette en baissant les yeux.

Leïla hoche doucement la tête. Dix-sept ans.

Onze ans après la naissance de Bastien. Trois ans avant celle d'Amélie.

Dix-sept ans.

L'année du César. L'année du voyage en Patagonie. L'année de l'achat des « Airelles ».

L'année du décès de la mère de Pierre.

Faisant fi des questions qui déferlent en vrac dans son esprit, Leïla s'accroche à ce rapport. Tente déjà de pardonner à défaut de pouvoir blâmer. Il lui faut à tout prix trouver l'excuse qui rendra la faute moins cruelle, saisir la circonstance atténuante, la faiblesse du cœur, la défaillance de la chair. Elle se sent abandonnée, elle se sent bête, outragée, presque injuriée, seule devant l'accusation d'un mensonge, celui de la fidélité de Pierre, qu'elle avait innocemment relayé. Dans la presse, auprès de ses amis, ses parents, ses enfants...

Les cadres aux murs ricanent, les sourires se gâtent, les regards s'avilissent, les lumières se ternissent tandis que la fierté de Leïla s'étioule douloureusement.

— Combien voulez-vous ?

Violette tressaille. Dévisage la femme qui la juge maintenant d'un regard venimeux.

— Pardon ?

— Ne rendez pas les choses plus compliquées qu'elles ne le sont déjà. C'est bien pour cela que vous êtes ici, n'est-ce pas ? Alors je vous le demande une dernière fois : combien voulez-vous ?

Violette quitte le regard de Leïla qui la condamne déjà à une démarche insultante. Puis elle tourne la tête vers les murs et pose les yeux sur la panoplie de cadres dont les clichés ont retrouvé leur indifférence d'objet.

— Je veux ça ! déclare-t-elle alors d'un ton étrangement calme.

— Les photos ? s'étonne Leïla.

— Non. Cette vie-là.

— Pardon ?

— Je veux faire partie de « ça ». Je veux rattraper le temps perdu. Je veux

vivre la vie à laquelle j'avais droit. Je veux porter le nom de mon père et faire partie de la famille. Je veux retrouver ma place.

— Vous êtes complètement folle ?

— Je veux avoir ma chambre dans cette maison. Je veux avoir ma chaise à table. Je veux mon prénom sur la boîte aux lettres, ma brosse à dents dans la salle de bains, la marque des yaourts que j'aime dans le frigo.

— Sortez d'ici !

— Si vous refusez ma présence, la presse l'accueillera avec joie.

Leïla se contracte, fixant la jeune fille d'un rictus haineux.

— Pourquoi maintenant ? demande-t-elle en serrant les dents. Pourquoi avoir attendu son décès pour venir ?

— Je ne l'ai moi-même appris qu'à l'annonce de sa mort. Ma mère me l'avait caché jusqu'ici. C'est en apprenant sa disparition qu'elle m'a révélé la vérité.

— Qui me prouve que vous êtes la fille de Pierre ?

— Vous n'en avez pas douté une seule seconde. La presse non plus n'en doutera pas. Regardez mon visage : même vos enfants ne lui ressemblent pas autant.

— C'est heureux pour eux !

C'est sorti tout seul. Leïla se mord les lèvres bien que ce trait empoisonné lui ait fait du bien.

— Ce que vous me demandez est hors de prix, ajoute-t-elle comme pour justifier la gratuité de son affront.

Violette, quant à elle, encaisse l'hostilité sans broncher.

— C'est à prendre ou à laisser.

Leïla se lève puis se dirige vers la porte qu'elle ouvre d'un geste décidé.

— Veuillez sortir immédiatement.

— Comme vous voudrez.

Tout aussi décidée, Violette se lève à son tour et prend le chemin de la sortie. En passant devant Leïla, elle s'arrête et lui fait face.

— Vous n'êtes pas responsable de cette situation, dit-elle tout simplement, les yeux dans les yeux. Mais je ne le suis pas non plus. Toute ma vie, je me suis demandé qui était mon père, quel genre d'homme il était pour nous avoir abandonnées, ma mère et moi. Quand j'ai su qui c'était, j'ai compris beaucoup de choses. Mais ne vous y trompez pas : s'il avait été quelqu'un d'autre, n'importe qui, riche ou pauvre, j'aurais fait exactement pareil. Pas pour me venger, mais c'est le seul moyen qu'il me reste pour apprendre à le

connaître. Si j'avais su tout ça avant sa mort, je serais venue le trouver et j'aurais respecté sa décision de m'accueillir ou non dans sa vie. Il n'a plus la possibilité de donner son avis, alors c'est à moi de décider. Et je ne vois pas pourquoi, une fois de plus, je serais la seule perdante ans l'histoire. Pourquoi je devrais disparaître afin de ne pas troubler votre confort. Vous avez eu le meilleur de son existence, je réclame juste ma part de son souvenir. J'y ai droit. Alors voilà : je vous laisse une semaine pour faire un choix. Si vous voulez en parler au reste de la famille, c'est votre problème. Dans une semaine, vous me donnerez votre réponse et j'agirai en conséquence. Cet appartement me semble assez grand pour m'accueillir sans qu'on se marche sur les pieds les uns des autres. Et je sais me faire discrète quand il le faut. La balle est dans votre camp. Si vous décidez de m'exclure, nous jouerons l'une contre l'autre. Mais dans ce cas, tous les coups seront permis.

Violette se tait quelques instants, laissant à Leïla l'opportunité d'ajouter quelque chose. Comme celle-ci garde le silence, obstinément fermée aux arguments de la jeune fille, Violette détourne la tête et poursuit son chemin vers le hall d'entrée, sans rien ajouter de plus.

Et sans se retourner.

Les secondes se décomposent en miettes d'acier, rafales d'aiguillons acérés s'abattant avec rudesse sur les épaules de Leïla. Sa splendeur n'est plus qu'une photo de glace inanimée, elle ressemble à ces statues de cire que les vedettes inaugurent au musée sous les flashes des photographes de la presse internationale. Elle les sent d'ailleurs crépiter autour d'elle, éclats d'avidité cherchant à capturer l'instant de désarroi qui menace, le trouble qui l'opprime et qu'elle tente, tant bien que mal, de maîtriser d'abord, de vaincre ensuite, d'enfouir enfin au plus profond de son cœur lézardé. Chaque parcelle de son âme lutte pour ne pas être broyée sous l'assaut de la souffrance. D'instant en instant, elle s'épuise à dompter ce masque sclérosé d'un sang-froid simulé, d'une grandeur désuète, d'une prestance désormais de pacotille.

Son mur de perfection vient de se lézarder et les premières fissures menacent d'entraîner avec elles de plus sérieuses avaries.

Autour d'elle, les photos de Pierre la narguent de leurs sourires moqueurs et de leurs yeux railleurs desquels toute expression d'amour a mystérieusement disparu tandis que, dans l'appartement redevenu silencieux, quelque chose se brise au loin, répercutant tel un écho moqueur la résonance d'une fracture insurmontable.

Alors Leïla se transforme en tornade de peine qui, soudain, crève sa carapace d'aplomb jusque-là maîtrisée. Elle saisit l'un des vases de porcelaine posés à proximité et le projette violemment contre le mur orné de cadres. S'empare ensuite d'une chaise dont elle brise le dossier en le fracassant contre le chambranle de la porte, puis se précipite vers le mur opposé et s'emploie à en déloger avec des gestes frénétiques et enragés chaque cliché qu'elle balance à l'autre bout de la pièce.

Sa fureur s'exprime ainsi durant de longues minutes, relayée par ses cris, ses halètements et ses vociférations dont la puissance desserre peu à peu l'étau qui l'étouffe. Puis, à bout de souffle et de chagrin, elle s'écroule par

terre et sanglote à cœur perdu, recroquevillée sur elle-même en position fœtale.

— Madame ?

C'est Graça qui, effrayée par les hurlements de sa maîtresse et le fracas des objets détruits, a accouru pour assister, impuissante et affolée, à l'égarement de Leïla. La femme de ménage s'approche d'elle à petits pas inquiets.

— Madame... *Maria Jésus* ! S'il vous plaît, madame... Relevez-vous !

Mais Leïla ne l'entend pas. À présent épuisée, elle se tait et, toujours repliée sur le sol, fixe devant elle un point imaginaire.

— Vous ne pouvez pas rester là, madame ! Il faut vous mettre debout !

Graça se met à tourner autour de Leïla à la façon d'un crabe, tentant d'une voix plaintive de capter son attention tout en gardant ses distances, comme si sa maîtresse pouvait à tout moment se redresser et se jeter sur elle pour reprendre son travail de destruction.

— J'appelle madame Cécile ! décide enfin la vieille Espagnole en se dirigeant à reculons vers le salon.

Cécile est arrivée trois quarts d'heure plus tard, le temps de faire la route. Elle retrouve Leïla dans la même position, si ce n'est que Graça a glissé un coussin sous sa tête et l'a couverte d'un plaid.

— Leïla ! Leïla, que se passe-t-il ?

Leïla ne lui répond pas plus qu'à Graça.

— Que s'est-il passé ? s'informe Cécile en s'adressant à la femme de ménage.

— Je n'en sais rien ! s'exclame celle-ci comme si on pouvait l'accuser d'être responsable de tout ce désordre. Une demoiselle est venue parler à Madame. Ensuite, Madame a crié très fort, elle a tout cassé, et je l'ai retrouvée par terre. Et depuis, elle refuse de bouger. Alors, je vous ai téléphoné.

Cécile constate en effet les dégâts provoqués par Leïla qui, loin de lui donner la clé du mystère, intensifient encore l'énigme du comportement de sa belle-mère.

— Et où est-elle, cette demoiselle ?

— Elle est partie.

— Tu sais qui c'était ?

— Non.

De plus en plus intriguée, Cécile s'agenouille auprès de Leïla.

— Leïla ! Pour l'amour du ciel, réponds-moi : qui est cette personne qui est venue ici ? Et que t'a-t-elle dit ?

Leïla tourne enfin les yeux vers Cécile et, paraissant seulement découvrir sa présence, se réfugie tout contre elle avant de recommencer à pleurer abondamment. Alors la jeune femme referme les bras autour des épaules de sa belle-mère, caressant sa chevelure d'ébène tout en lui murmurant des paroles d'apaisement.

— C'est à propos de Pierre ? demande-t-elle enfin d'une voix douce.

Sans cesser de sangloter, Leïla hoche la tête en signe d'acquiescement.

— Relève-toi, Leïla. On va attraper la mort toutes les deux si on reste ainsi à terre. Je sais bien que ton plus grand désir est de rejoindre Pierre, mais j'aimerais autant rester en vie quelques années encore. Allons, viens et raconte-moi ce qui s'est passé.

Telle une poupée désarticulée, Leïla se redresse par gestes saccadés, soutenue par Cécile qui passe son bras autour de sa taille. Puis toutes deux se dirigent vers le salon où la jeune femme installe sa belle-mère sur le canapé.

— Apporte-nous un bourbon bien tassé s'il te plaît, demande-t-elle à Graça.

La vieille Espagnole s'exécute à la seconde, soulagée de voir Cécile prendre les choses en main de manière si efficace. Restée seule en compagnie de Leïla, celle-ci revient aussitôt à la charge.

— Alors, tu me racontes ?

Après quelques instants d'un douloureux silence, Leïla rapporte fidèlement la nature de l'entrevue qu'elle a eue avec Violette une heure auparavant, lui révélant en même temps l'adultère de Pierre. Elle lui décrit le physique de la jeune fille ainsi que son incroyable ressemblance avec l'acteur. Puis elle lui fait part des revendications exigées et des menaces clairement formulées en cas de refus.

Abasourdie, Cécile ne dit mot durant un long moment. L'infidélité de Pierre semble la sidérer tout autant que le chantage de Violette. Bouleversée, elle se lève, fait quelques pas de long en large, allume une cigarette, puis va se planter devant la fenêtre, tournant le dos à sa belle-mère.

— Elle veut tout révéler à la presse ? déclare-t-elle enfin d'un ton réfléchi. Eh bien, qu'elle le fasse ! Cette petite grue ne sait pas dans quel engrenage elle met le doigt !

— Jamais ! s'exclame Leïla d'une voix qui se déchire. Tu m'entends ? Jamais je n'accepterai que le nom de Pierre soit sali. Nous avons toujours fait en sorte que notre famille soit épargnée par les médias, et la mort de Pierre

n'y changera rien.

Cécile se tourne vers Leïla, s'appêtant à répliquer, mais celle-ci ne lui en laisse pas le temps.

— Je ne veux pas être prise en otage dans un sordide scandale de famille, poursuit-elle en frissonnant d'effroi. Je ne le veux pas et surtout je n'en ai pas la force, Cécile. Tu n'imagines pas de quoi ils sont capables, à quel point ils peuvent te broyer, te briser, te déchiqueter et te jeter en pâture à l'opinion publique. Si jamais ils décident de te mettre le grappin dessus, ton nom restera à jamais associé à un scandale. Tu auras beau avoir passé ta vie à créer une œuvre, à bâtir une carrière, à défendre une cause, si tu as le malheur de faire un petit pas de travers, on ne retiendra plus que cela de toi. Et ça peut durer des années entières. Chaque fois que ton nom est cité, même vingt ans plus tard, on parlera d'abord du scandale qui a fait la une pendant trois semaines et seulement après, on évoquera ce que tu as mis des années à construire. Chaque regard qui se pose sur toi ricane de la malheureuse petite faute que tu as commise un jour, il y a longtemps. Derrière chaque phrase qui t'évoque se cache un sous-entendu. Que ce soit pour te défendre ou pour t'assassiner, le scandale est toujours là, c'est une cicatrice qui te défigure à jamais, toujours prête à se rouvrir et se remettre à saigner. Je ne veux pas que ça nous arrive à nous. Je ne veux pas faire subir cela à Bastien et Amélie. Je n'ai pas la force de me battre contre ça. Pas maintenant. Et puis...

Sa voix se brise sous l'assaut d'un émoi qu'elle ne cherche même plus à dominer.

— Et puis, je n'arrive pas à imaginer que Pierre ait pu me tromper.

Cécile la rejoint aussitôt sur le canapé.

— Qui nous dit qu'il t'a réellement trompée ? Cette fille te ment peut-être...

— Il y a peu de chances. Si tu voyais son visage, tu ne douterais pas un seul instant qu'elle est sa fille. Même Igor, Bastien et Amélie ne lui ressemblent pas autant. Elle est sa copie conforme.

— Et après ? Beaucoup de gens se ressemblent sans avoir le moindre lien de parenté. Lui as-tu demandé une preuve de sa filiation avec Pierre ?

— À quoi bon ? Son visage est son meilleur argument. Il suffirait qu'elle se présente à la presse et l'affaire éclaterait au grand jour. La vérité n'a aucune place là-dedans.

— Peut-être... Mais pour toi, ça changerait tout, n'est-ce pas ?

Leïla se tait quelques secondes puis, dans un murmure presque inaudible :

— Oui, mais si elle m’apporte la preuve irréfutable qu’elle est bien la fille de Pierre, je...

Elle s’interrompt, et ses traits se contractent en un douloureux rictus.

— Je crois... Je crois que je préfère ne pas savoir.

— Et te poser la question le restant de tes jours ?

Leïla s’accroche au regard de Cécile dans un appel à l’aide désespéré, le souffle court, la gorge sèche et une telle détresse dans les yeux que Cécile mesure toute l’ampleur de sa douleur.

— Leïla ! s’exclame-t-elle en l’attirant vers elle afin de la réconforter. Je suis désolée, vraiment... Je sais que ce doit être intolérable d’apprendre ce genre de choses en pareilles circonstances, mais... Tu ne sais pas ce qui s’est passé. Tu ne sais pas comment « ça » s’est passé, ni même si « ça » s’est passé. Alors ne le condamne pas trop vite. Ne salis pas sa mémoire dans ton cœur parce qu’une salope essaye de te faire chanter.

— Je ne lui pardonnerai jamais... murmure Leïla dans un souffle à peine perceptible.

— Ne dis pas ça ! Tu souffres, et c’est tout à fait normal. Mais ça veut également dire que tu l’aimes plus que tout au monde.

— Détrompe-toi, Cécile. Je souffre, c’est vrai. Mais pas pour cette raison-là !

Surprise, Cécile jette à Leïla un regard intrigué.

— Ce qui me désole, vois-tu, explique Leïla dans un trémolo de sanglots étouffés, ce qui me dévaste littéralement, c’est qu’il soit mort...

— Bien sûr, c’est normal... acquiesce aussitôt Cécile.

— ... Et que je ne puisse moi-même le tuer de mes propres mains, achève-t-elle les traits durcis par la colère.

En sortant de chez les Vasseur, Violette est partagée entre l'envie de pleurer et le sentiment de fierté qu'elle ne peut s'empêcher de ressentir lorsqu'elle repense au prodigieux aplomb dont elle a fait preuve en face de la splendide Leïla. Elle, la fille cachée, l'enfant de l'ombre et du secret, le laideron, l'exclue, l'éternelle indésirable... Elle vient d'affronter seule son opposé, à savoir la puissance de la beauté, le pouvoir de la richesse et l'éclat de la lumière. Depuis le temps qu'elle s'est mise à l'écart, perpétuellement sur le qui-vive, soucieuse de ne gêner personne, toujours prête à s'excuser d'être là, d'être elle, de déranger peut-être...

Violette Couvreur, en vérité Vasseur, l'indigente intruse, replète et disgracieuse, a eu l'audace d'imposer ses exigences.

Peu habituée à l'orgueil, la jeune fille éprouve soudain un sentiment étrange qui la galvanise véritablement, lui donnant l'irrépressible envie de courir et de crier, de rire à gorge déployée, de raconter à qui veut l'entendre l'exploit qu'elle vient d'accomplir. Mais tandis que le souvenir de l'entrevue lui revient en mémoire, avec ses détails et ses doutes, une phrase, un mot, un regard, elle revoit le visage bouleversé de Leïla, les traits décomposés, marqués par le chagrin et la désillusion.

Une pointe de remords vient éperonner sa conscience, altérant l'allégresse qui, un moment, l'a envahie. Et bientôt, sa joie retombe, aussi brutalement qu'elle l'a submergée.

Quelle folie insensée l'a poussée à s'imposer de la sorte ? Peut-on marchander une existence au même titre qu'un silence ? A-t-on le droit d'exiger une part de ce qui ne peut se monnayer ? Violette entrevoit alors seulement l'incroyable absurdité d'une telle revendication, et son culot lui paraît soudain totalement inconvenant.

Peu avant d'atteindre le métro, elle passe devant un kiosque à journaux dont l'un des placards affichés expose une photo de l'enterrement de Pierre

Vasseur, cercueil de hêtre laqué au milieu d'une foule endeuillée. Sous un titre aux lettres obscures composant le mot « Adieu ! », on y distingue Leïla toute de noir vêtue, le visage dissimulé par une voilette de dentelle sombre et la tête légèrement courbée dans une attitude de profonde détresse. À ses côtés, une jeune fille aux traits mangés par de grandes lunettes noires la soutient par le bras, à moins que ce ne soit le contraire. D'autres personnages entourent le cercueil mais ne sont que silhouettes aux vagues contours dont Violette ne peut discerner avec précision la physionomie.

Elle ralentit le pas avant de s'arrêter devant l'affiche. Détaillant la mère et la fille qui, au plus fort de l'épreuve, puisent dans la présence de l'autre la force de se tenir debout, Violette éprouve une fois de plus l'émotion trouble d'une rancœur indigeste, percevant au fond de son cœur la révolte naissante d'être évincée d'une image sur laquelle elle aurait dû figurer. Elle se surprend à envier leur peine, à jalouser leur chagrin, à désirer leur douleur. Soutenu par la France entière, le clan Vasseur affiche aux yeux du monde la légitimité de sa souffrance, eux qui ont déjà tout. Mais bien plus que cet intolérable sentiment d'injustice, Violette se maudit d'être l'élément perturbateur d'une si grandiose affliction. Elle se perçoit alors comme un microbe contaminant de ses nuisances la sublime perfection d'une famille idéale.

Réellement idéale ?

Peut-être pas tant que ça ! Si Pierre Vasseur a un jour ressenti le besoin de tromper sa femme, cela ne cache-t-il pas des problèmes sous-jacents que le couple s'est employé à occulter coûte que coûte, peut-être même de manière inconsciente ? Et s'il l'a fait une fois, est-il inconcevable d'envisager que la chose s'est reproduite ?

Violette ne sait plus que penser. Elle se déteste d'être ce déplaisant trublion qu'elle symbolise aux yeux de cette famille à laquelle, en vérité, elle désire ardemment être intégrée. Mais d'un autre côté, comme sa mère le lui a si indélicatement fait remarquer, elle n'est pas née par l'action du Saint-Esprit. Un homme et une femme, tous deux majeurs et vaccinés, se sont rencontrés avant de s'accoupler en connaissant les conséquences de leur acte. Dès son premier souffle de vie, elle a été une faute qu'on s'est évertué à cacher.

Aujourd'hui enfin, elle entend vivre et être reconnue pour ce qu'elle est : la fille de Pierre Vasseur.

Et si cela déplaît à Leïla, à elle de prendre ses responsabilités, à commencer par celle de n'avoir pas su garder son mari à l'abri des tentations.

Cette fois bien décidée à garder le cap de ses exigences, Violette reprend sa route vers le métro. Reste un dernier obstacle à la concrétisation de ses revendications, et non des moindres : sa mère. Une masse de ressentiment, déterminée à traire la vache à lait jusqu'à la dernière goutte ; une boule d'amertume exclusivement braquée sur le profit et qui, jamais, Violette le sait déjà, ne comprendra le désir de sa fille d'obtenir autre chose qu'un chèque orné d'un joli nombre de zéros...

En s'engouffrant dans les entrailles du métro, la jeune femme se sent comme happée par les affres de l'enfer qu'elle s'apprête à affronter. Elle vient d'effleurer la grâce de la finesse et de l'élégance, un monde de distinction, de raffinement mêlé de dignité, un univers où le chagrin ne se traduit pas en jurons et où la valeur du centime n'excède pas celle du sentiment. À présent, dévalant les marches du métro, elle descend vers les profondeurs d'un néant intellectuel sans subtilité ni perspicacité, bref un vide abyssal de discernement. Et soudain, la lassitude d'un si pénible embarras la saisit à la gorge, elle est déjà épuisée en songeant à la scène qui l'attend lorsqu'elle va rendre compte à sa mère de son entrevue avec Leïla.

Désormais persuadée d'appartenir majoritairement à la moitié génétique paternelle, Violette mesure la dérision d'une tentative d'explication avec la figure maternelle, dont la nature explosive risque de tout consumer sur son passage. Ce qui achève de la décourager. Elle s'immobilise sur les marches du métro, aussitôt bousculée de toute part par les passants qui la suivent, ce qui lui vaut une bordée de remarques désobligeantes que la jeune fille ignore. Elle est un moment tentée de rebrousser chemin, peut-être même d'aller sonner à la porte de Cyndie, sa collègue et amie du « Ceci dit », le restaurant dans lequel elle travaille, afin de lui demander de l'héberger quelques jours, le temps pour Leïla de digérer la nouvelle de son existence et de l'accepter au sein de la famille.

Oui ! Tout plaquer, partir sans rien emporter, disparaître définitivement de ce monde qui, elle l'a toujours su, n'est pas le sien ; cet univers dans lequel elle s'est égarée durant dix-sept longues années, ou plutôt dont elle a été l'otage, captive inconsciente de son état. Debout sur les marches, les yeux mi-clos, étourdie par l'ivresse d'une liberté si proche, la promesse d'un avenir enchanté, la fin d'un cauchemar, Violette se sent gorgée d'une irrépressible envie de faire demi-tour et de disparaître à jamais de cette existence qu'elle méprise de tout son être. Elle pense avec dégoût au petit appartement qu'elle partage avec sa mère et dans lequel elle n'a aucune

intimité, pas même celle d'une chambre à elle toute seule. L'obligation de la côtoyer sans cesse, d'écouter ses jérémiades, ses commentaires abscons, ses observations ineptes.

Après ce qu'elle vient d'entrapercevoir, l'existence qui, le temps d'un instant figé dans l'éternité, s'est présentée à elle, le luxe de l'espace, la richesse des échanges, tout ce que Violette aurait pu connaître depuis toujours mais qui lui a été interdit.

Il s'en faut de peu, ce jour-là, que la jeune femme ne déserte à tout jamais le domicile maternel, abandonnant sur-le-champ un passé qui, en quelques jours à peine, lui est apparu dans toute l'ampleur de sa vacuité, saturée par l'écœurement du mensonge et la certitude que, jamais, elle ne pourra pardonner à celle qui l'a sciemment maintenue dans l'ignorance.

Et puis, peu à peu, presque au rythme du trafic humain par petites touches cadencées qui lui signifient clairement qu'elle est dans le chemin, une fois de plus, la raison reprend le dessus, façonnée par l'habitude de ces années au service d'une seringue remplie d'insuline.

Alors, le cœur serré et la gorge sèche, Violette se souvient de l'unique fois où elle n'est pas rentrée chez elle.

Une dispute plus virulente que d'ordinaire. Des mots plus offensants, des paroles qui cisaillent le cœur en profondeur, braillées sans retenue jusqu'à affaiblir les quelques liens déjà bien fragiles qui unissaient malgré tout la fille à la mère. Ce soir-là, encore pourvue de ses deux jambes mais déjà encombrée d'un surpoids qui, en raison de son diabète, lui nuisait chaque jour davantage, Henriette donna libre cours à sa nébuleuse rancœur. Sans pour autant parvenir à l'analyser, et encore moins à l'excuser, Violette percevait clairement cette amertume dont elle ne s'expliquait pas la cause mais qu'elle devinait intimement liée au mystère de ses origines.

Aujourd'hui encore, malgré le temps, la jeune fille se souvient parfaitement des propos qui lui ont mutilé le cœur au point de consciemment désirer la disparition de sa mère. Non pas une disparition enchantée, la soudaine et inexplicable absence d'un corps immonde, d'un visage abject, d'une voix insupportable, mais bel et bien le décès d'un être dont elle ne souffrait plus le contact, ni même l'odeur, et jusqu'à la seule présence.

Violette avait alors ardemment souhaité que sa mère périsse dans les plus brefs délais.

Elle se souvient qu'il fut question de son avenir : l'adolescente, alors âgée de quatorze ans, avait exprimé le souhait d'embrasser une carrière d'avocate.

— Toi, avocate ? railla aussitôt Henriette en éclatant de rire. Ma pauvre fille, pour qui tu te prends ? Ce n'est pas avec trois neurones qu'on devient avocat !

Profondément blessée par le peu de crédit accordé à son intelligence, Violette s'était mollement défendue d'être l'idiote que prétendait sa mère. Mais plus elle tentait d'apporter la preuve de son entendement, plus Henriette gloussait de rire, jusqu'à lui donner la nausée. Et, comme si cela ne suffisait pas, la grosse femme ponctuait chacun de ses éclats par quelques phrases bien senties concernant les éventuelles qualités de sa fille. Henriette était de ces

êtres qui ne voient le monde que par le mauvais bout de la lorgnette, celui qui rétrécit la vue en même temps que l'esprit.

Déjà peu sûre d'elle-même, Violette se sentit véritablement détruite par le manque de considération maternel. Elle eut la sensation que les derniers remparts qui l'empêchaient de porter une haine aveugle envers sa génitrice se fendillaient inexorablement sans qu'elle puisse rien faire pour l'empêcher. Et pourtant, elle ne cessait d'avertir Henriette, la suppliant d'interrompre sur-le-champ toute ironie. Ce qui, bien entendu, ne fit que redoubler davantage les sarcasmes de sa mère.

Poussée à bout et désormais à court d'arguments, l'adolescente s'était emparée d'une pile d'assiettes qu'elle avait rageusement jetée à terre avant de tourner les talons, hurlant qu'elle ne reviendrait plus dans cette maison tant que cette « salope » y demeurerait.

Tout cela, elle le fit dans un élan de fureur, alors que la colère avait pris le contrôle de sa raison. Elle avait quatorze ans et son jeune âge fut alors son excuse la plus recevable. Ce n'étaient que des mots, des cris et de la vaisselle. Rien de très grave.

Mais juste avant de sortir de la cuisine, Violette s'était immobilisée sur le pas de la porte et, plantant dans les yeux de sa mère un regard chargé de haine, elle avait crié à haute et intelligible voix :

— Crève !

Puis elle avait quitté la pièce en claquant la porte avant de traverser le salon pour rejoindre le petit hall d'entrée. C'est en passant devant le meuble qui contenait les ampoules d'insuline qu'un acte beaucoup plus lourd de conséquences se dessina dans son esprit.

En général, les réserves d'insuline étaient conservées au frigo. Mais quelques jours avant leur utilisation, Henriette, qui détestait la sensation du liquide froid dans ses veines, avait l'habitude de les en sortir et de les stocker dans le tiroir d'une commode afin que le produit, au moment de l'injection, ait la température ambiante.

Ralentissant le pas, Violette atteignit la porte du salon qui donnait directement sur le hall d'entrée. Au moment de pousser le battant, elle marqua une courte hésitation avant de subitement pivoter sur elle-même. Puis elle revint jusqu'au meuble qu'elle ouvrit d'un geste sec. Contemplant la dizaine d'ampoules, elle s'abîma dans une réflexion tourmentée. Il n'y avait plus de réserve au frigo, elle le savait d'autant mieux que c'était elle qui s'occupait du stock d'insuline, comme des courses en général ou de la plupart

des tâches qui devaient être accomplies à l'extérieur de la maison, et ce, en raison évidente de la corpulence de sa mère au point d'entraver sérieusement chacun de ses déplacements.

Les seules ampoules d'insuline qui demeuraient dans la maison étaient donc là, alignées sous ses yeux.

Violette considéra pensivement la dizaine de capsules rangées au fond du tiroir. À côté d'elles, le stylo à injection reposait dans son étui. Elle consulta rapidement sa montre, effrayée par le désir obsédant qui avait maintenant envahi jusqu'à la moindre de ses pensées. Ses bras pesaient une tonne et pendaient le long de son corps. Son cœur battait à tout rompre et sa gorge s'assécha en une fraction de seconde tant la solution à tous ses problèmes irradiait de simplicité dans la noirceur de ses plus sombres pensées.

Tout était soudain d'une facilité affolante.

Violette avait quatorze ans. C'était son excuse la plus recevable.

D'un simple geste, elle s'empara des ampoules ainsi que du stylo à injection qu'elle enfouit dans son sac.

Puis elle quitta l'appartement en courant.

Henriette resta seule le restant de l'après-midi, ce dont elle ne se plaignit pas. Les disputes étaient monnaie courante entre elle et sa fille et plus d'une fois l'adolescente avait quitté le domicile avec perte et fracas.

À chaque fois, elle était revenue.

Aux environs de 19 h 30, la grosse femme songea à se nourrir. Prévoyant de passer à table une demi-heure plus tard, elle songea à l'injection d'insuline qui allait lui permettre de se sustenter. Violette n'était pas rentrée, ce qui la contraria. Elle avait, depuis près d'une année, appris à se faire ses propres injections, ce qu'elle avait eu soin de cacher à sa fille afin de la maintenir sous une certaine servitude morale à défaut d'être affective. Mais la manœuvre la rebutait. Malgré tout, en cas d'extrême urgence, elle était désormais apte à s'injecter le produit salvateur dans les veines. Grommelant à propos de l'absence de sa fille qu'elle considérait comme une véritable trahison, elle déplaça donc son gigantesque corps à travers le minuscule appartement et parvint, au terme de maints efforts, au meuble du salon dont elle ouvrit le tiroir.

Le vide la laissa d'abord ahurie, puis troublée, enfin révoltée. Cette petite peste avait sciemment vidé le tiroir pour effrayer sa mère et se venger des mots qu'elles avaient eus dans l'après-midi. Elle en voulut à sa fille de ce

mauvais tour mais pas un instant Henriette ne douta que Violette reviendrait avec l'insuline.

Sauf que Violette ne rentra pas cette nuit-là.

C'est un voisin qui, le lendemain, alerté par les cris de Henriette, secourut la grosse femme : son taux de glycémie était dangereusement bas et elle s'était entaillé le pied gauche, un tesson d'assiette sérieusement planté dans son talon. Il la transporta d'urgence à l'hôpital, où elle fut rapidement soignée.

Après quelques jours de convalescence, Henriette accusa sa fille d'avoir délibérément voulu la tuer et menaça même de porter plainte contre elle pour non-assistance à personne en danger. Mais Violette était mineure et il fallut rappeler à Henriette que c'était elle qui était chargée de veiller sur son enfant, et non le contraire. Toutefois, la responsabilité de Violette dans l'état de sa mère à son arrivée à l'hôpital ne fut pas totalement contestée : personne ne put nier que l'adolescente, malgré son jeune âge, avait parfaitement connaissance du danger qu'encourait sa mère à rester sans insuline.

Mais ce qui acheva de la charger, ce fut lorsque les services sociaux, alertés par la difficulté des rapports existant entre les deux femmes, ouvrirent une enquête. Ils recueillirent alors le témoignage d'une voisine qui affirma avoir clairement entendu l'adolescente souhaiter la mort de sa mère.

— « Crève », qu'elle a crié ! certifia celle-ci sans se faire prier. Je l'ai parfaitement entendue, madame ! Cette petite, on le croirait pas comme ça, mais elle aurait voulu tuer sa mère, elle s'y serait pas prise autrement.

On transmit donc le cas de Violette aux autorités compétentes, à la suite de quoi il fut décidé d'enlever la jeune fille à la garde de sa mère – dans l'intérêt des deux parties – avant de la placer en maison d'accueil en attendant qu'une famille veuille bien d'elle. Malheureusement, vu son âge avancé, personne ne fut séduit par l'adolescente et Violette passa quatre mois dans l'établissement. Quatre mois qui lui laissèrent une piètre opinion des services sociaux et autres organismes d'aide à la jeunesse : l'impersonnalité des lieux, la rigidité du règlement, le manque de chaleur humaine et d'intimité, le pénible contact avec les autres jeunes dont les problèmes psychiques lui semblèrent autrement plus importants que les siens, tout cela fit que, aussi surprenant que cela puisse paraître, elle en vint presque à regretter le domicile parental.

De son côté, Henriette dut supporter la présence journalière d'une infirmière à domicile qui, bien vite, la poussa à bout. Elle entreprit les

démarches pour récupérer sa fille et parvint à ses fins, non sans un certain nombre de conditions à respecter : visite hebdomadaire d'une assistante sociale afin de vérifier que mère et fille se respectaient l'une l'autre. On entendait par là que Violette ne cherchât pas à tuer sa mère, directement ou indirectement, de même que Henriette soit responsable de sa fille et non le contraire. Si l'une d'elles manquait à respecter une seule de ces conditions, Violette serait cette fois définitivement enlevée à l'autorité maternelle et poursuivrait son existence en maison d'accueil jusqu'à sa majorité.

Perspective peu réjouissante et qui, à chaque fois qu'elle y pensait, glaçait d'effroi l'adolescente.

Violette décida donc de se tenir à carreau et de supporter sans broncher le caractère peu amène de sa mère. En vérité, toutes deux passèrent un accord tacite : Henriette laissait Violette tranquille, sans chercher à la harceler. De son côté, Violette assurait l'intendance médicale de telle sorte que sa mère fut débarrassée des différentes infirmières qui venaient inmanquablement mettre leur nez dans ses affaires. Elles montrèrent ainsi patte blanche et prouvèrent aux services sociaux qu'elles savaient se débrouiller seules.

Mais une autre catastrophe allait bientôt mettre leur trêve à mal. En raison de son diabète, la plaie contractée au pied par Henriette lors de leur fameuse dispute (le tesson d'assiette planté dans son talon) se transforma rapidement en ulcère diabétique et la grosse femme contracta la gangrène. Ce furent d'abord de simples lésions nerveuses qu'Henriette ne remarqua pas immédiatement, à cause d'une diminution manifeste de la sensibilité à la douleur, conséquence directement liée à son diabète. La peau du pied s'assécha avant de se fissurer, provoquant ainsi une ulcération. Lorsqu'elle s'en aperçut, il était déjà trop tard. On fit tout pour sauver sa jambe, mais l'aversion d'Henriette pour le milieu hospitalier ainsi que, il faut bien le dire, son manque d'hygiène de vie et son alimentation peu adaptée à son handicap firent qu'elle perdit sa jambe, ce qui ne fit qu'accroître la rancœur qu'elle nourrissait déjà à l'encontre de sa fille.

Elle ne le formula jamais clairement de peur de déclencher des hostilités qu'elle ne désirait pas voir relancées (l'épée de Damoclès des services sociaux planait toujours au-dessus de leur tête), mais elle tint Violette responsable de son amputation.

De son côté, la jeune fille, assez perturbée par la perte de la jambe de sa mère, subit un échec scolaire de trop et arrêta ses études. Décidée à prendre son avenir en main, et surtout à acquérir plus d'indépendance vis-à-vis de sa

mère, elle s'inscrivit au CEFAA (Centre Européen de Formation par Alternance et en Apprentissage) afin de suivre une formation de serveuse en café-brasserie. Cette formation avait l'avantage que, dès l'âge de seize ans – elle s'était renseignée – elle put obtenir un contrat d'apprentissage et gagner un salaire. C'est ainsi qu'elle obtint, tout en suivant sa formation, une place de serveuse au « Ceci dit », une brasserie non loin du quartier des Halles.

Aujourd'hui, Violette avait dix-sept ans. Cela faisait un an qu'elle travaillait en brasserie, et sa vie se départageait désormais entre ses études au CEFAA et ses heures de travail. Son existence n'avait rien de folichon, mais la jeune fille gardait le moral : il ne lui restait qu'une année avant la majorité. Dans un an, tous les services sociaux du monde ne pourraient plus rien contre elle. Dans un an, elle serait libre de ses choix.

Violette avait bon espoir. Elle venait de passer dix-sept années en enfer et la lumière des jours heureux se profilait enfin à l'horizon, dispensant déjà une chaleur réconfortante sur son cœur et ses espoirs. Une lumière qui éclairait au loin ses projets d'avenir.

Un an !

Une malheureuse année !

Violette comptait bien ne pas faire le moindre faux pas afin de marcher tout droit vers la promesse d'une vie meilleure.

Le lendemain de sa visite à Leïla Vasseur, lorsqu'elle prit son service au « Ceci dit », Violette se sentait gonflée à bloc. Depuis la veille, son avenir avait changé de cap et malgré ses incertitudes, elle ne put s'empêcher de penser que son tablier de serveuse allait bientôt se pavaner sur les hanches d'une autre fille. En vérité, travailler dans une brasserie n'était pas vraiment ce dont elle avait rêvé. Il y avait les bons et les mauvais côtés même si, avec le temps, les désagréments avaient tendance à être plus envahissants. Pour Violette, « serveuse » demeurait malgré tout un travail alimentaire, le tuyau qu'on se refile pour sortir de la rigole et bifurquer vers les grandes artères de la vie.

Bon, le boulot n'était pas pire qu'un autre et surtout, elle en avait un, de boulot, ce qui, en ces temps difficiles, était une chance. Et puis, il y avait les collègues et même, pour certains, les amis.

Cyndie achevait de faire sa caisse au bar et l'accueillit comme le Messie.

— Super, t'es à l'heure ! Je termine mes comptes et je te passe le portefeuille.

— T'as rendez-vous ? s'enquit Violette en lui faisant la bise.

— Un croisement entre Kevin Spacey et Samuel Le Bihan, la quarantaine assumée, le portefeuille bourré de cartes de crédit et la voix de Dean Martin. Un coup d'enfer, j'en suis certaine. Peut-être même le bon.

— Marié ou divorcé ?

— T'es jalouse ?

— Cyn ! À quarante ans, s'ils ne sont pas mariés, c'est qu'ils sont divorcés, et s'ils ne sont pas divorcés, c'est qu'ils sont pédés ou curés. Alors ne t'emballe pas. Tu sais comment ça se termine quand tu t'emballes.

— Je ne m'emballe pas, c'est lui qui m'emballe.

— Et tu l'as rencontré où, celui-là ?

— Il s'appelle Vincent.

— Tu l’as rencontré où, Vincent ?

— Ici. Il a presque fait la fermeture avec moi, hier soir et il est revenu ce midi. Voilà, c’est en ordre, le compte y est, ajouta-t-elle en sortant son ticket de la caisse enregistreuse. Je te laisse, ma louloute, il passe me prendre chez moi dans une heure et je dois encore m’épiler le bikini.

Cyndie disparut dans les vestiaires sans demander son reste et Violette en profita pour saluer le reste de l’équipe. Greg, toujours avare de politesses, répondit à peine à son salut. Marcy se plaignait déjà de ses ampoules aux pieds, des courants d’air et au manque de clients tout en prédisant qu’au moment de sa pause, ce serait le coup de feu... Violette écouta ses doléances d’une oreille distraite tandis qu’elle enfilait son tablier. Elle se surprit à sourire de tout ce qui, habituellement, lui pesait. Même la voix de crécelle de Valérie lui parut supportable.

— Samir n’est pas là ? demanda-t-elle en jetant un coup d’œil en cuisine.

— Paraît qu’il est malade.

— Qu’est-ce qu’il a ?

— La crève, la flemme, la gueule de bois, à toi de cocher les mentions inutiles.

Violette haussa les épaules et se dirigea vers son rang pour débarrasser quelques tables. Elle empocha les pourboires destinés à Cyndie, passa un coup de loque en vitesse, vida les cendriers et aligna les chaises sur une seule ligne.

— Dis donc, t’as la pêche, aujourd’hui ! siffla Cyndie en passant derrière elle.

— J’ai même la banane, si tu veux savoir.

— Je file, ma biche, à demain.

— Cyndie ! Tes pourboires !

— Garde-les, tu me les fileras demain, j’ai pas le temps de faire les comptes. Et puis, de toute façon, ce soir je n’en aurai pas besoin.

— Te monte pas le bourrichon, Cyn ! Mais bonne chance quand même.

— Sur ce coup-là, il suffit de me souhaiter « bonne soirée », cria-t-elle en passant la porte.

Marcy vint se planter à côté de Violette.

— Je lui donne pas trois jours pour déchanter. Elle comprendra jamais.

— Tu l’as vu, toi, son Kevin Le Bihan ?

— Ouai.

— Et alors ?

— Alors rien. C'est vrai qu'il est mignon, c'est vrai qu'il n'a pas l'air d'être à la rue et c'est vrai qu'il a une belle voix. Mais pour lui passer la bague au doigt, elle pourra toujours courir.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il faisait rien d'autre que de mater son cul.

Violette soupira, puis partit prendre la commande d'un couple qui venait de s'installer dans son rang. Cyndie serait sans doute la seule personne qu'elle regretterait vraiment quand elle ne serait plus là. Ses coups de cœur, immanquablement suivis de coups de cafard, immanquablement suivis d'un nouveau coup de cœur, dans une ronde perpétuelle d'illusions et de déconvenues. Mais Cyndie semblait être dotée d'une mémoire de poisson rouge, ses larmes se tarissaient aussi vite qu'elles avaient coulé et elle repartait de plus belle à la conquête d'un hypothétique prince charmant auquel elle était la seule à croire.

Violette regretterait aussi Samir, qui travaillait en cuisine. Parce qu'il était gentil, toujours de bonne humeur et, contrairement à ce que disait Marcy, il bossait d'arrache-pied pour financer les études de dentisterie qu'il suivait en parallèle. D'ailleurs, elle en était presque certaine, s'il n'était pas là aujourd'hui, c'est qu'il avait un examen le lendemain.

À part ça... À part ça, elle ne regretterait rien d'ici. Marcy se plaignait tellement qu'elle était capable de foutre le bourdon à un môme de cinq ans la veille de son anniversaire. Il faut dire que la vie ne l'avait pas gâtée : son troisième mari la battait si fort et si souvent qu'elle avait dû s'enfuir en pleine nuit et s'était retrouvée à la rue avec ses quatre gosses, sans travail, sans un toit et sans un sou. Pendant une année, elle était passée de refuge en refuge avant de trouver cette place de serveuse qui lui permettait de payer le loyer d'un cinquante mètres carrés. Avec quatre gosses. Une fille et trois garçons. Dont deux qui atteignaient l'adolescence.

Pas vraiment de quoi se marrer tous les jours.

Greg, Samir, Marcy et Cyndie étaient le noyau dur du « Ceci dit ». Tous les autres n'étaient que de passage, pour des périodes plus ou moins longues. Samir en avait encore pour trois années d'études et ne quitterait pas le « Ceci dit » avant de pouvoir s'installer à son compte. Cyndie, elle, attendait le prince charmant pour quitter la brasserie et devenir mère au foyer. Elle avait ça en elle. Loin de considérer ce statut comme dévalorisant, elle rêvait d'une ribambelle de mioches courant et sautant tout autour d'elle dans un petit pavillon de banlieue qu'elle décorerait comme dans les catalogues Ikéa.

Genre : « La vie, c'est maintenant ». Mais pour ça, il fallait d'abord trouver le père. Et un père, ce n'était pas facile à dégotter. Un bon père, évidemment, pas un gros con qui se bourrerait la gueule tous les soirs avec ses copains, qui s'installerait devant la télé en rentrant du boulot et qui n'en aurait rien à faire de ses enfants. Et comme elle le disait si bien, il était plus facile pour un homme d'avoir un enfant que pour un enfant d'avoir un père. Ce en quoi Violette lui donnait entièrement raison. L'exemple de Marcy lui vrillait aux oreilles toute la sainte journée, avec ses plaintes et ses jérémiades, elle n'avait vraiment pas envie de finir comme elle. Elle n'allait donc pas faire les mêmes conneries.

Et puis, il y avait Greg. Greg toujours derrière le bar. L'homme-tronc. Celui dont on ne voyait jamais les jambes. Sympa comme une porte de prison. Pas un mot, pas un sourire, pas un regard. Hochant seulement la tête pour signifier qu'il avait entendu la commande, et encore, dans ses jours les plus expressifs. Parfois même, Violette se demandait si un cœur battait dans ce grand corps austère. Personne ne savait s'il avait une femme, des enfants, une famille, quel âge il avait, où il habitait... Personne ne savait rien de lui. Nada. Plusieurs avaient déjà tenté de l'interroger, mais autant faire la conversation à une bouche d'incendie : Greg était capable d'éteindre les volontés les plus décidées. Par contre, il était d'une efficacité redoutable et même pendant les coups de feu les plus véhéments, les commandes suivaient à la chaîne sans jamais défaillir.

Bref.

— Mademoiselle ! Mon café, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ?

Violette émergea de ses pensées, presque étonnée de se trouver encore là. Elle dévisagea le client mécontent qui la foudroyait du regard, se souvint de sa commande, puis avisa le café qui fumait sur le bar. Fous-le-toi dans le cul, ton café, crétin. Tu sais à qui tu causes, là ? Non ? Alors, un ton plus bas, ducon, parce que tu risques d'avoir une drôle de surprise si je te dis qui je suis vraiment.

Le sourire en coin, Violette s'empressa de porter son café au grincheux de la 14. Mords sur ta chique, ma grande, tout cela sera bientôt fini. Dans une semaine, les paumés du petit matin, les stressés du midi et les frustrés du soir, tout cela ne sera plus qu'un souvenir lointain auquel tu repenseras à l'occasion.

Et encore, quand tu en auras le temps.

À propos de souvenirs...

Il y a ceux qui ressurgissent en vrac et s'altèrent d'un voile d'amertume, les phrases prononcées longtemps auparavant qui résonnent en écho avant de dénaturer la signification qu'on leur avait donnée, et puis les mots qui se doublent d'un sens pervers par la douleur. Il y a aussi cette image qui s'impose chaque fois que l'on ferme les yeux, celle de deux corps enlacés dont l'intimité de l'un se fond avec l'étrangeté de l'autre, comme un dessin insolite sur lequel l'auteur aurait délibérément introduit une erreur. Enfin surtout, il y a cette impossibilité infernale de demander des explications, d'exiger réparation, d'exhiber au coupable le mal qui ronge, les braises de la haine dont chaque étincelle consume le cœur et l'âme, la chair et l'esprit, jusqu'à la démence de ne pouvoir trouver le baume réparateur. En sachant qu'il n'existe plus.

Qu'il est mort et enterré.

Cécile et Leïla prirent la décision de réunir la famille et de faire face tous ensemble, comme à l'accoutumée. Comme avant. Dans un premier temps, Leïla s'opposa à cette solution, paniquée à l'idée de dévoiler à ses enfants un aspect de la personnalité de leur père que tous, jusque-là, ignoraient. À commencer par elle. Mais les arguments de Cécile furent convaincants : Pierre, aussi extraordinaire qu'il ait pu être de son vivant, n'en restait pas moins un homme avec ses qualités et ses défauts. Et Leïla l'avait dit elle-même, il était injuste qu'une erreur de parcours ternisse à jamais l'image grandiose qu'il laissait derrière lui : cela, elle en était persuadée, tout le monde le comprendrait et l'accepterait.

Et puis, qui étaient-elles pour juger sans savoir ?

À propos de savoir, Cécile voulut connaître le genre de femme qu'était la mère de Violette. Était-elle toujours vivante ? Et dans l'affirmative, pourquoi ne s'était-elle pas présentée en compagnie de sa fille ? Leïla n'avait, à vrai

dire, même pas pensé à interroger la jeune fille à ce sujet. Et n'était pas vraiment certaine de vouloir le faire. Qu'importe, chaque chose en son temps, décida Cécile, le plus urgent étant de trouver la réponse à donner au parasite qui entendait vouloir grignoter l'intimité d'une famille déjà affaiblie par la disparition toute récente du patriarche.

Chacun accourut à la demande de Cécile et, le soir même, le clan Vasseur au grand complet était réuni dans la cuisine. Il y avait Igor, fils aîné de Pierre issu d'un premier mariage, accompagné de sa femme Tania et de leurs deux enfants, Alexandre et Dona, que l'on installa devant un dessin animé dans la salle de télévision afin de leur épargner l'ennui d'une conversation qui ne les concernait pas. Il y avait également Amélie, la cadette, dont les frasques provoquèrent plus d'une fois la colère du disparu. Bastien, l'aîné de Pierre et Leïla, promit de les rejoindre un peu plus tard dans la soirée, retenu au bureau par une réunion tardive. On avait également convié Christine, la sœur aînée de Pierre, dont la présence ne fut pas toujours des plus opportunes par le passé, mais qui, il fallait le reconnaître, avait de la suite dans les idées. Et d'idées, pour le coup, on en aurait besoin.

Graça avait préparé un assortiment de tapas de son cru, qu'elle disposa sur la table afin que chacun puisse se servir à sa convenance. Lorsque Bastien les eut prévenus qu'il faisait tout son possible pour les rejoindre au plus vite, Cécile prit la parole. Comme à son habitude, elle adopta un ton dépourvu de toute emphase, plongeant un regard grave mais franc dans celui de chacun de ses interlocuteurs. Son phrasé était fluide, principalement rythmé par l'importance des informations qu'elle désirait communiquer.

— Cet après-midi, une jeune fille s'est présentée ici en demandant à parler à Leïla, commença-t-elle simplement. Cela n'aurait aucune importance si cette personne ne se disait pas être la fille naturelle de Pierre.

— La quoi ? s'exclama Christine en sursautant sur sa chaise.

— Vous avez bien entendu : selon ses dires, elle serait l'enfant biologique de Pierre. Explicitement issue d'une relation adultérine.

Leïla leva les yeux au ciel en soupirant : elle se serait volontiers passée de ce genre de précision.

Autour de la table, le silence s'abattit avec une lourdeur aussi embarrassante que déplaisante. Leïla était à l'agonie et ne put s'empêcher de maudire Cécile d'avoir présenté les choses sous un angle aussi réducteur.

— Et... Qui est la mère ? s'informa Christine encore sous le choc de la nouvelle, mais reprenant très vite son côté pragmatique.

— On n'en sait rien, répondit Cécile. Cette jeune fille se prénomme Violette. Elle a dix-sept ans et, d'après Leïla, elle est la copie conforme de Pierre, ce qui tend à prouver qu'elle dit la vérité.

Leïla se tenait en bout de table, un châle posé sur ses épaules (celui que Pierre lui avait offert à Marrakech trois ans auparavant) qu'elle serrait contre sa poitrine comme s'il pouvait lui être dérobé à tout moment. Elle avait les yeux rouges et cernés d'avoir longtemps pleuré. Sa mine défaite n'avait pas, de prime abord, alerté ses proches, habitués à la voir chagrinée en ces temps de deuil. Mais à la lumière de ce qu'ils venaient d'apprendre, tous se tournèrent vers elle pour la couvrir d'un regard à la fois horrifié et compatissant.

Le premier à réagir fut Igor. Il esquissa un sourire railleur en secouant la tête dans une attitude sarcastique.

— Sacré papa ! Il nous avait caché ça !

— Igor, s'il te plaît... murmura Leïla en faisant un effort surhumain pour ne pas craquer. Les choses sont déjà assez difficiles comme ça. Ce n'est pas la peine d'en rajouter.

— Sans compter que nous ne sommes pas ici pour le juger, ajouta Cécile d'un ton cassant.

— Oh, mais je n'ai absolument pas l'intention de le juger. Bien au contraire ! Papa a eu une aventure il y a dix-sept ans, assurément une petite incartade qui a débouché sur un accident. S'il nous l'a caché, c'est bien la preuve qu'il n'accordait aucun prix à cette femme et à son enfant. Sans quoi il n'aurait pas hésité à tout larguer pour elles. Donc... Je ne vois pas pourquoi on en fait tout un fromage !

— Igor, tu es gentil, tu laisseras à Leïla le soin de décider si le fromage pue ou non.

— Ne prends pas ce ton supérieur avec moi, Cécile, rétorqua aussitôt Igor en fusillant l'intéressée du regard. Et épargne-nous ta morale à deux balles. J'ai le droit d'émettre une opinion. Il s'agit de mon père, après tout.

— Et de mon mari ! répliqua aussitôt Leïla dont la voix se brisa.

Tania posa la main sur le genou d'Igor afin de discrètement l'exhorter à se taire. La tension monta d'un cran dans la pièce.

— Mais le pire n'est pas là, reprit Cécile en ignorant délibérément l'attaque d'Igor. Si cette jeune fille s'est présentée aujourd'hui à Leïla, c'est évidemment dans un but bien précis.

— Elle veut sa part de l'héritage, c'est ça ? aboya Amélie qui, jusque-là,

n'avait rien dit.

Christine, qui se tenait à côté de l'adolescente, posa une main apaisante sur son bras.

— Si ce n'était que cela... soupira Leïla en se tamponnant les yeux à l'aide d'un mouchoir sorti de sa manche.

— Alors quoi ? demanda Christine, intriguée.

Cécile reprit le cours de son commentaire :

— Elle n'a pas demandé d'argent, ni rien de ce genre. Enfin, pas directement. Ce qu'elle veut, c'est... C'est faire partie de la famille.

La chose parut si grotesque que personne ne réagit dans l'immédiat.

— Je ne suis pas certaine de bien comprendre, dit lentement Christine.

— Elle veut être considérée comme un membre à part entière de notre famille, au même titre que chacun de nous ici, autour de cette table. Ce qui implique qu'elle veuille porter le nom de Pierre, passer Noël avec nous, profiter des « Aïrelles » pendant les vacances... Tout ce dont nous bénéficions naturellement, elle exige d'en avoir sa part.

— Elle est folle ? s'exclama Tania dont les yeux s'agrandissaient à mesure que Cécile parlait.

Un nouveau silence envahit la pièce mais, cette fois, la stupeur et la consternation étaient bien palpables.

— Ça n'a aucun sens... murmura Amélie en sollicitant l'attention de sa mère.

Leïla baissa la tête, encore trop éprouvée pour affronter le regard de sa fille.

— Je ne vois pas où est le problème, trancha alors Igor. Elle va se faire foutre et puis c'est tout !

— Bien sûr que non ! répliqua dédaigneusement Cécile. Car si nous refusons, c'est à la presse qu'elle fera valoir ses droits.

— Mais quels droits ? tempêta Amélie. C'est n'importe quoi ! Maman ! C'est quoi cette histoire ?

Leïla s'affaissa sur elle-même, tentant vainement de cacher les larmes qui coulaient le long de ses joues.

— Et puis surtout, Leïla refuse de prendre le moindre risque que cette histoire ne s'ébruite, ajouta encore Cécile. Et il me semble évident que nous devons respecter ce désir.

— Quoi ? hurla littéralement Amélie. Tu vas accepter le chantage de cette fille ?

Incapable de répondre, Leïla saisit la main de sa fille qu'elle broya sous le

coup d'une émotion insurmontable.

C'est à ce moment que Bastien fit son apparition. L'émoi dans lequel il trouva les siens le laissa interdit sur le pas de la porte de la cuisine. Il croisa le regard de Cécile qu'il interrogea d'un coup d'œil muet. Celle-ci se précipita vers lui, soulagée de le voir arriver.

— Que se passe-t-il ? chuchota-t-il en posant un rapide baiser sur la bouche de sa fiancée.

— Tu veux la version soft ou le direct en pleine tronche ?

— On a le temps pour la version soft ?

— Pas vraiment. Ta mère a reçu la visite d'une fille qui se dit être la fille naturelle de ton père. Elle a dix-sept ans et elle lui ressemble comme deux gouttes d'eau. Cette fille ne veut ni argent ni part d'héritage, rien de tout cela. Ce qu'elle veut, c'est faire partie intégrante de notre famille, sans quoi elle ira tout révéler à la presse.

— C'est quoi ce bordel ?

— S'il te plaît, Bastien, on a déjà dépassé la phase de l'incompréhension. On en est à celle de l'insurrection et c'est déjà très pénible comme ça. Si en plus il faut faire marche arrière, on n'en sortira jamais !

Bastien soupira en regardant Cécile d'un air blessé.

— Je t'avais demandé le direct en pleine tronche, pas le tir de bazooka à bout portant.

— C'est à toi de jouer, mon chéri ; moi, j'ai fait ma part du boulot. Et je te préviens, Igor est remonté.

Bastien hocha nerveusement la tête avant de pénétrer dans la cuisine d'un pas peu assuré. À son entrée, Leïla redoubla de pleurs en tendant le bras vers lui afin de l'inviter à la rejoindre sans attendre. Ce qu'il fit de bonne grâce, histoire de se donner encore quelques minutes avant de réagir. Il prit aussitôt sa mère dans ses bras et celle-ci en profita pour se laisser complètement aller, s'agrippant à son fils comme si elle était sur le point de se noyer.

— Allons, Leïla, un peu de retenue ! s'offusqua Christine qui était encore de la vieille école. Je ne suis pas certaine que mon frère aurait apprécié cette manifestation de faiblesse.

— Ton frère ! s'exclama Leïla en faisant volte-face et sans plus aucune réserve. Parlons-en, de ton frère ! Avec ses leçons de morale et ses principes inébranlables sur l'honnêteté et le respect ! Il m'a trompée sans vergogne, il a engrossé une pute et maintenant... Maintenant, il me laisse toute seule pour régler ses conneries ! Belle leçon de moralité, vraiment !

Igor émit un ricanement ostensible.

— Si tu veux t'exprimer, Igor, fais-le clairement, lui intima sèchement Bastien tout en tentant de calmer sa mère.

— Non, rien... Ça me fait juste sourire... C'est exactement le genre de phrase que ma mère a dite lorsque papa l'a quittée pour toi, Leïla.

Tania lui décocha un coup de pied dans le tibia au moment où Cécile intervint :

— Assez ! cria-t-elle indignée. Est-ce réellement le moment de régler nos comptes ? Laissons les vieilles querelles de côté et réglons cette affaire tous ensemble. D'accord ?

— Ah oui ? grogna Amélie. Et comment comptes-tu la régler, cette affaire ? En laissant une pouffiasse venir s'installer ici sous prétexte que papa a tronché sa mère il y a dix-sept ans ?

La gifle partit toute seule. Leïla s'était redressée d'un bloc tandis que sa main valsait en direction de la joue de sa fille. Ce fut si rapide qu'Amélie n'eut ni le temps ni le réflexe de s'esquiver.

— Je t'interdis de parler de ton père en ces termes, murmura Leïla dans un souffle rageur. Tu m'entends ?

— Bande de tarés ! gémit Amélie, la main collée à sa joue.

Elle repoussa brutalement sa chaise qui tomba à la renverse et se dirigea vers la porte de la cuisine en pressant le pas.

— Amélie ! cria Christine en tentant de retenir l'adolescente.

Mais celle-ci sortit de la pièce sans même se retourner.

Sitôt qu'elle eut disparu, les regards se fuirent ou se baissèrent, s'évitèrent en tout cas, honteux, écorchés ou scandalisés. Le silence reprit une nouvelle fois ses droits, à peine troublé par le fracas d'une autre porte que l'adolescente claqua ostensiblement.

C'est Christine qui, au bout d'un moment, rompit le mutisme ambiant.

— Bon, ce n'est pas tout ça, mais je crois que Cécile a raison. Si nous nous étripons joyeusement à ce stade de la négociation, cette petite grue aura le dernier mot. « Diviser pour mieux régner », ça ne vous dit rien ? Alors reprenons-nous et trouvons de quoi lui clouer le bec. En deux mots comme en quatre, la seule alternative que nous ayons, si nous ne voulons pas que la presse ait vent de son existence, c'est de l'accueillir parmi nous, c'est cela ?

Leïla et Cécile hochèrent la tête de concert.

— Eh bien, parfait ! Puisqu'elle ne nous en laisse pas le choix, accueillons-la comme il se doit.

Leïla fixa sa belle-sœur d'un regard aussi accablé qu'abasourdi.

— Seulement, il semble qu'elle a omis un léger petit détail, ajouta Christine en répondant d'un sourire confiant au coup d'œil de Leïla. C'est qu'elle a beau être la fille biologique de Pierre, elle s'impose sur notre territoire. Et ici, c'est nous qui faisons la loi.

— Que voulez-vous dire ? s'enquit Cécile.

— C'est simple : laissons-la venir... À ses risques et périls.

Puis, son sourire s'élargissant, elle ajouta :

— Au sens propre du terme !

Alexandre et Dona dormaient sur la banquette arrière de la voiture, bercés par le ronronnement du moteur. À l'avant, Tania regardait droit devant elle, comme hypnotisée par les bandes discontinues de peinture blanche, éclairées au fil de la route par le faisceau lumineux des phares.

Depuis leur départ, Igor gardait obstinément le silence.

Habituée au mutisme de son mari lorsque la situation devenait critique, Tania ne fit rien pour engager la conversation. Mais le souvenir de la soirée lui pesait, particulièrement les interventions d'Igor, auxquelles elle ne pouvait donner raison. Non pas qu'elle se ralliât au point de vue de Cécile ou de Leïla... Non, c'était plutôt certaines réactions de son mari qui l'accablaient.

Au bout d'une vingtaine de minutes, n'y tenant plus, et après s'être assurée que les enfants dormaient bien, elle émit une première remarque :

— Je t'ai trouvé bien indulgent envers les fautes de ton père...

— Tu ne vas pas t'y mettre, toi aussi ? grogna Igor sans quitter la route des yeux.

— Oh ça va ! Ne joue pas la victime persécutée par le monde entier. Tout ce que je constate, c'est qu'apprendre que ton père a trompé Leïla ne t'a pas vraiment défrisé.

— Tu permets ? En matière d'adultère, papa n'en était pas à son coup d'essai. Je te rappelle tout de même que lorsqu'il a quitté ma mère pour Leïla, ce n'était pas sans avoir au préalable testé la concurrence. Alors qu'on ne me demande pas de feindre l'étonnement le plus complet.

— N'empêche, on ne peut pas vraiment dire que ça t'ait choqué, répliqua Tania d'un ton morne.

— Et toi, ça t'a choquée ?

Tania mit quelques instants avant de répondre.

— Ça m'a surprise en tout cas.

— Pourquoi ? Parce que ce n'était pas le genre d'homme à tromper sa

femme ? Laisse-moi rire...

Tania se rembrunit un peu plus tandis que la voiture ralentissait à l'approche d'un feu rouge.

— Et toi ? Tu es le genre d'homme à tromper ta femme ? demanda-t-elle d'une voix sourde pendant qu'ils attendaient que le feu passe au vert.

— Ah ! Nous y voilà ! Que mon père ait trompé Leïla, tu t'en fiches pas mal. Mais que je ne le condamne pas, c'est plutôt ça qui t'inquiète.

— Tu n'as pas répondu à ma question, Igor.

— Tu m'emmerdes, Tania !

Le feu de signalisation passa au vert et Igor enclencha la première d'un geste agacé. À l'arrière, Dona se retourna sur son siège enfant avant de se rendormir en soupirant. Tania jeta un œil sur sa fille puis reporta son attention sur Igor.

— Je t'interdis de me parler sur ce ton, souffla-t-elle en serrant les dents. Surtout devant les enfants !

— Tu ne m'interdis rien du tout ! explosa Igor en freinant d'un coup sec. Mais qu'est-ce que vous avez tous à me faire chier, bordel de merde ! Qu'est-ce que vous attendez de moi ? Que je m'offusque parce que mon père a eu un écart de conduite il y a dix-sept ans ? Que je plaigne la pauvre Leïla parce qu'elle s'aperçoit soudain que son mari avait les couilles bien remplies ?

— Calme-toi, Igor, tu va réveiller les enfants ! gémit Tania à voix basse.

— Elle était bien contente, la pauvre Leïla, qu'il trompe ma mère pour l'engrosser ! poursuivit-il sans se soucier des supplications de sa femme. Parce que Bastien, avec ses grands airs d'ange indigné, il me fait bien rire : si papa n'avait pas fait ce coup-là à ma mère, il ne serait même pas là pour nous faire la morale. Alors, qu'il ferme sa petite gueule de fils à papa !

Alexandre émit une plainte dans son sommeil, et Tania fusilla son mari du regard.

— Voilà, tu l'as réveillé ! Tu es content ?

Puis, se tournant vers son fils :

— Rendors-toi, mon chéri, ce n'est rien.

— Fous-lui la paix, il dort ! grommela Igor en redémarrant. Et fous-moi la paix à moi aussi. Il est tard et j'en ai marre.

Profondément blessée, Tania se cala dans son siège en croisant résolument les bras sur sa poitrine pour fixer la route sans plus broncher.

Avoir épousé le fils d'une star telle que Pierre Vasseur n'avait jamais été facile pour elle. D'une discrétion excessive et d'un tempérament introverti,

Tania avait eu du mal à accepter le côté people de la famille de son mari. Elle ne s'était jamais particulièrement entendue avec Leïla et avait toujours entretenu des rapports très réservés avec Pierre. Ce fut d'ailleurs l'un des aspects qui avait réfréné ses ardeurs lorsque, au début de leur idylle, elle sentait bien qu'il se passait quelque chose de sérieux entre elle et Igor : son statut d'enfant de star la mettait profondément mal à l'aise, elle était gauche, empotée, guère à sa place. Elle n'appartenait pas à « ce monde-là », disait-elle. De plus, le nombre d'exemples d'enfants de star qui avaient mal tourné lui faisait craindre le pire : caprices, comportements instables, infidélités, alcool, drogue, sans parler de séjours en prison, ces personnes se croyaient souvent au-dessus des lois et des règles les plus élémentaires du savoir-vivre. Les faits divers regorgeaient de ces histoires glauques d'enfants nés au sommet de la fortune et de la gloire de leurs parents pour ensuite tomber dans la plus sordide des fanges.

Mais Igor ne ressemblait pas à ce genre d'individus. Il n'avait pas grandi avec son père et elle en déduisit que cela lui avait épargné les tares de ces personnalités qui obtiennent tout ce qu'elles désirent sans lutte ni combat.

Plus tard, lorsque leurs enfants naquirent, elle craignit de les voir succomber à la facilité d'appartenir à la famille d'une célébrité et tenta de les préserver le plus possible de ce milieu qui, selon elle, avait perdu tout contact avec la réalité. Dissimuler leur identité devint une véritable obsession, tout comme éviter autant que possible les contacts répétés avec le faste de la vie de leur grand-père. Elle se mit également à craindre pour leur sécurité, redoutant qu'on leur veuille du mal sous le simple prétexte qu'ils étaient les petits-enfants de Pierre Vasseur. Elle parlait souvent du revers de la médaille et affectionnait la devise : « pour vivre heureux, vivons cachés ». Pour cette raison, elle avait toujours gardé ses distances vis-à-vis de cette famille trop médiatisée à son goût et allait parfois jusqu'à nier avoir le moindre lien de parenté avec la star, malgré le nom de famille de son mari et ses enfants.

— Et cette fille ? reprit Igor au bout de quelques minutes de silence. Tu veux que je te dise ? Je trouve qu'elle a un sacré tempérament ! Et un réel culot de faire ce qu'elle fait. Parce que personne n'a pensé un seul instant à se mettre à sa place. Mais moi, je suis désolé, je ne peux pas vraiment lui donner tort. Qu'est-ce que tu ferais, toi, si à dix-sept ans tu découvrais que ton père est une célébrité et que tu t'es fait baiser sur toute la ligne depuis ta naissance ?

— Parce que tu crois réellement qu'elle se soucie de Pierre ? railla Tania en

sortant du mutisme qu'elle s'était pourtant promis de tenir. Elle est comme la plupart des gens, persuadée que la notoriété ouvre toutes grandes les portes du bonheur et de la fortune. Tout ce qui l'intéresse, c'est ce qu'elle lit dans la presse people sans avoir la moindre idée de la réalité. Pour moi, elle est tout simplement stupide.

— Peut-être pas tant que ça ! En tout cas, elle me plaît bien, moi, cette gamine. Et je ne vois pas pourquoi elle devrait payer pour les conneries de ses parents.

— Pour ça, c'est mal parti. Parce qu'avec trois teignes comme Leïla, Cécile et Christine, elle n'est pas sortie de l'auberge. Je n'aimerais pas être à sa place. Mais après tout, elle s'y est mise toute seule, à sa place...

Igor ne répliqua pas, mais sa colère était déjà retombée. Il resta songeur durant un court moment puis, profitant d'un deuxième feu rouge, il avança sa main vers la cuisse de Tania. Celle-ci refusa de céder trop rapidement à ce désir manifeste de réconciliation, mais sans se dérober aux caresses de son mari. Elle continua de regarder droit devant elle, les traits durcis par une colère qu'elle n'éprouvait déjà plus mais à laquelle elle s'accrochait plus par principe que par véritable ressentiment.

— Allons, pardonne-moi, murmura Igor soudain radouci. Je me suis emporté, je n'aurais pas dû... Mais ça me fait chier de voir ces trois pétasses prendre le contrôle de la situation depuis que mon père est mort... Il n'est pas en terre depuis deux semaines et...

— Laisse tomber, Igor. Les choses ne sont simples pour personne. Moi aussi, je l'aimais bien, ton père.

— Je sais, murmura-t-il avec tendresse.

Tania posa sa main sur celle de son mari, qui n'avait pas quitté sa cuisse. Elle tourna ensuite la tête et lui sourit.

— Et si tu veux vraiment savoir, poursuivit-il en répondant à son sourire, je ne suis pas homme à tromper ma femme.

— Je sais.

La respiration régulière des enfants leur parvint de l'arrière du véhicule tandis qu'Igor redémarrait en souplesse pour rejoindre leur domicile.

— Elle ne va pas venir s'installer ici, tout de même !

Amélie était assise sur son lit, les genoux ramenés contre elle et le visage baigné de larmes. Sitôt l'appartement vidé de ses hôtes, Leïla était montée jusqu'à la chambre de sa fille, espérant pouvoir discuter avec elle et s'expliquer de son geste. Elle s'était attendue à trouver une boule de rancœur en furie et découvrit, à son grand étonnement, une adolescente perdue et éplorée.

— Comment il a pu nous faire « ça » ? avait demandé la jeune fille dans un sanglot à peine contenu lorsque sa mère était apparue dans l'encadrement de la porte de sa chambre.

Touchée, Leïla s'était précipitée vers elle pour la prendre dans ses bras et, s'étreignant l'une l'autre, elles avaient pleuré ensemble jusqu'à ce que le trop-plein d'émotion se fût tari.

— Ne pleure pas, ma toute belle, avait ensuite murmuré Leïla en séchant les larmes d'Amélie. Tu n'as rien à voir là-dedans : cela s'est passé trois ans avant ta naissance.

— Dis-moi qu'elle ne va pas venir s'installer ici, maman. S'il te plaît !

Leïla continua de caresser les joues de sa fille sans cesser de la dévisager avec tendresse.

— Je n'en sais encore rien, ma chérie, répondit-elle d'une voix douce au bout d'un moment. Mais je crois que nous n'aurons pas vraiment le choix.

— Mais je rêve ! éclata alors l'adolescente en s'éloignant de sa mère afin de mettre fin à tout contact physique. Alors maintenant, la moindre salope peut venir ici, te dire qu'elle est la fille de papa et s'installer chez nous comme si elle était chez elle ? C'est du délire, cette histoire !

— C'est momentané, Amélie, répliqua Leïla sans perdre son calme. Nous allons lui rendre la vie si difficile qu'elle s'en ira d'elle-même au bout de quelques jours. Je te le promets.

— Et après ? poursuivit la jeune fille qui, loin de se calmer, s'énervait de plus en plus. Tu crois vraiment que les choses vont se régler comme ça ? Il faut être complètement barge pour demander un truc pareil ! Qui te dit qu'elle ne va pas nous assassiner pendant notre sommeil, ou nous voler tout ce qu'on a, ou un truc dans le genre ? Parce qu'il va falloir lui filer les clés de l'appartement et tout le toutim, c'est ça ? Enfin, maman, ça n'a aucun sens !

— Calme-toi, Amélie. Ça ne sert à rien de crier comme ça.

— Comment veux-tu que je sois calme quand mon père vient de mourir et que ma mère devient complètement folle ? hurla littéralement l'adolescente craquant nerveusement.

Leïla fut instinctivement tentée de la gifler une seconde fois mais se retint raisonnablement, consciente que la situation était sur le point de dégénérer.

— Ou alors c'est moi qui deviens dingue ! poursuivit Amélie en se prenant la tête. Je viens de perdre mon père mais j'ai retrouvé une sœur, c'est super, la vie est belle, faisons la fête tous ensemble pour l'accueillir parmi nous !

— Amélie...

Leïla avança la main pour tenter d'apaiser sa fille mais celle-ci se rétracta presque convulsivement.

— Ne me touche pas ! vociféra-t-elle, le regard haineux.

Bouleversée, Leïla se sentit défaillir sous la décharge d'animosité qu'elle reçut en plein cœur. Sa main retomba mollement sur le lit, impuissante et inanimée.

— Et puis je voudrais bien savoir pourquoi c'est Cécile qui nous a annoncé tout cela, reprit Amélie d'un ton hargneux. Comment se fait-il qu'elle était déjà au courant ?

— C'est Graça qui l'a appelée lorsque... Lorsque je me suis effondrée après avoir appris la nouvelle, répondit Leïla dans un murmure atone.

— Ah oui ? Et pourquoi elle ne m'a pas téléphoné à moi, Graça ? Pourquoi elle a choisi d'appeler cette cruche de Cécile ?

— Amélie, s'il te plaît...

— Réponds-moi ! tempêta-t-elle de plus belle sans laisser une seconde de répit à sa mère. Pourquoi c'est toujours Cécile qu'on appelle quand quelque chose ne va pas dans cette foutue famille ?

Comme soudainement absente, Leïla quitta le lit de sa fille dans un soupir avant de se diriger d'une démarche accablée vers la porte de la chambre.

— Tu veux que je te le dise, pourquoi ? brailla la jeune fille à présent proche de l'hystérie. Parce que Bastien et toi, vous ne jurez plus que par cette

pouffiassse. Elle a réussi à vous embobiner grave ! Dès qu'elle ouvre la bouche, vous buvez ses paroles comme si elle détenait la vérité universelle. Mais vous vous en mordrez les doigts, c'est moi qui vous le dis ! Parce qu'un jour, elle vous roulera dans la farine.

— On parlera de tout cela demain, si tu veux bien, répliqua faiblement Leïla sans même prendre la peine de se retourner. J'ai eu mon compte d'horreurs pour aujourd'hui. Je vais me coucher. Merci pour ton soutien, ma chérie.

Après être restée quelques secondes interdite, Amélie bondit hors de son lit et se précipita vers sa mère qu'elle dépassa pour lui barrer le passage. Elle plongea un regard fiévreux dans lequel se mêlait autant d'hostilité que de violence :

— Oh, mais tu ne sais pas encore à quel point je vais te soutenir, maman ! Et je te préviens : Cécile, passe encore. Les belles-sœurs sont une calamité qu'on est bien forcé d'accepter. Mais l'autre tarée qui veut venir s'installer ici, c'est hors de question ! Qu'elle balance tout à la presse, je m'en tape complètement. Mais si elle a le malheur de poser le plus petit orteil dans le hall de cet appartement, c'est moi qui me casse. Tu as bien compris ? Ce n'est pas plus compliqué que cela : c'est elle ou moi ! Et ce n'est pas négociable.

Les deux femmes s'affrontèrent du regard durant un long moment. Puis Leïla fit un pas de côté et sortit de la chambre de sa fille, les lèvres pincées et le regard vide.

Pierre Vasseur est installé dans un fauteuil, vraisemblablement dans le hall d'un hôtel comme l'attestent les allées et venues que l'on perçoit à l'arrière-plan ainsi que le brouhaha diffus sur la bande-son. De toute évidence, le document date des années quatre-vingt ; Pierre a cinquante-cinq ans. À la journaliste qui, en faisant allusion à sa « tronche », lui demande si son physique lui a plutôt servi ou desservi dans son métier, l'acteur esquisse un sourire un peu gouailleur avant de répondre :

« Les gueules de jeunes premiers, dans ce métier, c'est plutôt un avantage, je te l'accorde. Mais une belle gueule, c'est un peu comme un polaroïd : ça se gâte avec le temps. Si l'on considère qu'une personne de constitution et de condition moyennes est à l'apogée de son pouvoir de séduction entre vingt et quarante ans, ça lui laisse vingt années de répit. Maintenant, fais le compte : le progrès étant ce qu'il est, cette même personne est en droit d'avoir une espérance de vie allant – toujours en moyenne – jusqu'à quatre-vingts ans. Ça lui fait donc encore quarante années à tirer. Tu vois ce que je veux dire ? C'est mathématique : on passe plus de temps à vieillir qu'à séduire. Ma tronche à moi, à vingt ans, elle n'avait rien de folichon. Mais l'avantage, c'est que les années qui ont passé dessus n'ont rien pu endommager, puisqu'il n'y avait pas grand-chose à bousiller. Moi, le polaroïd, ça n'a jamais été mon truc, j'ai toujours préféré les photographies. Bon, c'est vrai, ça finit toujours par jaunir un peu, mais les vieux clichés, ça a du charme. Non ?

— Vieillir ne vous fait donc pas peur ?

— Comme disait mon pote Audiard, vieillir, c'est encore ce qu'on a trouvé de mieux pour ne pas mourir jeune. Et tu veux que je te dise ? Ce qu'il y a de pire dans la vieillesse, c'est le regard des autres. C'est le monde qui continue de tourner sans se préoccuper de toi. Je vais te raconter un truc à propos de la vieillesse. Dans l'appartement juste au-dessus du mien vivait un couple de

retraités. Enfin, retraités, ils l'étaient devenus avec le temps, parce que quand ils s'y sont installés, c'était plutôt un jeune couple. Tout ça pour dire qu'ils vivaient là depuis quarante-cinq ans. Oui, quarante-cinq ans ! Plus de la moitié d'une vie. Tu penses bien qu'en quarante-cinq ans, ils ont eu le temps de s'installer, de s'organiser, de s'habituer. Comme par exemple leur fille, coincée dans une chaise roulante à vingt-neuf ans suite à un accident de voiture et qu'ils ont dû installer dans l'appartement d'à côté afin de pouvoir s'occuper d'elle. C'était bien pratique : il leur suffisait de traverser le palier et ils étaient chez elle. Au début, c'était surtout un gain de temps, à l'époque où ils travaillaient tous les deux. Mais quand ils ont commencé à vieillir, que leur carcasse s'est mise à rouiller, ce n'était plus le temps qui posait problème. Le temps ils en avaient. Ils n'avaient même plus que ça d'ailleurs ! Passé un certain âge, c'est l'espace qui commence à donner du souci. Leur fille installée dans l'appartement juste à côté, sur le même palier, c'était une vraie bénédiction pour eux. Pas d'escalier à descendre ou à monter, pas de rue à traverser...

» Bref.

» Au bout de ces quarante-cinq années, le proprio de leur appartement passe l'arme à gauche et les héritiers décident de vendre. Banal. Sauf que pour mes deux petits vieux, ça a été l'annonce du déluge. Il y a un jeune couple qui est venu visiter et qui a décidé d'acheter. Madame attendait famille, monsieur était préoccupé, il leur fallait un nid pour pondre leur œuf. Et les deux petits vieux qui les regardaient se promener dans leur salon pendant qu'ils choisissaient déjà la place du canapé et la couleur du papier peint, ça ne les a pas défrisés. Note bien qu'ils ont été magnanimes, ils leur ont laissé trois mois pour vider les lieux. Trois mois pour mettre quarante-cinq années d'existence dans des caisses en carton. Dans l'immeuble, ça a fait un tollé. Parce que, outre le problème de les reloger, l'augmentation des loyers – en quarante-cinq années, tu penses ! – et l'organisation du déménagement, il y avait surtout la question de la fille. Qui allait s'occuper d'elle ? La vieille faisait du 3 mètres à l'heure et le vieux n'en parlons pas, tu parles d'un cadeau ! Finalement, on leur a trouvé un appartement juste de l'autre côté de l'avenue. L'aubaine, le coup de pot, ce que tu voudras. La superficie était sensiblement la même, le loyer abordable, ils restaient dans le même quartier, à quelques mètres de leur fille... On pouvait pas rêver mieux !

» La vieille a continué d'y aller, chez sa fille, comme avant, tous les jours

que le bon Dieu faisait : elle sortait de chez elle, trottinait jusqu'au feu rouge, traversait l'avenue, retrottinait jusqu'à l'immeuble, prenait l'ascenseur, montait au quatrième, jetait un regard ému sur la porte qui avait été la sienne pendant quarante-cinq années et enfin entra chez sa fille. Ça lui prenait la matinée, mais elle pouvait encore le faire. Le problème était résolu, on a bien cru qu'ils allaient tous nous enterrer.

» Et puis, un matin, il y a eu un accident : la vieille s'est fait choper par un taxi, elle a eu la flemme de marcher jusqu'au feu, elle a voulu gagner du temps, ou des pas, est-ce que je sais... Elle a traversé en plein milieu de l'avenue et deux minutes plus tard, elle faisait un triple saut périlleux vers l'au-delà. Mais le pire, tu vois, c'est que c'est arrivé le jour même de la naissance du gosse des nouveaux proprios, ceux qui les avaient délogés de leur ancien appartement. Alors, à ton avis, c'est qui qui l'a butée, la vieille ? Le chauffeur de taxi ou les deux péquenots qui les ont foutus à la porte ?

» Moi, je vais te dire : c'est ni l'un ni l'autre, ou alors c'est tous les deux. En tout cas, c'est la vie. Le même qui est né ce jour-là, il a rien demandé à personne, on peut pas lui en vouloir. Il a juste eu besoin déplacé, et ça peut même se comprendre. En sortant du ventre de sa mère, il a filé un gros coup de pied à l'univers et il a dit : « poussez-vous ! »

» C'est juste ça, vieillir : c'est se pousser un peu pour faire de la place... Jusqu'à disparaître complètement. »

Pierre Vasseur allume une cigarette sur laquelle il tire goulûment tandis qu'on entend le gloussement de rire légèrement embarrassé de la journaliste.

Henriette n'a fait aucun commentaire sur le déroulement de l'entrevue entre Violette et Leïla. Elle n'a fait aucun commentaire pour la simple et bonne raison que Violette ne lui a rien dit. Et elle n'a posé aucune question tout simplement parce qu'elle ignorait que sa fille s'était rendue chez les Vasseur. Elle a donc continué de harceler l'adolescente pour que celle-ci agisse au plus vite.

« Qu'est-ce que tu attends, nom de Dieu ? On est en train de gentiment se faire entuber avec tes scrupules à la con ! Parce que je le vois bien que t'en as, des scrupules. C'est quoi ton problème ? Qu'est-ce que tu vas t'imaginer, hein ? Qu'ils vont venir te chercher pour te remettre ta part d'héritage sur un plateau d'argent ? Tu crois vraiment que ton père t'a couchée sur son testament ? »

Henriette glousse d'un rire moqueur avant de poursuivre :

« Ma pauvre chérie ! Il n'y a que les femmes qu'il a eu l'idée de coucher quelque part, ton père. Parce qu'il faut pas se faire d'illusion : si je suis passée à la casserole, d'autres que moi ont dû se faire rôtir, et des deux côtés encore ! Elles ont peut-être pas toutes gagné la farce, mais on ne me fera pas croire que j'ai été le seul dindon dans cette histoire-là. »

Violette se tait. Elle aussi, elle y a déjà pensé, envisagé l'idée qu'elle n'est pas la seule à briguer le rôle du paquet-surprise. Mais d'entendre sa mère évoquer cette possibilité lui écorche un peu plus le cœur. Elle a déjà tant de mal à trouver sa place au milieu de tout ce gâchis, ce capharnaüm de gènes égarés qui ne retrouvent plus leur chemin, leur identité, leur légitimité, et elle qui court au milieu du fouillis, entre la dignité perdue de Leïla et les sarcasmes de sa mère, entre la souffrance de la désillusion et le triomphe de la vengeance... Ou peut-être tout simplement entre l'ombre et la lumière, le mensonge et la vérité, le bien et le mal...

Alors, d'envisager qu'ils sont peut-être plusieurs à courser le destin pour

prendre la place, comme on prend les armes, et qu'importent les dégâts...

Elle, ça lui donne juste envie de prendre le large.

Ce serait tellement plus facile d'exiger son dû si elle savait que ses parents s'étaient aimés, ne fût-ce qu'un instant. Un seul instant d'égarement qui leur aurait accordé la recevabilité de leur acte ; un court moment d'aveuglement qui lui aurait tout simplement donné, à elle, le droit de vivre.

Le droit d'être ce qu'elle est, de prétendre à sa part du gâteau, sans honte ni remords.

Violette regarde sa mère. Et pour la première fois de sa vie, elle prend conscience à quel point cette rencontre, ce « coup d'un soir » comme celle-ci se plaît à l'évoquer, cette simple partie de jambes en l'air l'a à ce point détruite. Elle ignore ce qui provoque l'évidence d'un tel constat, pourquoi tout à coup ça lui saute aux yeux, mais elle en a à présent la certitude. Car si elle ne l'a pas connue à l'âge de la fameuse nuit avec Pierre Vasseur, l'adolescente a vu des photos de sa mère à cette époque : sans être un canon de beauté, Henriette n'en était pas moins charmante et avait à son actif des atouts non négligeables. Oui, elle avait été jolie et appétissante, très éloignée de la ruine de chair qu'elle était aujourd'hui devenue.

Alors, la jeune fille se pose une simple question. Une question qu'elle ne s'était jamais posée auparavant mais qui, même si elle en ignore la raison, lui paraît d'une évidence incontournable.

Pourquoi ?

Pour quelle raison une unique nuit sans conséquence peut-elle rester à jamais gravée dans la mémoire et dans le corps d'une femme ? Pourquoi Henriette s'est-elle laissée aller au point de devenir cet amas de graisse informe ? Pourquoi a-t-elle renié toute féminité à partir du moment où elle a enfanté l'enfant de Pierre Vasseur ? Comme si elle s'était désormais interdit d'être aimée d'un autre homme...

— Tu es sûre que tu ne l'as pas aimé, mon père ?

La question a fusé sans prévenir et Henriette a tressailli. Violette l'a bien vu, même si sa mère s'est bien vite reprise, mais pas assez rapidement pour cacher l'émoi que la question a suscité en elle.

— Oui, est-ce que tu l'as aimé, mon père ? Ne fût-ce qu'un tout petit peu. Et lui ? Il t'a aimée, lui ? Vous n'avez pas fait ça comme des chiens, tout de même ! Parce que si c'était juste une histoire de cul, pourquoi tu n'as pas avorté ? Pourquoi tu m'as gardée dans ton ventre ? Hein ? Si tu m'as gardée, c'est qu'il y avait autre chose entre vous. Je me trompe ?

— On était bourrés, je t'ai dit.

— D'accord, vous étiez bourrés. Supposons. Mais le lendemain, tu as eu le temps de dessaouler, non ?

Violette s'accroche au regard de sa mère comme à une bouée de sauvetage. Il se passe quelque chose. Au rythme des battements d'un cœur qui s'affole, elle perçoit qu'elle a mis le doigt sur un aspect de l'histoire que sa mère ne lui a jamais dévoilé.

Ou qu'elle n'a jamais voulu évoquer.

— Laisse tomber, Violette.

— Pourquoi je devrais laisser tomber ?

Henriette baisse la tête. Sa gouaille a disparu et, dépourvue de sa férocité ordinaire, la grosse femme a soudain perdu toute désobligeance. À présent, il émane d'elle tant de vulnérabilité que l'aversion que Violette porte naturellement à sa mère se fissure insensiblement.

— C'était une histoire de cul ou quand même un peu une histoire d'amour ? demande-t-elle encore, bien décidée à ne pas lâcher le morceau.

— Qu'est-ce que ça changerait ? murmure Henriette sans même lever les yeux.

Tout. Ça changerait tout. De savoir que, durant cette fameuse nuit où deux corps ont accompli l'incroyable miracle d'en fabriquer un troisième, l'amour veillait sur leurs ébats, d'imaginer que leurs gestes furent guidés par l'ivresse de deux cœurs qui battent à l'unisson, un brin de tendresse, une pincée d'affection, même si ce ne furent que quelques heures, même si le tempo fut interrompu par les aléas de la vie, la dictature des responsabilités, la conscience qui se lève en même temps que le point du jour et qu'alors la possibilité d'une erreur ait pu s'envisager sans trop de regrets... Alors peut-être que Violette trouverait dans son existence le sens qu'elle cherche depuis si longtemps.

Depuis toujours, en vérité.

— Tu ne m'as jamais raconté comment ça s'est passé... murmure-t-elle presque tendrement Comment veux-tu que j'aie réclamer quoi que ce soit alors que je ne sais rien de ce qui est vraiment arrivé.

Cela fait bien longtemps que les deux femmes n'ont plus communiqué sans virulence. Il y a comme un relent d'enfance qui soudain fait irruption entre elles, un reste de complicité endormi depuis la nuit des temps mais qui, grâce à une intonation, renaît alors par le biais d'une phrase ou d'un regard. Car maintenant elles se regardent sans détour, les yeux dans les yeux, et Violette

découvre tout au fond des prunelles de sa mère un appel à l'aide qui la bouleverse.

— Maman ?

Instinctivement, elle fait un pas vers elle, comme subitement dépouillée de ses remparts, délestée de toute carapace. Comme privée de protection. Elle s'abandonne à une faiblesse irréfléchie, ou peut-être est-ce une force, celle d'un trouble inexplicable lorsqu'un prédateur d'ordinaire menaçant présente soudain le flanc et révèle ses défaillances. La métamorphose est si soudaine, et surtout tellement imprévisible, que l'adolescente se met à frissonner. L'émoi, le désarroi de deviner quelque chose qui n'aurait pas dû être découvert, quelque chose qu'elle n'avait pas prévu, et déjà peut-être le regret de l'avoir fait, avec cette envie instinctive de faire marche arrière mais en sachant qu'il est déjà trop tard... Elle a l'impression d'avoir marché sur une mine explosive dont le dispositif ne se déclenchera que lors de son prochain pas. Elle est là, immobile, debout sur le détonateur, il ne s'est encore rien passé, mais elle sait que dès qu'elle lèvera le pied, elle activera inévitablement le mécanisme qui fera tout exploser autour d'elle.

Violette retient son souffle tandis qu'Henriette la regarde toujours, les yeux rivés sur sa fille comme si elle attendait le prochain geste, le prochain pas, celui qui provoquera la déflagration fatale...

Tout se met à tanguer dans la tête de la jeune fille, les images, les sons, les mots, les rires... Elle réfléchit à toute vitesse dans le fol espoir de trouver une troisième solution, celle de partir sur la pointe des pieds sans toucher à rien, de tout laisser comme ça, comme si de rien n'était... Mais elle a beau tourner et retourner la situation dans tous les sens, elle sait pertinemment qu'il est trop tard, que le compte à rebours est entamé et que l'explosion est inévitable. Et, comme pour la conforter dans cette déduction, Henriette ne la lâche pas des yeux. Il y a ce regard entre elles qui fait que plus rien, jamais, ne sera comme avant.

— Vas-y, raconte-moi, murmure alors Violette en détournant le regard.

Ça y est, le pas est fait.

Et, en effet, tout explose autour d'elle.

Henriette a tout raconté, sans se faire prier. On aurait même dit que cela faisait longtemps qu'elle attendait ce moment, celui de pouvoir enfin se décharger de son fardeau de haine et de ressentiment. Elle raconte comment elle a rencontré Pierre Vasseur, un soir dans un bar, stupéfaite de croiser une star de cet acabit dans un endroit tel que celui-là. Elle se souvient que le comptoir du bar avait la forme d'une demi-lune et que l'acteur se trouvait à l'opposé, juste en face d'elle. Tout d'abord, elle le reconnut à sa voix, identifiable entre toutes. Mais physiquement, la star s'était faite discrète : il était là incognito, comme on dit dans ces cas-là. Et en effet, il était difficilement reconnaissable, peigné d'une étrange manière, une coiffure qui ne l'évoquait pas, sans compter le menton paré d'un bouc en postiche et le nez orné de petites lunettes rondes. Au début, elle avait hésité : il avait la voix de Pierre Vasseur, mais ce n'était pas Pierre Vasseur. Et puis leurs regards se sont croisés et là, il n'y eut plus de doute possible. Elle le reconnut, et il vit qu'elle l'avait reconnu. Il lui fit un clin d'œil avant de porter son index à sa bouche en mimant le chuchotement, signifiant clairement qu'il désirait rester anonyme. Elle répondit par un signe de tête entendu et leva son verre dans sa direction. Ils trinquèrent silencieusement ensemble puis elle se détourna de lui, le laissant tranquille comme il le souhaitait.

Les choses en seraient restées là si, un quart d'heure plus tard, il ne l'avait lui-même rejointe de l'autre côté du bar. Il l'aborda tout simplement, la remerciant de n'avoir pas fait une crise d'hystérie lorsqu'elle l'avait reconnu. Elle se défendit d'être ce genre de femme, concédant qu'il était en effet très connu mais que ce n'était pas cela qui l'impressionnait. Puis, curieuse, elle lui demanda ce qu'il faisait là. Il soupira en sondant son verre, s'aperçut qu'il était vide et passa commande, non sans lui en offrir un. Elle accepta et, lorsqu'ils furent servis, réitéra sa question.

Il évoqua alors son besoin d'anonymat, de solitude, ce désir presque

impulsif qu'il avait parfois de redevenir quelqu'un d'ordinaire, se promener dans la rue, regarder les vitrines, entrer dans un bar et siroter un verre. Comme n'importe quel citoyen français. Il ricana en évoquant ces stars qui se cachent derrière de grosses lunettes de soleil, provoquant ainsi sur leur passage l'exact contraire de ce que, soi-disant, elles recherchaient. Il décrivit la pression parfois insupportable qui pesait sur son existence, le rythme effréné des tournages, les périodes de promotion, l'absence d'intimité. Puis, d'une voix grave et presque solennelle, il se défendit de se plaindre, parfaitement conscient de faire partie des privilégiés et remerciant le Seigneur de lui avoir accordé cette existence si riche et tellement passionnante.

Elle l'écoutait se confier, retrouvant de-ci de-là les inflexions de voix qu'il utilisait dans ses rôles, celles pour lesquelles on l'accusait de « faire » du Pierre Vasseur. Puis il secoua la tête d'un air fataliste et, changeant brusquement de sujet, il lui demanda de lui parler d'elle. Elle pouffa d'un rire gêné, piqua un fard et tritura son verre. Mais avant d'avoir pu entamer sa phrase, il repartit dans ses états d'âme, une sorte de logorrhée ininterrompue dont elle ne sut si elle lui était ou non destinée.

Après avoir abordé son métier, il lui parla de sa famille, célébra la liste inquantifiable des qualités de Leïla, sa beauté, sa gentillesse, sa générosité, sa fidélité, se vantant d'être le plus chanceux des époux. Puis il décrivit le magnifique petit garçon qu'elle lui avait donné, Bastien qui avait déjà six ans, mais qu'il ne voyait pas assez à son goût. Il regretta son manque de disponibilité avant de conclure qu'on ne pouvait pas tout avoir, qu'il fallait choisir et que, souvent, choisir, c'était aussi renoncer...

La soirée passa ainsi, de verre en verre et de monologue en monologue. Henriette écoutait, émerveillée et docile, ponctuant les confidences de l'acteur par un avis, une appréciation qui confirmait les pensées de Pierre – elle l'appelait Pierre à présent –, un hochement de tête entendu, un sourire encourageant. Elle n'en revenait pas de vivre cet instant, pensait à l'une ou l'autre de ses amies, déjà persuadée que personne ne la croirait lorsqu'elle raconterait qu'elle avait passé la soirée en tête à tête avec Pierre Vasseur.

Plus tard le barman montra les premiers signes de fermeture et Pierre demanda l'addition. Henriette fit mine de mettre la main à son portefeuille mais l'acteur refusa toute participation financière. Il la remercia de l'avoir écouté avec tant de patience et de gentillesse avant de l'aider à enfiler son manteau. Puis ils se retrouvèrent sur le trottoir.

L'un en face de l'autre, un peu gênés pour la première fois de la soirée, ils

complèrent le silence par des commentaires idiots et des gloussements maladroits. Il était ivre, de cette ébriété qui force le sourire, encore conscient de son état mais incapable de cacher l'emprise de son étourdissement. L'œil trouble et la bouche pâteuse, il s'enquit du moyen de locomotion d'Henriette pour rentrer chez elle. Elle lui apprit qu'elle habitait tout près, à quelques rues de là. Elle s'apprêta à prendre congé, lui souhaitant bonne chance pour la suite de sa carrière... Il lui apprit qu'au théâtre, dire « bonne chance » portait malheur et qu'il fallait dire le mot de Cambronne.

— Le mot de Cambronne ? s'enquit Henriette, ne sachant pas si « Cambronne » désignait une marque ou un personnage.

— « Merde », si vous voulez, expliqua-t-il simplement.

Elle fronça les sourcils, pensant que l'injure lui était destinée, esquissa un sourire interloqué, réfléchit deux secondes puis poussa un petit « ho ! ». Alors, elle hocha la tête d'un air entendu avant d'émettre un rire gêné.

— Eh bien... Merde, alors !

Et ils rirent tous les deux.

— On se fait la bise ? demanda Pierre.

Elle accepta et ils s'embrassèrent, gauchement. Puis ils se séparèrent.

Henriette ne demanda rien à Pierre, s'ils se reverraient un jour ni quoi que ce soit de ce genre. Elle avait deviné que la confiance spontanée que lui portait l'acteur dépendait de cette totale absence de sollicitation. Dès lors, il n'avait aucune raison de se méfier d'elle. Elle avait juste été là, une oreille attentive et une présence disponible. Gratuitement. Sans rien espérer en retour. Ce qui, elle s'en fit la réflexion, devait être rare pour quelqu'un qui s'appelait Pierre Vasseur.

Un peu étourdie par ce qu'elle venait de vivre, elle marcha d'un pas allègre en direction du petit appartement qu'elle occupait alors, rue Tesson. Il était plus de minuit, déjà presque une heure du matin et elle eut envie d'appeler quelqu'un, une amie, une connaissance, n'importe qui, afin de lui raconter sa soirée, donner libre cours à sa surprise d'avoir partagé l'intimité de l'acteur. Elle-même prenait seulement conscience de l'incroyable rencontre et elle se mit à rire toute seule. Pierre Vasseur ! LE Pierre Vasseur...

— Henriette !

Elle se retourna et le découvrit derrière elle, pressant le pas afin de la rattraper. De plus en plus étonnée, elle s'immobilisa jusqu'à ce qu'il parvienne à sa hauteur.

— C'est idiot, mais... commença-t-il, essoufflé. Je me suis mis au volant

de ma voiture et je me suis aperçu que j'avais des problèmes de vision. Je vois la rue en double ! Non, non, ne riez pas, c'est tout à fait sérieux ! Mais le pire, c'est que je ne sais pas laquelle choisir.

Il se mit à rire, faisant écho à son hilarité à elle.

— Je suis complètement bourré, Henriette, avoua-t-il alors en savonnant délibérément ses mots. Et je serais incapable de rentrer chez moi... Alors je pensais... En tout cas j'espérais que, peut-être, vous pourriez m'accorder un petit bout de votre canapé pour cette nuit. Je me ferai tout petit, je vous le promets, vous ne vous apercevrez même pas de ma présence. Et demain, je serai parti avec les premiers rayons du soleil. Quand vous vous réveillerez, j'aurai complètement disparu.

Stupéfaite, Henriette ouvrit de grands yeux ébahis. Pierre Vasseur, chez elle ?

— Ne me laissez pas à la rue, l'adjura-t-il en parodiant les gestes d'une supplication. Vous ne seriez pas cruelle à ce point, n'est-ce pas ? Vous ne me laisseriez pas passer la nuit dehors ? Hein ?

Henriette se remit à rire.

— Et votre femme ? s'enquit-elle.

— À cette heure-ci, elle dort à poings fermés. Elle me connaît, vous savez. Je n'ai pas le cœur de la déranger. Et lorsqu'elle se réveillera demain matin, je serai là, étendu à ses côtés. Je vous demande juste de me recueillir quelques heures, le temps de dessaouler.

Devant tant de garanties, Henriette n'eut plus qu'à accepter.

Elle le guida jusqu'à la porte d'entrée de son immeuble, l'aida à monter les quatre étages sans ascenseur et, une fois sa porte ouverte, s'effaça pour le faire entrer.

— Charmant ! s'exclama Pierre en embrassant du regard la pièce de vingt mètres carrés qui se découvrit à lui.

— Débarrassez-vous de vos affaires, lui proposa-t-elle en lui indiquant un léger renfoncement dans le mur qui lui servait de penderie.

Il s'exécuta pendant qu'elle achevait d'allumer les lampes. L'appartement se composait de deux pièces : celle dans laquelle on entrait directement, servant à la fois de hall, de salon, de salle à manger. Elle était pourvue d'une kitchenette encastrée dans le mur du côté droit. Puis, au bout, une porte s'ouvrait sur la deuxième pièce, plus petite, dix mètres carrés environ. Celle-ci donnait accès à un cabinet de toilette composé d'une douche, d'un évier et d'un WC sur une superficie n'excédant certainement pas quatre mètres

carrés. D'ailleurs, l'ensemble de l'appartement ne devait pas faire plus de trente-cinq mètres carrés.

— Voici mon royaume, ricana Henriette à l'adresse de Pierre.

En le présentant ainsi, elle considéra l'espace comme si elle le découvrait pour la première fois et sa modestie lui sauta au visage. Elle n'osa imaginer ce qu'il devait penser, lui, la star, très certainement habituée aux grandes pièces, au confort et à l'aisance. Et soudain, elle regretta de l'avoir emmené chez elle. Quel besoin avait-elle eu d'accéder à sa demande ? Elle eut brusquement honte d'elle ; non pas de sa condition, celle d'une femme seule vivant dans un trente-cinq mètres carrés, mais plutôt de s'être si facilement laissé berné par cet individu sous le seul prétexte qu'il était un acteur connu. Aurait-elle ramené chez elle un homme rencontré le soir même dans un bar s'il n'avait pas été une vedette du grand écran ? Certainement pas ! Et voilà le genre de comportement qui l'irritait au plus haut point : celui d'une bécasse trop facilement influençable. Finalement, elle n'était pas différente des autres. Elle s'était laissé embobiner comme n'importe quelle idiote de service, impressionnée par le statut de star d'un mec qui, en définitive, ne lui était rien. Sans compter qu'il devait bien rire, le Pierre Vasseur, à voir dans quoi elle vivait, lui qui allait dessoûler sur son canapé avant de retrouver son deux cents mètres carrés dans lequel l'attendait sa si jolie femme.

Se sentant subitement ridicule, Henriette se renfroga d'instinct. Elle s'avança vers le centre du salon et présenta son divan à l'acteur.

— Voilà, maugréa-t-elle. Vous pouvez vous installer ici. Maintenant, excusez-moi, mais je dois aller dormir. Il est tard et je me lève tôt, demain. Car je travaille, moi !

Elle n'avait pas spécialement voulu l'attaquer en insistant sur le « moi », comme s'il n'était qu'un oisif qui n'avait jamais travaillé de sa vie. Au contraire, elle savait qu'il était une bête de travail et qu'il avait beaucoup sacrifié pour son métier. Mais elle lui en voulait d'être le témoin de sa piètre situation alors qu'elle avait réussi à garder une jolie dignité tout au long de la soirée.

Il ne releva pas le changement de comportement. Il la remercia chaleureusement mais resta planté sur le seuil de la pièce, la dévisageant d'un air un peu benêt. Elle regretta son emportement sans pour autant faire quoi que ce soit pour l'effacer.

— Bon, je vous laisse, ajouta-t-elle plus doucement. Demain matin, vous n'aurez qu'à fermer la porte derrière vous. Bonne nuit.

— Merci.

Elle s'apprêta à disparaître dans sa chambre sans autre forme d'adieu mais il la retint :

— Heu... Pour les commodités ?

Elle se mordit la lèvre inférieure : pour accéder aux sanitaires, il fallait passer par sa chambre. Le plus simple aurait été de lui céder sa chambre, mais Henriette se refusa même d'envisager cette solution. C'est sans doute ce qu'il s'était imaginé en s'imposant chez elle : fort de son statut de star, habitué à ce que tout lui soit octroyé sans difficulté comme à ce que rien ne lui résiste jamais, il pensait sans doute qu'il allait pouvoir occuper le seul bon lit de l'appartement et que, honorée de sa seule présence, elle passerait la nuit sur son canapé ! Henriette ricana intérieurement.

— Pour les commodités, répondit-elle en reprenant le terme un peu désuet qu'il avait utilisé, il faut passer par ma chambre. Je vous demanderai donc d'y aller maintenant afin de ne pas me déranger lorsque je dormirai.

Cette fois, il releva sa soudaine froideur.

— Henriette... Je ne veux surtout pas vous déranger. Si tel est le cas, appelez-moi un taxi et je rentre chez moi.

À l'évocation de cette solution, elle s'étonna de ne pas y avoir pensé plus tôt. Mais la sincérité de l'acteur et son désir manifeste de ne pas l'importuner achevèrent de lui ôter toute son animosité.

— Non, bien sûr que non... répondit-elle en soupirant. Faites comme chez vous, Pierre. Et si vous aviez besoin d'aller aux toilettes pendant la nuit, surtout ne vous gênez pas.

Elle eut du mal à trouver le sommeil, cette nuit-là. La présence de l'acteur dans son salon la perturbait beaucoup plus qu'elle ne voulait bien se l'avouer et, involontairement, elle était à l'affût du moindre bruit en provenance du salon. Enfin, sur le coup des deux heures et demie, elle sombra dans un sommeil agité, peuplé de rêves spasmodiques composés d'images criardes et incohérentes qui se succédaient à un rythme convulsif. Elle transpirait abondamment, se tournant et se retournant dans son lit, inconsciemment embarrassée par sa propre odeur de même que par cette pellicule humide et collante qui recouvrait son corps. Mais elle était incapable de se réveiller, s'arracher de ce sommeil obsédant, cette pénible torpeur aussi peu reposante qu'elle était inconfortable.

Soudain elle perçut comme une présence importune à ses côtés. Henriette se sentait mal, déjà indisposée par elle-même et, par-delà sa léthargie, elle distinguait des formes et des matières se presser contre elle dans une sorte de danse compulsive et désagréable. Elle se mit à gémir, rassemblant au travers de son sommeil envoûté le peu de forces qu'elle put réunir pour mollement se défendre contre ce qu'elle percevait comme une déplaisante invasion. Mais plus elle s'agitait, plus les formes se pressaient contre elle, indifférentes à l'expression de sa répulsion.

Alors, au prix d'un effort surhumain, Henriette s'éveilla tout à fait. Éberluée, elle découvrit Pierre à ses côtés, penché sur elle, en train de la tripoter sans vergogne, de ses mains, de sa bouche, de son souffle, exhalant dans son visage une haleine fétide chargée d'alcool et de nicotine. Elle mit encore quelques instants avant de comprendre ce qu'il faisait, hypnotisée par son regard à la fois avide et hargneux. Puis, prenant pleinement conscience de la situation, elle le repoussa violemment.

— Qu'est-ce que vous faites ? hurla-t-elle aussitôt. Ça va bien, oui ? Sortez de ma chambre, immédiatement !

Mais loin d'être perturbé par une si farouche résistance, Pierre Vasseur éclata de rire avant de la rejoindre à nouveau. De plus en plus déconcertée par tant d'audace ainsi que par un tel changement d'attitude, Henriette le regarda s'approcher d'elle sans réagir, encore incapable de croire à ce qu'elle voyait pourtant. C'est sans doute pour cela que le coup de poing qu'elle reçut en plein visage l'assomma si brutalement qu'elle perdit connaissance quelques instants. Non pas que la sauvagerie du choc soit suffisamment virulente pour l'anéantir, mais la surprise totale avec laquelle il l'avait frappée la laissa complètement démunie, dépourvue de toute résistance.

Lorsqu'elle reprit connaissance, il était sur elle et la pénétrait avec sauvagerie. La douleur qui irradiait dans tout son corps était si fulgurante qu'Henriette fut incapable de se dégager de l'emprise frénétique de son agresseur. Elle n'eut d'ailleurs pas le temps d'opposer la moindre résistance car dès qu'elle eut ouvert les yeux, il lui assena un second coup, plus sec et plus violent que le premier, qu'elle reçut sur l'arête du nez, la laissant une nouvelle fois étourdie et incapable de se défendre. Mais cette fois, elle garda pleinement conscience de ce qu'elle subissait, éprouvant dans toute leur férocité les multiples déchirures que chaque incursion provoquait en elle.

Il la viola ainsi durant une bonne partie de la nuit, apparemment incapable de trouver le soulagement libérateur à son agressivité. Chaque fois qu'elle faisait mine de vouloir s'opposer à l'impitoyable possession dont elle était la victime, il la battait et l'insultait avec force et cruauté, lui assenant de violents coups aux endroits stratégiques, ceux qui la laisseraient inoffensive : le visage, le ventre, la poitrine. Cette nuit-là, elle souffrit le martyre et vécut l'enfer de l'impuissance : la sienne, à se défendre et s'extraire d'un tel tourment, en même temps que celle de Pierre, de toute évidence inapte à exprimer une virilité sans doute mise à mal depuis de trop nombreuses années.

Aux premières lueurs de l'aube, enfin, il réussit à jouir. Il s'écroula sur elle, haletant et satisfait, avant de rassembler ses affaires sans plus lui jeter un seul regard. Ensuite il se rhabilla, prit le temps de lacer ses chaussures, passa même à la salle de bains pour s'asperger le visage d'eau puis sortit de l'appartement en fermant la porte derrière lui, comme elle le lui avait demandé.

Malheureusement pour Henriette, elle mit quelques jours avant de porter plainte. La jeune femme resta cloîtrée chez elle durant quarante-huit heures

sans oser sortir ni appeler qui que ce soit, tant elle avait honte. N'avait-elle pas elle-même ouvert sa porte à cet homme en l'invitant à passer la nuit chez elle ? Et puis, violée par Pierre Vasseur, qui allait la croire ? Pierre Vasseur dont l'épouse la surpassait de loin en beauté et en perfection. Pierre Vasseur qui pouvait posséder toutes les femmes qu'il désirait, quand il le désirait, où il le désirait. De plus, de nombreux témoins les avaient vus ensemble durant toute la soirée et ce, en parfaite entente. Sans compter qu'il n'y avait aucune trace d'effraction dans son appartement. Enfin, l'identité de son agresseur, même si elle s'en défendait, ne cessait de l'impressionner. Fragilisée par l'épreuve qu'elle venait de subir, Henriette perdit encore quelques jours avant de passer outre à ses appréhensions.

Pierre Vasseur nia avoir eu le moindre rapport sexuel avec cette femme. Il raconta qu'en effet, ils avaient passé la soirée ensemble mais qu'ils s'étaient quittés sur le trottoir aux environs d'une heure du matin. Et qu'ensuite, il était directement rentré chez lui. Leïla confirma sa déclaration, attestant que son mari était en effet rentré à la maison aux alentours de 1 h 30 du matin. Elle en était d'autant plus certaine que, passablement éméché, il l'avait involontairement réveillée et qu'ils s'étaient chamaillés à ce sujet. Leïla acheva son commentaire en invoquant l'influence du nom de son mari ainsi que la prospérité de leur compte en banque, et accusa à son tour Henriette d'en vouloir à leur argent.

Enfin, l'avocat personnel des Vasseur fit une petite visite officieuse à Henriette et lui exposa la situation en termes clairs et intelligibles : Pierre et Leïla Vasseur étaient riches et leur fortune leur accordait une certaine puissance qu'il ne fallait pas négliger. Bien sûr, ce capital ne les mettait en aucun cas à l'abri des lois, mais en l'occurrence, devant l'absence totale et flagrante de preuve impliquant l'acteur dans les accusations de la jeune femme, celle-ci avait très peu de chance d'obtenir gain de cause devant un tribunal. Il ajouta que si la justice reconnaissait l'innocence de l'acteur, ce qui avait de fortes chances d'arriver, celui-ci ne se gênerait pas pour demander réparation du préjudice encouru par une telle accusation. Il en allait de son honneur autant que de sa réputation. Si l'on tenait compte du fait que la réputation d'une star telle que lui tenait une grande place dans sa profession, l'avocat ne doutait pas que les indemnités réclamées s'élèveraient à une somme plutôt rondelette. L'homme de loi espérait seulement qu'Henriette serait en possession d'un tel montant. Il quitta la jeune femme en lui demandant de réfléchir à tout cela et lui laissa sa carte sur la table au cas où

elle désirerait un renseignement complémentaire.

Henriette sut qu'elle avait perdu. Avec sagesse, elle décida de déclarer forfait mais sombra dans une profonde dépression. Durant plus d'un mois, elle ne sortit pas de chez elle, perdit son travail (elle travaillait à l'époque comme téléphoniste d'accueil dans une agence de publicité) et attenda même à ses jours. Prise d'un violent remords au moment de sombrer, elle téléphona à sa voisine qui intervint largement à temps. Henriette en fut quitte pour quelques bandages autour des poignets.

C'est alors que le miracle survint.

Il se présenta sous la forme d'un médecin muni des résultats de son analyse de sang, laquelle lui révéla sa grossesse toute récente. Lorsqu'elle fit le calcul de la seule fécondation possible, Henriette ressuscita littéralement : l'enfant était de Pierre Vasseur.

Cette fois, elle décida d'agir sans précipitation. Tout d'abord, elle patienta encore deux mois afin d'atteindre les trois mois inéluctables avant d'être certaine de pouvoir garder l'enfant. Celui-ci s'accrocha avec vigueur au ventre de sa mère et, à treize semaines de grossesse exactement, Henriette contacta l'avocat des Vasseur. Elle s'enquit de ce qui surviendrait si elle était à présent capable de présenter la preuve irréfutable qu'elle avait bel et bien subi un rapport sexuel accompagné de violences physiques et morales perpétré par Pierre Vasseur. L'homme de loi ricana, s'informant du moyen qu'elle avait trouvé pour fournir cette preuve presque quatre mois après les prétendus faits. Elle répondit que cela ne concernait qu'elle mais qu'elle était prête à en débattre lors d'une rencontre officieuse. Son assurance fit hésiter l'avocat qui accepta l'entrevue.

— Et je veux que Pierre Vasseur vienne aussi, précisa la jeune femme.

Elle avait hésité à exiger également la présence de Leïla mais se ravisa, concluant que cette épouse modèle lui serait bien plus utile dans le rôle de l'épée de Damoclès que dans celui de la pauvre femme trompée.

Les deux hommes se rendirent au rendez-vous. À leur grande surprise, Henriette était elle aussi accompagnée d'un avocat. Après s'être assurée que l'acteur campait sur ses positions et continuait de certifier qu'il n'y avait jamais eu de rapport sexuel entre lui et cette femme, « consentant ou non » eut-il même l'audace de préciser, elle leur délivra son certificat de grossesse pendant que son avocat leur tenait ce discours :

— Messieurs, vous n'êtes bien entendu pas obligés de croire sur parole que cette grossesse découle du viol subi par ma cliente. C'est pourquoi un simple

test de paternité suffira à vous apporter la preuve qui, depuis le début, faisait défaut dans cette affaire. Mais sans aller jusque-là, et pour votre seule information, il suffit tout simplement de comparer l'évolution du fœtus dont le temps de gestation déjà écoulé est indiqué sur ces échographies, en haut à droite (il sortit du dossier d'Henriette un dépliant de quatre échographies qu'il tendit aux deux hommes) avec la date probable de la fécondation. Vous vous apercevrez ainsi que cette date coïncide étrangement avec celle qu'avance ma cliente comme étant la nuit où elle a été violée par monsieur Vasseur et au cours de laquelle de nombreux témoins les ont vus ensemble. Alors voilà : soit nous entamons dès à présent les transactions afin de mettre ma cliente et son enfant à l'abri du besoin et ce pour une période aussi longue que nécessaire, soit nous n'hésiterons pas à porter plainte devant les tribunaux et à rendre cette affaire publique.

Puis, se tournant vers l'acteur :

— Alors, monsieur Vasseur, soutenez-vous toujours n'avoir jamais eu le moindre rapport sexuel avec ma cliente ?

Pierre ne répondit pas et baissa la tête. Les deux avocats surent ainsi qu'Henriette avait dit la vérité.

— Bordel de merde ! jura l'avocat des Vasseur en jetant rageusement les échographies sur la table.

Pierre resta sans réaction tandis que de grosses gouttes de sueur coulaient le long de ses tempes. Henriette, elle, afficha un sourire rayonnant.

— Les hormones, expliqua-t-elle d'un air faussement contrit.

Violette avait écouté sa mère en silence, le cœur serré et la gorge envahie par une boule qui ne cessa de croître au fil du récit. Ainsi, fruit d'un viol commis par son père, elle n'avait été qu'un instrument de vengeance pour sa mère. Elle fut expulsée d'un corps en même temps qu'une insulte, puis conservée dans un autre en même temps qu'une vindicte. La réalité des faits fut d'autant plus cruelle à apprendre qu'elle anéantissait en elle tout espoir de pouvoir revendiquer une place qu'elle pensait du moins lui revenir de droit.

À présent, Violette le savait : elle n'avait aucune légitimité.

Bouleversée, la jeune fille leva sur sa mère un regard chargé de supplications. La mine sur laquelle elle avait posé le pied venait d'exploser, la projetant instantanément au centre de l'enfer et, tandis que l'univers se consumait autour d'elle, des pans entiers de son existence s'embrasaient : ses rêves, ses espoirs, ses illusions, ses fantasmes, ses obsessions, ses utopies, tout ce qui avait donné un sens à sa quête venait à l'instant d'être réduit en cendres.

Il ne lui restait plus rien : ni la vergogne de s'imposer chez les Vasseur, ni le toupet d'exiger l'affection de sa mère. Il était maintenant évident que, pour Henriette, elle serait toujours un coup de poing sur le nez, une insulte crachée au visage, un regard haineux, une haleine nauséabonde. Et si l'enfant ne pouvait pardonner à sa mère de ne l'avoir pas aimée comme elle l'attendait, elle comprit enfin que cette aversion resterait immuable. Et cela, pour Violette, ce fut un gouffre abyssal qui la broya avant de la recracher au loin pour finalement la laisser pour morte, petit tas informe désormais inerte.

— Si je n'avais pas tant ressemblé à mon père, est-ce que tu m'aurais aimée, au moins un tout petit peu ? murmura-t-elle dans un souffle qui rappelait celui d'une agonie.

Surprise par cette question inattendue, Henriette dévisagea sa fille. Recroquevillée sur elle-même, l'adolescente attendit la réponse comme on

attend le coup de grâce.

— T'aimer ? bougonna la mère d'un ton résigné. Je n'ai pas eu le luxe de t'aimer. Je me suis occupée de toi comme j'ai pu, tu vois. La plus belle femme au monde ne peut donner que ce qu'elle a. Mais plus tu grandissais, plus les traits de ton père s'imprimaient sur ton visage. Comme s'il se vengeait de la menace que j'étais devenue pour lui. Parce que sa pouffiasse n'était toujours pas au courant, tu comprends ? Il y avait le danger au tribunal mais aussi celui de tout révéler à sa femme. En fait, dans cette histoire, il pouvait tout perdre : sa famille et sa réputation. J'ai donc tout d'abord dû assurer ta sécurité : pas question qu'il t'arrive quoi que ce soit, si tu vois ce que je veux dire. Nous avons fait des prélèvements sanguins ainsi qu'une analyse de ton ADN et déposé tout cela dans un coffre à la banque. S'il t'arrivait le moindre accident, à toi ou à moi d'ailleurs, ton existence et les preuves de ta filiation avec Pierre Vasseur seraient automatiquement rendues publiques, tout comme les circonstances dans lesquelles tu as été conçue.

Violette écoutait mais tout cela demeurait abstrait.

— Oui mais toi ? reprit-elle avec obstination. Toi, est-ce que tu m'as aimée, rien qu'un tout petit peu ? Tu m'as quand même nourrie quand j'étais petite, tu t'es levée pendant la nuit, tu m'as habillée, tu m'as veillée quand j'étais malade, ça je m'en souviens... Quand j'ai eu ma pneumonie, tu es restée auprès de moi pendant deux jours et deux nuits, sans me quitter...

Désorientée par cette soudaine nécessité de preuves, celles d'avoir été une petite fille sinon désirée, du moins supportée, Henriette dévisagea l'adolescente avec perplexité. Violette se tenait devant elle, la poitrine soulevée en cadence par une respiration qui semblait lui coûter, comme si elle lui brûlait l'intérieur, partant du fond de ses entrailles et remontant inexorablement vers la gorge en passant par le cœur... La fièvre de son regard trahissait le tourment qui la consumait, à la recherche d'un sens à son être.

L'espace de quelques secondes, Henriette ressentit une insondable pitié pour sa fille. La pitié dont elle avait tant eu besoin dix-sept ans auparavant. Bien sûr, elle l'avait veillée lorsqu'elle avait eu sa pneumonie : si l'enfant mourait, les indemnités versées par Pierre Vasseur cesseraient automatiquement.

— Tu restes ma fille, malgré tout, répondit-elle alors en soupirant. Je t'ai portée dans mon ventre...

— Tu m'as mise au monde...

- Je t’ai soignée et lavée...
- Tu m’as lu des histoires...
- Je t’ai emmenée au parc...
- Tu m’as consolée...
- Je t’ai regardée dormir...
- Tu as fait ça aussi ?
- Plus d’une fois.

La douceur de cette énumération vint étaler sur les plaies de l’adolescente un baume bienfaisant qui adoucît quelque peu sa douleur. L’échange avait l’étrangeté de la tendresse, pudique mais bel et bien présente.

— Tu as choisi mon prénom... ajouta encore Violette qui aurait aimé que le recensement de ces douceurs partagées ne s’arrêtât jamais.

Mais le regard d’Henriette s’assombrit subitement. La jeune fille remarqua que quelque chose venait de se briser, sans comprendre ce que c’était ni quelle en était la raison. Puis, répétant la dernière phrase qu’elle venait de dire, elle s’interrompit en ouvrant de grands yeux horrifiés.

— Mon prénom... murmura-t-elle d’une voix qui se déchire. C’est à cause de ce qu’il t’a fait ?

Henriette détourna le regard. Et son silence fut la plus cruelle des réponses.

— Violette... chuchota l’adolescente avec dégoût.

Les gens

Une petite vieille : *Pierre Vasseur est mort !*

Sa voisine de palier : *Oui, j'ai entendu ça à la radio.*

La petite vieille : *Il avait le cancer, je crois.*

La voisine : *Le cancer ? C'était pas le sida ?*

La petite vieille : *Ah... C'est bien possible...*

La voisine : *Si c'est pas malheureux... Mourir du sida à son âge !*

La petite vieille : *Surtout que c'était un bon acteur !*

La voisine : *Oh, moi, à la fin, il commençait à m'agacer.*

La petite vieille : *Ah bon ? Ah non, je trouve qu'il avait du talent.*

La voisine : *Oui, je ne dis pas... Mais finalement, c'était toujours un peu la même chose.*

La petite vieille : *Enfin, de toute façon, maintenant, il est mort.*

La voisine : *Comme quoi, c'est pas parce qu'ils sont riches et célèbres qu'ils ne finissent pas par mourir comme tout le monde...*

Trois semaines après l'enterrement de Pierre, la valse des médias, ayant laissé passer le délai de deuil que la décence exigeait, commença à se faire insistante. Leïla n'en pouvait plus des appels incessants de la presse, des demandes d'entretiens, des reportages-photos, des annonces de rétrospectives auxquelles on souhaitait sa présence, des propositions d'éditeurs pour écrire LA biographie de Pierre Vasseur, témoignage de ce que fut son existence en dehors des caméras et des plateaux. De son vivant, le grand homme avait toujours su garder sa vie privée à l'abri d'une « certaine presse » qui, aujourd'hui, se déchaînait pour découvrir les aspects de sa personnalité dont le grand public ignorait les détails.

Mais les détails n'étaient pas ce qui inquiétait Leïla.

Quelques rendez-vous pris la semaine précédente ne pouvaient être annulés, et la jolie veuve se fit violence pour paraître au mieux de sa forme. Bien entendu, personne ne lui tiendrait rigueur d'une mine défaite ou d'une attitude désenchantée, mais il était impératif de donner à tous l'image d'une affliction discrète autant que digne, ainsi que l'expression d'un sentiment d'indéfectible complicité avec le disparu.

Ce qui, en ces circonstances, lui demanda un effort supplémentaire.

Mais elle s'en sortit bien.

Aguerrie à l'exercice de l'interview, elle connaissait par cœur les écueils à éluder et les pièges à éviter. Des questions cent fois posées reçurent des réponses cent fois données. C'est ainsi qu'une certaine rancœur passa pour un chagrin certain, et que la lassitude de devoir interpréter un rôle qu'elle avait désormais du mal à endosser fut considérée comme une loyale désolation.

Pour ne rien arranger, quelques jours après le séisme de la visite de Violette, Philippe Paquot, réalisateur de documentaires et connaissance personnelle des Vasseur, contacta Leïla pour l'entretenir du projet de la réalisation d'un coffret DVD des films les plus populaires de l'acteur produits

par la Gaumont. Celle-ci désirait agrémente les bonus d'un reportage retraçant la carrière de Pierre en y intercalant quelques aspects de sa vie privée. Le mois de novembre était entamé, la célèbre société de production désirait pouvoir sortir le coffret pour les fêtes de fin d'année, ce qui exigeait que le documentaire soit monté sans tarder. Jugeant qu'un ami de la famille serait mieux accepté par celle-ci en cette triste période de deuil, la Gaumont avait fait appel à Paquot afin d'accomplir ce travail avec élégance et subtilité. De plus, qui mieux qu'un proche serait à même de présenter la star d'un point de vue plus personnel ?

D'abord réticente au projet, Leïla préféra remettre l'entrevue à plus tard. Puis, paraissant brutalement changer d'avis, elle accepta de rencontrer Philippe et rendez-vous fut pris dans un restaurant où ils se retrouvèrent pour le déjeuner.

Philippe Paquot était un homme de belle prestance, la cinquantaine réjouissante, légèrement bedonnant mais sans excès. Ses tempes grisonnantes ajoutaient à son charme, il avait le regard rieur de ceux dont l'existence avait jusqu'alors connu relativement peu d'épreuves, ce qui lui donnait une aisance naturelle et une bonne humeur communicative.

Il avait été très proche du couple Vasseur dans les années quatre-vingt. Puis leurs routes s'étaient séparées, professionnellement d'abord, Philippe préférant se consacrer exclusivement à la réalisation de documentaires. Son travail l'envoya aux quatre coins du globe et il ne revit Pierre et Leïla Vasseur que de loin en loin, suivant la carrière de son ami par l'entremise des médias. Plusieurs fois, ils s'étaient croisés à nouveau lors de réceptions ou de dîners organisés par des connaissances communes. Mais le lien s'était fendillé et ni Pierre ni Philippe ne cherchèrent plus à se revoir de manière plus régulière.

— Je t'ai aperçu à l'enterrement, déclara Leïla lorsque le garçon eut pris note de leur commande. Ça m'a fait plaisir... Pourquoi n'es-tu pas resté ensuite pour le verre que j'offrais à la mémoire de Pierre ?

— Je n'ai pas voulu m'imposer, rétorqua le réalisateur d'une voix douce. Il y avait tant de monde... Et puis, tu avais d'autres chats à fouetter.

— Tout le monde n'a pas eu ta délicatesse, je t'en remercie.

Un silence mélancolique s'installa entre eux durant quelques courtes secondes.

— Comment vas-tu ? s'enquit-il en lui prenant chaleureusement la main. Je veux dire compte tenu de la situation.

— Je m'en sors comme je peux...

— Bastien et Amélie ?

— Amélie ne va pas bien, elle est très perturbée par tout ce qui se passe autour de la mort de Pierre. Je crois qu'elle a la sensation qu'on lui vole l'intimité de son chagrin, ce qui n'est pas tout à fait faux. Et Bastien... Il est égal à lui-même, à la fois pudique et énergique. Il ressemble à son père...

Philippe se racla la gorge, visiblement mal à l'aise.

— C'est d'ailleurs étrange que ce soit toi qui sois chargé de réaliser ce documentaire, ajouta Leïla en triturant sa serviette.

— Justement, à ce sujet, si tu préfères qu'il soit monté par quelqu'un d'autre, je le comprendrais parfaitement.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Après tout...

Elle s'interrompit brutalement, le regard soudain horrifié, fixement braqué par-dessus l'épaule de Philippe. Surpris par le changement de ton de son interlocutrice, comme par son expression, celui-ci releva la tête et remarqua le trouble de Leïla. Curieux, il suivit son regard et se retourna : à l'entrée du restaurant, une clocharde aussi répugnante que nauséabonde venait de faire irruption dans l'établissement et se dirigeait d'un pas décidé vers leur table. Elle fut très vite interceptée par les serveurs qui lui demandèrent de vider les lieux. Mais la gueuse, sans tenir compte de leur requête, les contourna afin de poursuivre son chemin. Les garçons se firent plus autoritaires et la saisirent par ses frusques. La mendicante commença à se débattre, criant qu'elle avait un compte à régler avec quelqu'un. Elle s'agitait en tout sens, cette fois véritablement encerclée par le personnel du restaurant. Le ton montait de part et d'autre, le patron arriva enfin et tenta de mettre bon ordre dans la mêlée. Il menaça la gueuse de la livrer à la police si elle ne quittait pas les lieux immédiatement. Mais celle-ci continuait de s'agiter, hurlant qu'on la laissât causer à la « salope de la table du fond ». Finalement, un cuisinier plus robuste que les autres l'empoigna par ce qui lui servait de manteau et la traîna de force jusqu'à la porte d'entrée. Quelques instants plus tard, elle était jetée à la rue.

Une fois l'incident clos, le patron s'excusa auprès de son aimable clientèle et offrit un verre à chacun de ses clients. Lorsque Philippe se retourna vers Leïla, celle-ci était pâle comme un linge.

— Allons... murmura-t-il d'un ton apaisant. Ce n'était rien, juste une pauvre folle comme il en grouille dans les rues de Paris...

Leïla acquiesça d'un geste de la tête tandis que le garçon venait leur servir

le vin offert par le patron. Ils burent en silence et la jolie veuve retrouva quelques couleurs.

— Que veulent-ils exactement, à la Gaumont ? reprit-elle avec le désir manifeste de clore l'incident.

— Tu sais, avec la mort de Pierre et l'approche des fêtes de fin d'année, la sortie d'un coffret DVD s'imposait naturellement. Ils ont dans l'idée de monter un documentaire qui retracerait l'essentiel de sa carrière, mais en y ajoutant une touche plus profonde. Avec ton accord, bien entendu. En gros, ils aimeraient avoir accès à quelques documents privés, par exemple des films de famille où on le verrait dans l'intimité, des photos, l'une ou l'autre interview de ses proches qui parleraient de lui, ce genre de choses. Mais rien de trop personnel. Le but est de présenter au public une image de Pierre qui allierait subtilement la star connue de tous à l'homme qu'il était, le mari, le père, le grand-père, mais sans entrer dans les détails...

— Tu sais bien qu'il était rigoureusement contre toute intrusion des médias dans son cercle privé.

— Justement, il ne s'agit pas de cela. Que tu le veuilles ou non, Pierre est un personnage public, ce n'est pas toi que je dois convaincre de ce fait. Je pense d'ailleurs que si tu veux respecter cet aspect-là de sa personnalité, il est préférable que tu donnes ton accord afin de pouvoir contrôler ce qui se fera de toute façon, avec ou sans toi.

— Ils n'ont pas le droit de faire n'importe quoi sans mon consentement ! se défendit Leïla.

— Non, bien entendu. Mais contractuellement, ils ont le droit de tout mettre en œuvre pour mener à bien la promotion d'un produit dont ils possèdent les droits de production. Et ils estiment que ce documentaire fait partie de cette promotion. Dans un sens, tant qu'ils n'exigent rien de trop intime, leur point de vue est parfaitement défendable devant un tribunal.

— Un tribunal ? On en est déjà là ?

— Bien sûr que non ! Je t'explique juste leur point de vue en essayant de te mettre en garde contre toute action malvenue. Je sais en effet à quel point Pierre vous protégeait du milieu, et c'est pour cela que je te demande de me faire confiance, Leïla. Ils n'ont aucunement l'intention de trahir la mémoire de Pierre, si c'est ce qui t'effraie. Et en me confiant la réalisation de ce documentaire, c'est une manière pour eux de montrer patte blanche et de te dire que tu peux sans crainte avaliser ce projet.

— Si j'ai bien compris, je n'ai absolument rien à dire ?

— Tu auras tout à dire si tu donnes ton accord. Le budget alloué à la production de ce DVD est plutôt conséquent. Il y aura la version standard, mais le documentaire est destiné à la version de luxe, dont la maquette sera, je pense, de toute beauté. Tu peux être certaine que ce sera un bel objet, quelque chose dont ni Pierre ni toi n'aurez à rougir. Ils misent sur l'engouement du public pour Pierre ainsi que sur l'émotion engendrée par son décès pour vendre le produit.

— Et quand doit avoir lieu le montage du documentaire ?

— Justement, nous sommes déjà au mois de novembre et le temps presse. Nous avons suffisamment de matériel pour monter les trois quarts du reportage. Disons qu'il faudrait avant tout réaliser quelques entretiens. J'aurais aimé t'interviewer, ainsi que Bastien et Amélie, et peut-être même Igor, mais si tu me dis qu'Amélie ne va pas bien, je ne sais pas si...

— La question n'est pas là, Philippe, soupira Leïla.

Le garçon leur apporta l'entrée, qu'il disposa devant eux. Puis il entreprit de remplir les verres de vin. Profitant de cette interruption, Leïla se prit la tête entre les mains, visiblement en proie à une intense réflexion.

— C'est quoi la question ? demanda Philippe lorsque le garçon se fut éloigné.

La jolie veuve mit encore quelques secondes avant de répondre. Puis, paraissant avoir pris une décision, elle planta son regard d'émeraude dans celui de Philippe.

— Pierre a eu une liaison, dit-elle sombrement. Il y a dix-sept ans.

Le réalisateur eut du mal à cacher sa surprise. Son visage se décomposa et il pâlit.

— C'est quoi, cette histoire ?

— Non seulement il a eu une liaison, mais de plus il a une fille naturelle.

— Merde... fut-il seulement capable de murmurer sous le coup de l'émotion.

Philippe resta un long moment sans rien dire. Et Leïla ne fit rien pour briser le silence.

— Tu crois que... Tu crois qu'il l'a su, pour nous deux ? demanda-t-il enfin d'une voix sans timbre.

— J'en suis persuadée. Sans quoi il ne m'aurait jamais trompée.

— Mais comment l'a-t-il appris ? Tu penses que sa sœur...

— Et qui d'autre ? répliqua Leïla d'un ton amer. Elle seule était au courant. Cette salope s'est bien moquée de moi.

L'appartement de Christine Vasseur était un véritable musée dédié au théâtre. Ayant consacré toute son existence à l'art de la scène, elle avait accumulé dans son cinquante mètres carrés parisien les témoins de quarante années de carrière en tant que comédienne et professeur d'art dramatique : objets et souvenirs s'amoncelaient dans ses placards comme sur ses étagères et chacun d'eux racontait l'histoire d'un spectacle, d'une tournée ou, plus modestement, d'une scène ou d'une relation professionnelle. Les murs étaient saturés de cadres et les tiroirs remplis d'articles de journaux découpés avec minutie tandis que ses penderies regorgeaient de costumes, perruques et maquillage. Sans oublier le nombre époustouflant d'ouvrages traitant de théâtre, de brochures, d'essais et de textes qui remplissaient le moindre espace disponible jusqu'à s'empiler anarchiquement dans chaque recoin de l'appartement.

Christine Vasseur n'avait pas embrassé la carrière de comédienne dans l'ombre de son frère. C'était même plutôt l'inverse qui s'était produit : elle s'était déjà fait un nom dans le milieu théâtral quand Pierre avait décidé de suivre les traces de son aînée. Durant les premières années de galère, elle avait aidé son cadet à courir les castings pour ensuite décrocher de petits rôles, au théâtre ou au cinéma. Pierre avait également suivi quelques cours dans l'école où, quelques années plus tard, elle deviendrait professeur titulaire. Puis le premier vrai rôle était arrivé, très vite suivi d'un nombre croissant de propositions de plus en plus intéressantes, et Pierre était sorti de l'ombre.

Christine avait suivi la naissance de l'étoile et s'en était sincèrement félicitée. Sans toutefois s'empêcher de penser que réussir au cinéma n'avait pas la noblesse d'une reconnaissance de la part du milieu théâtral, fût-elle confidentielle.

— Le cinéma, c'est du théâtre en conserve ! clamait-elle haut et fort à qui

voulait l'entendre.

Puis, pour faire taire toute mauvaise langue susceptible de penser qu'elle pouvait être jalouse du succès de son frère, elle ajoutait dans un gloussement :

— Ce n'est pas de moi, c'est de Jouvet !

Si c'était de Jouvet, alors...

Christine adorait les citations. Elle en connaissait un nombre saisissant et était capable d'en sortir dans le cadre de n'importe quelle discussion, concluant sa tirade par le nom de son auteur et souvent même le contexte dont elle la tirait. D'ailleurs, Christine était un puits de science pour tout ce qui concernait le théâtre et, aujourd'hui âgée de soixante-dix-huit ans, on pouvait dire qu'elle lui avait consacré sa vie de femme, d'épouse et de mère.

C'est peut-être la raison pour laquelle elle portait une tendresse toute particulière à Amélie, qu'elle considérait comme sa fille spirituelle. Depuis la plus tendre enfance de celle-ci, elle s'était employée à lui forger une culture théâtrale que peu de jeunes filles de sa génération pouvaient se targuer de posséder. C'est ainsi qu'une ou deux fois par semaine, dès qu'Amélie fut en âge de rester assise plus d'une demi-heure sans gémir ni trépigner, Christine l'emmena au théâtre et la gava littéralement de textes classiques autant que modernes.

— Une pièce de théâtre, c'est quelqu'un, aimait-elle chuchoter à l'oreille de la fillette lorsque le rideau retombait entre deux actes. C'est une voix qui parle, c'est un esprit qui éclaire, c'est une conscience qui avertit !

— Victor Hugo, précisait Amélie qui n'avait encore que neuf ans.

Christine esquissait alors un sourire ému et tapotait le genou de sa nièce avec satisfaction avant de reporter toute son attention sur la pièce de théâtre. Cette enfant irait loin !

Ses efforts furent pleinement récompensés lorsque, l'année dernière, à l'âge de treize ans, Amélie lui révéla qu'elle désirait embrasser la carrière de comédienne. De théâtre, s'entend, pas celle d'actrice de cinéma ! Toutes deux attablées au foyer des acteurs à la suite d'une représentation dans laquelle Christine tenait un rôle (secondaire certes mais terriblement important dans l'histoire), l'adolescente, après l'avoir longuement complimentée sur son interprétation, lui avoua ses aspirations les plus secrètes. Elle lui dévoila son désir désormais impérieux de faire du théâtre et ses craintes que l'ombre de son père ainsi que la puissance du patronyme qu'elle partageait avec lui ne viennent une fois de plus assombrir ses projets. Sous l'influence de sa tante,

Amélie portait au théâtre une vénération mêlée de respect qui n'avait d'égale que sa piètre opinion de l'art cinématographique. Du moins, celle d'un certain cinéma, en particulier celui que représentait son père.

— Quelle merveilleuse nouvelle ! s'exclama Christine comme si sa propre fille venait de lui annoncer un heureux événement. Tu ne pouvais pas me faire plus plaisir ! Tu en as déjà parlé à ton père ? s'informa-t-elle ensuite en portant à sa bouche saturée de rouge à lèvres une oblongue cigarette.

— T'es folle ? s'insurgea la gamine comme si la chose était aussi absurde qu'inconcevable.

— Il va pourtant falloir le faire, ma chérie ! fit remarquer la comédienne d'un ton dramatique.

L'adolescente haussa négligemment les épaules.

— Il le saura bien assez tôt. Et puis, il s'en tape comme de son premier caleçon.

Amélie profita du regard ému dont Christine la couvait avant de reprendre d'une voix fiévreuse :

— Ma tante, je veux suivre des cours de théâtre et commencer à jouer dans des pièces. Tout de suite ! Je suis prête à accepter n'importe quel rôle, même de la figuration, même le plus petit des rôles, même...

— Il n'y a pas de petits rôles, il n'y a que de petits acteurs ! récita doctement Christine.

— Je sais, ma tante, c'est bien pour ça que je prendrai tout ce qui se présentera, poursuivit Amélie dont l'enthousiasme marbrait ses joues d'un rouge passionné. Tu comprends, je sens vraiment que je suis faite pour ça, que c'est ma vocation et que je ne pourrai pas vivre sans jouer sur une scène. C'est devenu impératif, et je ne veux plus attendre. Ma tante, je veux arrêter l'école !

— Oh, oh, oh ! s'écria Christine en levant une main apaisante. On se calme ! Tu n'as encore que treize ans, ma chérie. Et il est hors de question que tu arrêtes l'école avant d'avoir eu ton bac. De plus, la première chose que doivent apprendre les jeunes élèves d'art dramatique, ce n'est pas l'ivresse du théâtre mais bien ses exigences.

— C'est de qui ?

— Ingmar Bergman.

— Il faisait pas du cinéma, lui ?

— Principalement, oui, mais il a commencé par mettre en scène de grands auteurs comme Strindberg, Ibsen ou Shakespeare. Mais n'essaie pas de

changer de sujet, Amélie... De toute façon, je ne pense pas que tes parents seraient d'accord que tu arrêtes l'école.

— Tu l'as eu, ton bac, toi ?

Christine suspendit son souffle avant de se figer, comme coupée en plein élan. Puis elle poussa un soupir.

— Non, mais la question n'est pas là. C'était une autre époque, qui n'a rien à voir avec ce que nous vivons aujourd'hui. Je sais que tu as du talent, je t'ai déjà vue jouer et il ne fait aucun doute que tu es faite pour ce métier. Je sais que tu es capable d'aller très loin. Mais le talent ne fait pas tout, ma chérie ! Même si je te hisse jusqu'à moi et que tu parviens à la cime de mes connaissances et de mes relations, il n'est absolument pas certain que tu puisses un jour vivre de ce métier. Et il faut toujours se ménager un plan de secours !

Devant la déception flagrante de sa nièce, Christine éclata d'un rire attendri.

— Tu as encore beaucoup de choses à apprendre, ma jolie. Mais personne n'a dit qu'il faille attendre que tu grandisses en te tournant les pouces. Je peux déjà t'enseigner une foule de choses qui te seront d'une grande utilité dans ton métier.

Amélie parut reprendre espoir et se redressa sur son siège avec détermination.

— Comme quoi, par exemple ?

— Comme poser ton regard, ou être capable de porter ta voix afin que l'on t'entende murmurer jusqu'au dernier rang d'une salle de cinq cents places. Ou encore savoir te transformer physiquement pour épouser les caractéristiques physionomiques d'un rôle. Je peux t'apprendre à t'habiller, te coiffer et te maquiller pour devenir quelqu'un de complètement différent de toi. Quelqu'un que même ta mère ne reconnaîtrait pas.

Devant le regard émerveillé d'Amélie, Christine afficha un sourire confiant.

— Alors, ça te dit ?

La gamine hocha vivement la tête en signe d'acquiescement.

— Parfait ! déclara la tante. Nous commençons la semaine prochaine ! Désormais, chaque samedi après-midi, je t'attendrai chez moi et nous aborderons les techniques élémentaires du théâtre.

Extrait d'une interview d'Igor accordée à *Télérama* et parue deux semaines après le décès de Pierre Vasseur.

« Bien sûr que la famille avait une importance considérable pour lui, mais ça dépendait surtout de quelle branche... À partir du moment où il a refait sa vie avec Leïla, sa seconde femme, ma mère et moi sommes un peu passés à la trappe. Enfin, ma mère, ça se comprend, on ne peut pas lui en vouloir, c'est la vie. Mais moi, je dois dire qu'il m'a beaucoup manqué dans mon enfance. Et à l'adolescence, n'en parlons pas ! Il consacrait la moitié de son temps à ses tournages, et passait l'autre moitié avec sa seconde femme et leurs enfants. Du coup, je n'ai pas eu beaucoup de place là-dedans. On se voyait de temps en temps, pendant les vacances, ou le week-end, mais de manière très irrégulière. Je ne lui en veux pas, je peux même concevoir que les choses n'ont pas été simples pour lui. Il avait un côté entier, sans concession, genre « On reste ensemble quoi qu'il arrive, même si on ne s'aime plus ». Il aurait été capable de vivre l'enfer à la maison juste pour ne pas avouer l'échec de son mariage. De toute façon, un divorce n'est facile pour personne et je n'ai pas envie de le juger. Il a fait un choix, c'est tout.

» Je n'ai jamais vu mes parents s'aimer. Je veux dire que lorsque j'ai été en âge de comprendre ce qui se passait autour de moi, la situation familiale était déjà bien pourrie. À leur décharge, je pense qu'ils m'ont eu très jeunes, trop jeunes sans doute. Bon, ça n'excuse rien, mais au moins ça explique. Papa commençait seulement à être célèbre. Nous, on a surtout connu la période de vaches maigres, quand il ramait sec. Je me souviens de l'époque où il avait intégré une petite troupe de théâtre, un truc foireux qui ne rapportait pas un rond mais qui lui prenait beaucoup de temps. Du coup, il n'était presque jamais à la maison, ce qui faisait enrager ma mère qui, elle, avait un petit boulot de caissière dans une grande surface. Un travail alimentaire, rien de très folichon. Mais elle avait un salaire, un horaire fixe

et elle se tapait tout ce qu'il y a de chiant dans une vie de famille : les courses, le ménage, le gosse... Pas étonnant que ça n'ait pas marché entre eux. Mon père, lui, il avait ce côté bulldozer, « je fonce sans réfléchir, on verra après ». Je me rappelle un Noël où ils n'étaient même pas parvenus à se mettre d'accord sur la façon de disposer les cadeaux autour du sapin. Je me suis réveillé en pleine nuit, ils se disputaient sec, maman pleurait, papa lui balançait les cadeaux à la tête, hurlant qu'elle n'avait qu'à les mettre comme elle en avait envie.

» Le lendemain, j'avais mes cadeaux de Noël mais mes parents se tiraient la gueule. Tu parles d'une fête !

— Et en grandissant, vous êtes-vous rapproché de votre père ?

— Disons que nos rapports sont devenus plus équilibrés, plus sur un pied d'égalité. Je crois que ça le soulageait de me voir grandir. Que ça le déculpabilisait. Ce que je veux dire, c'est que j'ai très peu vécu avec lui, je ne l'ai pas vraiment connu au quotidien. Je sais qu'avec Bastien et Amélie, mon demi-frère et ma demi-sœur, il a été un père exemplaire. Mais moi, je le voyais surtout comme un dieu qu'il ne m'était permis d'approcher que durant un temps très restreint. Lorsque je suis devenu adulte, nous nous sommes vus plus régulièrement, mais de façon peut-être moins intime. Nous déjeunions quelquefois ensemble lorsqu'il était sur Paris, parfois même j'allais passer la soirée avec eux, à la rue de Montreuil. Puis je me suis marié et j'ai eu des enfants à mon tour.

— Quel genre de grand-père était-il ?

— Très chouette lorsqu'il voyait ses petits-enfants, très papy-gâteau... Malheureusement, il ne les voyait pas souvent. Quand mon fils est né, Amélie, ma demi-sœur, n'avait encore que dix ans. Il faut dire aussi que Leïla, sa seconde femme, n'a jamais inclus mes enfants dans le cercle très réduit de la famille proche. Peut-être parce que, contrairement à mon père, elle n'avait aucun lien de sang avec nous. Elle n'était pas leur grand-mère, bien que je pense qu'ils n'auraient pas demandé mieux que de pouvoir la considérer comme leur mamie. Mais les choses ne se sont pas faites, et parfois, il vaut mieux ne pas chercher d'explications.

— En voulez-vous à votre père de n'avoir pas été assez présent pour vous et vos enfants ?

— Non, bien sûr que non ! Tout cela a été digéré depuis longtemps, nous en avons parlé ensemble, nous avons mis les choses au point. Et puis, on ne peut pas être parfait en tout ! (rires) Mon père a toujours essayé de donner le

meilleur de lui-même, que ce soit au cinéma ou à sa famille. Parfois, il y parvenait, parfois non. C'était un homme, tout simplement. C'était mon père, et je l'aime tel qu'il était. »

— Qu'est-ce que c'est que cet ignoble torchon ? s'exclama Leïla après avoir terminé la lecture de l'interview d'Igor dans *Télérama*. C'est de la fumisterie, purement et simplement ! Un tissu de mensonges ! C'est grotesque, c'est...

Balançant le journal d'un geste furieux à l'autre bout de la pièce, elle s'empara du téléphone sur lequel elle pianota rageusement le numéro d'Igor. La tonalité l'informant que la communication était établie se fit entendre et, bientôt, la douce voix de Tania retentit dans le combiné.

— Tania ? C'est Leïla ! Passe-moi Igor.

— Bonjour Leïla, répondit peureusement Tania. Igor... Igor n'est pas là.

— Il n'est pas là ou il ne veut pas répondre au téléphone ?

— Il a dû s'absenter pour la matinée et il a oublié de prendre son portable.

— Comme par hasard !

— Je... Je peux lui laisser un message ?

— Laisse tomber.

Et elle raccrocha sans rien ajouter de plus.

— Sale minable, espèce de gros fouteur de merde ! maugréa-t-elle en tournant en rond dans son salon.

Amélie pénétra dans la pièce et surprit sa mère en pleine déambulation furibonde au moment où le téléphone que Leïla tenait toujours à la main se mit à vibrer tout en laissant échapper « The girl from Ipanema ». L'écran phosphorescent affichait le prénom « Cécile ».

Leïla ? Tu as lu l'interview d'Igor dans *Télérama* ?

Je viens de le terminer ! Quel culot ! Je... Je n'en reviens pas.

Intriguée par l'attitude de sa mère ainsi que par les seules bribes de conversation qu'elle percevait, Amélie l'interrogea des yeux. Mais Leïla se détourna dans un mouvement d'humeur.

— Tu veux que je vienne ? demanda Cécile à l'autre bout de la ligne.

— Soi-disant que je ne l'ai jamais considéré comme un membre de la famille, moi qui ai toujours tout fait pour que Pierre s'occupe de lui ! C'est moi qui insistais pour qu'il vienne passer les vacances avec nous aux « Airelles », c'est moi qui trouvais toujours une place dans l'agenda de Pierre pour qu'il s'occupe de son fils, qu'il soit intégré dans la famille, au même titre que Bastien et Amélie !

Cette fois, Amélie avisa l'hebdomadaire gisant à terre et s'en empara avant de commencer la lecture de l'article qui avait mis sa mère en émoi.

— Je sais, Leïla, je sais. Tu... Tu veux que je vienne ou pas ?

— Mais ça ne se passera pas comme ça, je te le promets ! Il veut la guerre ? Très bien ! Je suis prête ! Sale petit crétin prétentieux et faux-cul ! Quel besoin a-t-il d'aller raconter tout cela à la presse ? Il le sait que son père a toujours eu soin de laver son linge sale en famille. Mais s'il veut la vérité, il va l'avoir ! Et je t'assure qu'il va vite déchanter, le petit con !

— Qu'est-ce que tu vas faire ? Lui répondre par voie de presse ?

— Certainement pas ! L'indifférence est la meilleure des ripostes. Mais je lui réserve une belle surprise, ça c'est certain.

— Bon, tu veux que je vienne, oui ou non ?

Leïla laissa échapper un énorme soupir, preuve de l'effort considérable qu'elle faisait pour se dominer.

— Ne te dérange pas, ma chérie. Ça va aller. Après tout, la bave du crapaud, n'est-ce pas...

— Comme tu veux. On peut déjeuner ensemble, si tu as le temps.

— Non, tu es gentille. Je suis affreuse, je dois refaire une couleur et mes ongles sont dans un état lamentable. On se voit demain, si ça ne te dérange pas.

D'accord, à demain.

Sitôt la communication coupée, le téléphone se remit à vibrer au son, cette fois, du thème musical de « Mission impossible ». C'était Jacques Hersant, l'indéfectible agent de Pierre.

— Oui, je sais, j'ai lu l'interview d'Igor dans *Télérama*, déclara Leïla en guise de bonjour.

— Tu veux y donner suite ?

— Non, ce serait une erreur. Par contre, organise-moi une fausse séance de photos volées à la vitrine d'un restaurant, pour *Voici* par exemple. J'ai l'intention d'inviter Alexandre et Dona à déjeuner.

— Les enfants d'Igor ?

— Parfaitement. Et surtout, fais en sorte qu'on voie bien leur visage. Et hors de question de les masquer. Dis aux paparazzi que je n'intenterai pas de procès au journal.

Ayant achevé sa lecture, Amélie redressa la tête et dévisagea sa mère d'un regard dégoûté.

— Tu veux les donner en pâture à la presse people ? s'exclama Jacques Hersant. Les gosses n'y sont pour rien, Leïla...

— Ils ne risquent rien, Jacques. Ça va jaser dans leur école pendant deux ou trois jours et puis on n'en parlera plus. Ils s'en remettront.

— Igor attaquera le journal, c'est certain.

— Fais ce que je te dis, Jacques. Je m'occupe du reste.

— Bon... Quand veux-tu que ça se fasse ?

— La semaine prochaine, ce sera parfait. Je les emmène au « Boo » vendredi, on y sera vers midi.

— Au « Boo » ? Ce n'est pas à proprement parler un restaurant où on emmène deux enfants !

— Tu veux peut-être que je les emmène dans un Mac Do sordide et qu'on me traite de pingre ou qu'on me reproche de vouloir les empoisonner ? Non ! Je veux qu'on me voie rentrer au « Boo » avec eux et qu'on sache que quand Mamie Leïla sort avec ses petits-enfants, elle ne lésine pas sur la qualité.

— Je ne crois pas que Pierre aurait cautionné cette démarche, Leïla...

— Au même titre qu'il aurait condamné la façon d'agir d'Igor. Il faut réagir, Jacques, et lui faire définitivement passer l'envie de se servir des médias pour m'attaquer.

Et elle coupa rapidement la communication afin d'empêcher toute polémique.

Ne plus suggérer ce que Pierre aurait souhaité ou ce qu'il aurait désavoué. À cette simple évocation, Leïla se sentit brutalement dépouillée de toute énergie, accablée du chagrin des autres et de leurs diverses expressions, la colère pour certains, la rancœur pour d'autres, et elle au milieu qui tente de sauver ce qui peut encore l'être, à commencer par l'unité d'une famille qui n'en a plus que les apparences... Le simulacre d'une force qui se mue en faiblesse, parce que tous revendiquent le statut de victime tout en jalousant la place au bourreau...

Depuis le décès de Pierre, le mur de perfection si durement érigé ne cessait de se fissurer. Leïla avait la sensation de passer son temps à colmater les brèches, et elle fut soudain lasse de devoir constamment épier les alentours en

se demandant d'où viendrait l'attaque et de quelle façon s'en défendre. Mais surtout, ce qui lui meurtrissait le cœur, c'était d'imaginer la déconvenue de Pierre s'il savait que son clan se déchirait à coups de révélations dans la presse.

— C'est dégueulasse, ce que tu fais, maman ! murmura Amélie, faisant sursauter Leïla qui avait oublié sa présence.

— De quoi je me mêle ? maugréa-t-elle en lui jetant un regard hautain.

Amélie soutint son regard, rivalisant de dédain. Puis elle haussa les épaules et quitta la pièce sans rien ajouter de plus.

Restée seule, la jolie veuve se dirigea vers la salle de bains dans laquelle elle se passa longuement de l'eau sur le visage. Puis elle se contempla dans l'un de ces face-à-face intimes par miroir interposé, remarquant bientôt la présence d'une nouvelle ride qui marquait disgracieusement la commissure de ses lèvres jusqu'au menton, et qu'elle mit sur le compte des soucis. Depuis la disparition de Pierre, rien n'allait plus comme elle le souhaitait. Et, d'ordinaire habituée à contrôler êtres, choses et événements, Leïla s'interrogea sur la suite des emmerdes.

Elle n'attendit pas longtemps pour le savoir car le téléphone se mit à vibrer au son du thème musical de James Bond, annonçant cette fois un appel dont l'appareil ignorait l'origine.

— C'est Violette. Ben dites donc, on ne peut pas dire que ce soit la folle entente entre vous !

Accoudée au comptoir du « Ceci dit », la jeune fille feuilletait le *Télérama* d'un doigt qui se voulait indifférent.

— Apparemment, je ne suis pas le seul enfant de Pierre Vasseur à lui reprocher son absence !

— Non, mais je peux vous assurer que vous êtes la seule qu'il n'ait pas reconnue, répliqua Leïla d'un ton glacial.

Violette reçut le trait sans broncher, bien que son cœur fût atteint. La repartie n'en fut que plus cinglante :

— Ça, vous n'en savez rien ! Ce ne serait pas la première fois qu'une batterie de gosses se réclament du même père ! Vous imaginez le scandale ?

Leïla ferma les yeux dans une attitude de contrôle intense.

— En tout cas, il n'a pas l'air de vous porter dans son cœur, le fils aîné ! poursuivit Violette d'un ton presque goguenard. On dirait bien qu'il vous reproche de vous être mise entre lui et son père. Et aussi entre son père et ses enfants... Enfin bref, vous avez l'air d'être abonnée aux mauvais rôles, dans la famille. C'est un peu vous la méchante de service, non ?

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde ! cingla Leïla en serrant les dents.

— Justement ! Ça me regarde. Je découvre la nature des liens familiaux. Je me renseigne comme je peux, c'est-à-dire avec les moyens du bord. Mais je ne serai bientôt plus obligée de lire la presse à scandale pour faire connaissance avec les membres de ma famille... N'est-ce pas ?

Un silence pesant s'installa sur la ligne, que Violette décida de briser en feignant l'indolence.

— Au fait, savez-vous qui est ma mère ?

— Votre... Votre mère ? déglutit Leïla comme si on venait de l'insulter en public.

— Oui, ma mère. Vous savez, celle qui a couché avec votre mari, explicita Violette sans cacher le bonheur malveillant que cette précision lui procurait.

Déjà terrassée par l'attaque d'Igor, Leïla sentit ses dernières limites vaciller vers leur point de rupture. Elle rassembla ses ultimes ressources de maîtrise, inspira une grande bouffée d'air et parvint, au prix d'un immense effort, à se dominer.

— Non, sale petite peste, murmura-t-elle en serrant les dents. Je ne connais pas ta mère.

— On se tutoie, maintenant ? s'amusa Violette d'une petite voix angélique. Comme tu veux ! Ma mère, c'était Henriette Couvreur, qui a accusé ton salopard de mari de l'avoir violée... Ça ne te dit rien ? Soi-disant qu'il était rentré à une heure du matin, cette nuit-là, et que vous vous étiez « chamaillés » parce qu'il t'avait réveillée... En tout cas, c'est ce que tu as dit aux flics en sachant très bien qu'il n'était pas rentré de la nuit. Tu te rappelles, maintenant ?

Leïla sentit ses entrailles se contracter dans son joli petit ventre et soudain, cette nuit infernale lui revint en mémoire, aussi ténébreuse et funeste qu'elle le fut à l'époque : l'absence inexpliquée de Pierre, l'inquiétude croissante qu'elle avait ressentie et qui l'empêcha de trouver le sommeil, puis son retour au petit matin, son refus obstiné de dire précisément où il se trouvait, son humeur hargneuse, son besoin impérieux et immédiat de prendre une douche qui dura longtemps, longtemps... Enfin ce silence opiniâtre chaque fois qu'elle abordait le sujet, chaque fois qu'elle lui demandait où il avait passé la nuit.

— Mais bordel ! s'était-il énervé. J'ai pas le droit de m'absenter un moment sans devoir me justifier ? J'avais besoin d'être seul, ça peut se comprendre, non ? Alors lâche-moi, maintenant !

Leïla avait pincé les lèvres et rongé son frein. Et elle serait passée au-dessus de son amour-propre si, quelques jours plus tard, l'accusation de cette femme, Henriette Machin, une jeune conne de vingt-cinq ans, moche comme un pou de surcroît, n'était revenue la torturer. Comment ne pas soupçonner Pierre quand le sujet même de cette mystérieuse nuit le mettait dans un état de colère inexpliquée ? Comment ne pas se poser mille questions quand la plus légitime d'entre elles ne trouvait déjà pas de réponse.

Lorsqu'ils mirent leur avocat sur l'affaire et que celui-ci, bien que se voulant rassurant, leur eut fait comprendre qu'il serait plus prudent que Leïla apporte son témoignage et qu'elle certifie que Pierre était bel et bien rentré

aux environs d'une heure du matin, soit directement après qu'il eut quitté le bar, elle exigea le récit total et sincère de ce qui s'était réellement passé cette nuit-là, menaçant son mari que tout refus de sa part l'amènerait à révéler l'heure réelle de son retour au domicile conjugal.

Alors Pierre lui raconta.

Il lui raconta comment il avait fait la connaissance d'Henriette et comment, se laissant gagner par l'ambiance décontractée qui régnait dans le bar, sans compter l'ivresse de l'alcool, il s'était peu à peu laissé aller aux confidences. Henriette avait, selon lui, une descente particulièrement abrupte et les verres s'étaient succédé sans qu'il prenne véritablement conscience de l'état d'ébriété dans lequel il sombrait au fil de la soirée. Il raconta encore la manière dont il avait perçu cette jeune femme au physique plutôt quelconque et qui, à aucun moment de la soirée, ne lui avait semblé aguicheuse. Toujours selon lui, elle n'était pas le genre de femme à instaurer un quelconque rapport de séduction. Au contraire : Henriette s'était comportée de manière particulièrement obligeante, ne réclamant rien en échange d'une écoute attentive et de sa simple présence.

Puis le barman les avait avertis de la fermeture imminente de l'établissement et ils étaient sortis du bar.

Ensuite... Ensuite il ne se souvenait plus très bien. Et c'est justement ce qui le faisait paniquer. Il se rappelait vaguement s'être fait guider jusqu'à un appartement, celui d'Henriette en avait-il confusément déduit par-delà les vapeurs de l'alcool, puis il se voyait étendu sur un canapé. Il se souvenait également s'être inquiété de son épouse avant d'être totalement rassuré par la réponse d'Henriette : celle-ci lui avait certifié qu'elle avait fait le nécessaire et que Leïla allait bientôt arriver pour le ramener chez eux.

Après... Plus rien !

Si, de vagues sensations de plaisir sexuel, l'odeur d'une femme qu'il ne reconnaissait pas, penchée sur lui et se frottant convulsivement contre son corps... Certaines choses lui avaient totalement échappé et il n'aurait pu jurer de la manière dont les événements s'étaient déroulés. Mais ce dont il était certain, c'est qu'il était dans un état tel qu'il aurait été incapable de violer quoi que ce soit.

Par contre, ce dont il se souvenait parfaitement, c'était le réveil aux premières lueurs de l'aube, nébuleux, douloureux même, allongé aux côtés d'une femme totalement nue. Il décrivit à Leïla la prise de conscience qui ouvrit un abîme d'épouvante sous ses pieds lorsque, éveillée par ses

mouvements, Henriette s'était mise à gémir langoureusement en évoquant d'une voix clairement épanouie leurs ébats de la nuit. Reprenant peu à peu pied dans la sombre réalité, il réalisa ce qu'il avait fait et mesura l'ampleur du drame. Henriette s'était alors pressée contre lui en l'appelant « mon chéri », ce qui acheva de l'affoler. Pris de panique, il l'avait rudement repoussée et s'était rhabillé à la hâte tandis que la jeune femme avait commencé à s'offusquer de son comportement.

Puis il avait pris la fuite sous les insultes et les menaces de vengeance d'Henriette.

Voilà. À présent, elle se vengeait de l'humiliation qu'elle avait vécue.

À la fin de son récit, Pierre éclata en sanglots et se prit la tête dans les mains. Il détailla les sensations de honte, de dégoût et de peur qu'il avait éprouvées et éprouvait encore ; le besoin vital, sitôt rentré chez lui, de nettoyer son corps à défaut de pouvoir purifier son âme, extirper ce souvenir méprisable et dégradant de sa mémoire ; le remords d'avoir accompli un acte qui allait faire souffrir Leïla, son épouse adorée, sans compter la terreur de la perdre si un jour elle apprenait ce qu'il avait fait...

Éperdu de douleur, Pierre tendit les bras vers elle en la suppliant de lui pardonner, les joues baignées de larmes et visiblement effondré. Alors, Leïla l'avait serré contre elle et ils avaient pleuré ensemble durant un long moment.

Bien sûr, la simple évocation de son mari en train de faire l'amour à une autre femme lui était insupportable, mais le fait de savoir que ces ébats n'avaient pas été l'initiative de Pierre édulcorait la cruauté de cette image. Bien sûr, elle n'était pas certaine de pouvoir lui pardonner dans l'immédiat, mais son récit la rassurait et lui faisait entrevoir cette sombre affaire sous un jour nouveau et, elle n'en doutait pas, certainement plus proche de la vérité. Bien sûr, l'infidélité de Pierre allait malgré tout mettre leur couple ainsi que sa confiance à mal, mais du moins percevait-elle à présent qu'il s'était fait piéger et que cette Henriette, sous des dehors amènes et prévenants, n'était qu'une garce qui en voulait à leur argent.

Elle lui promit donc de témoigner de son retour aux alentours de une heure du matin.

Ensemble, ils surmontèrent cette crise et, de son côté, leur avocat fit entendre raison à Henriette. En tout cas, Leïla n'entendit plus jamais parler d'elle. Elle crut donc que l'affaire était définitivement close. Puis, avec le temps, elle fit une croix sur le passé et ils repartirent sur de nouvelles bases, plus forts que jamais.

Ce qu'elle ignorait pourtant, c'est qu'une enfant était née de cette liaison d'un soir.

— On dirait que ça te revient, maintenant, constata Violette en interprétant le silence de son interlocutrice. Tu le savais, qu'il l'avait violée, hein ?

— Je ne sais pas ce que votre mère vous a raconté, mais... murmura Leïla prête à défaillir.

— Ne me prends pas pour une conne, menaça l'adolescente d'une voix dure. Tu savais très bien qu'il avait quelque chose à se reprocher, sans quoi tu n'aurais pas fait un faux témoignage.

Un nouveau silence s'installa sur la ligne, que Violette brisa d'un ton excédé.

— Bon, de toute façon, on s'en tape. Je t'appelle plutôt pour t'informer que beaucoup de choses ont changé depuis la fois passée. En particulier le fait que je n'ai absolument plus envie de faire partie de votre famille de tarés. Mais je n'ai pas non plus envie de me faire gruger, une fois de plus. Alors voilà ce qu'on va faire : je veux ma part d'héritage. Une fois que j'aurai reçu mon dû, tu n'entendras plus jamais parler de moi. Je disparaîtrai dans la nature et je ne serai plus qu'un mauvais souvenir. Mais je veux ma part du gâteau. Et en toute connaissance de cause. Ce qui signifie que je veux participer activement au partage des biens. Je veux connaître l'actif de mon patrimoine, au même titre que les autres enfants de la crapule qui te servait de mari. Ça me donnera d'ailleurs l'occasion de faire la connaissance d'Igor, de Bastien et d'Amélie. Après tout, ce sont aussi mes frères et ma sœur, et...

— Je vous interdis ! rugit littéralement Leïla. Bastien et Amélie n'ont rien de commun avec vous. Ils ne seront jamais votre frère et votre sœur ! Vous comprenez cela ?

Un long silence stupéfait répondit à la colère de Leïla, dont les secondes furent scandées par sa respiration syncopée.

— Je comprends surtout qu'il n'y a pas moyen de discuter, rétorqua enfin Violette d'un ton étonnement calme. Tant pis.

Et elle raccrocha.

— Allô ? Allô ?

Prise de court, Leïla appuya sur les touches de son téléphone, tentant vainement de récupérer la communication.

— Sale petite pute ! hurla-t-elle en perdant le peu de contenance qui lui restait encore.

Puis, pianotant sur le téléphone, elle activa l'option « Journal » et parvint à

retrouver le numéro d'où Violette l'avait appelée. Elle pressa ensuite sur « Enter » et la communication s'établit automatiquement.

— « Ceci dit », bonjour ! Valérie à l'appareil, que puis-je faire pour vous ?

— Je... Violette est là ?

— Je vous la passe tout de suite !

Leïla perçut en arrière-fond un brouhaha qui ressemblait à celui d'un lieu public : éclats de voix, tintement de vaisselles, cliquetis d'une caisse enregistreuse, bruit d'une porte qui s'ouvre et se referme... Puis elle entendit la voix de crécelle de Valérie qui appelait Violette.

— Je m'apprêtais à appeler la presse à scandales, déclara celle-ci d'un ton délibérément détaché en reprenant le combiné de l'appareil.

— Qu'est-ce que vous voulez exactement, soupira Leïla visiblement à bout de nerfs.

— Je vous l'ai dit : je veux ma part d'héritage et sans me faire avoir. Je veux un quart de ce qui revient à ses descendants.

— Pour le moment, la seule héritière des biens de Pierre, c'est moi. Igor et mes enfants n'hériteront qu'à ma mort.

— Ça, je m'en tape complètement. À vous de trouver le moyen de quantifier mon dû et de me le faire parvenir. D'ailleurs je veux être présente à la lecture du testament. Débrouillez-vous pour justifier ma présence comme vous le voulez, ça m'est totalement égal.

— Le testament a déjà été ouvert devant tous les membres... officiels de la famille. Je ne peux décemment pas exiger une seconde lecture, expliqua Leïla qui, on le sentait, perdait les pédales.

— Bon, alors je veux une réunion familiale informelle, c'est-à-dire sans le notaire mais en présence de tous les membres de la famille, et surtout avec les papiers... officiels du testament de Pierre Vasseur, reprit Violette en imitant l'intonation de voix de Leïla.

Leïla garda le silence durant quelques longues secondes.

— D'accord, finit-elle par consentir d'une voix plus énergique.

Après tout, les choses prenaient un tournant qui lui convenait plutôt, en offrant la possibilité d'acheter le silence de Violette.

— Quand voulez-vous cette réunion, s'enquit-elle en reprenant espoir.

— Le plus tôt sera le mieux.

— Nous sommes jeudi... Dimanche, ça vous convient ?

— Parfait ! Le jour des réunions de famille ! ironisa Violette.

— Vers 13 heures ?

— Je préférerais le soir, si ça ne vous ennuie pas.

Leïla soupira.

— Très bien. Nous vous attendrons vers 20 heures.

— Cette fille a un grain, je te dis. Elle est mal finie ou quelque chose dans le genre. Mais qu'est-ce qu'elle s'imagine ? Qu'elle va s'inviter ici et qu'on va lui faire des courbettes, et désirez-vous quelques zakouskis, mais reprenez donc un peu de champagne, et à part ça, tout va bien chez vous ?

— Calme-toi, Amélie.

— Je suis très calme, maman, tu ne peux pas savoir à quel point je suis calme !

— Alors cesse de crier.

Assise devant son miroir, Leïla hésitait entre son rouge à lèvres *hydrabase* n° 16 de Chanel, crème satinée à l'huile de ricin et à l'insaponifiable de beurre de karité, et le *velvet paise* d'Helena Rubinstein aux micro-polymères, organdi numéro 149.

— C'est du chantage, bordel ! reprit Amélie de plus belle. Tu comprends, ça ? Elle nous fait chanter ! On pourrait l'attaquer en justice pour ça !

Excédée par les jérémiades de sa fille, la veuve abandonna ses cosmétiques et se tourna vers elle.

— Écoute, ma chérie : cette situation ne me plaît pas plus qu'à toi et je t'assure que je n'ai pas dit mon dernier mot. Mais là, on n'a pas le temps de s'étriper sur le sujet, nous sommes suffisamment en retard comme ça. Alors sois gentille : laisse-moi me préparer. À la limite, descends déjà et attends-moi dans la cour. J'en ai pour une minute.

— Ça me tue !

— Amélie, tu me stresses ! Et je n'ai absolument pas besoin de pression supplémentaire. Alors s'il te plaît, va passer tes nerfs en bas. J'arrive tout de suite.

L'adolescente quitta la pièce en soupirant. Elle attrapa son manteau dans le hall d'entrée et sortit bruyamment de l'appartement. Prit l'ascenseur sans desserrer les dents. Déboucha dans la cour intérieure et se roula une cigarette.

Tube de décompression, gestuelle, rituel, les doigts qui émergent des mitaines et courent le long du papier, tassent le tabac, forment l'arrondi, tournent et enroulent. Amélie lèche la fine bande de glu, le regard perdu dans le vague, vague-à-l'âme, ça pue cette histoire, c'est du grand n'importe quoi, elle a beau le crier sur tous les toits, on dirait que tout le monde trouve ça normal.

Normal...

Qu'est-ce qui est normal ?

Normal ce nom qui provoque la curiosité dans le meilleur des cas, l'hystérie dans le pire, en tout cas qui jamais ne passe inaperçu, qui braque les regards, genre rayon laser à visée incorporée, optimum grand écran monté sur rail, vision infra-rouge et support anti-recul ? Parce que, question recul, on n'en avait pas beaucoup dans cette famille ! Normal de passer ses vacances à Cannes au mois d'avril, à Saint-Trop au mois de juillet et à Saint-Barth au mois de décembre ? Normal de trouver banal de dépenser 350 euros pour une paire de chaussures qu'on mettra juste une fois, et encore, si on y pense ? Normal, cet appartement duplex de 250 mètres carrés en plein Paris ? Normal de ne jamais rien pouvoir raconter à personne sans crainte de retrouver ses propos étalés le lendemain dans les médias ? Normal d'enterrer son père devant le tout-Paris sous le crépitemment des flashes de la presse nationale et internationale ?

C'était quoi, la normale ?

Sensation d'être déconnectée du monde des vivants, fantôme en sursis, écran de fumée, de plasma, organisme pixellisé, souvenirs de papier glacé, sourire, paraître, semblant...

C'est pas une vie.

Et pour couronner le tout, il y a cette fille qui se radine la bouche en chœur et la tronche enfarinée, qui réclame sa part du gâteau et veut faire partie du club des nantis dégénérés, soi-disant pour retrouver sa place, son rang, son sang...

Amélie tira bruyamment sur sa cigarette. Cette histoire commençait à lui taper sur le système, et tout le reste avec, sa mère, ses frères, et aussi cette cruche de Cécile, lèche-cul grand format qui accourt dès que la reine mère claque des doigts, toujours d'accord avec elle, et c'était pareil quand papa était là, avec son rire de greluce chaque fois qu'il ouvrait la bouche... Elle ne s'en était pas encore remise, celle-là, d'être la petite amie du fils de Pierre Vasseur ! Et que je te cire les pompes, et que je glousse comme une dinde, et

que je fais tout comme Leïla, la distinction en moins. Une pétasse tout droit sortie du monde des mortels qui tente désespérément de gagner les bonnes grâces de celle qu'elle considère comme une demi-déesse...

Mégot envoyé d'une pichenette sur le gravier, madame Latour va encore nous faire un caca nerveux. Qu'est-ce qu'elle fout, maman, bordel de merde ?

De plus en plus à cran, Amélie sortit son portable et composa le numéro de l'appartement. Les sonneries s'égrainèrent dans le vide avant que le répondeur ne se déclenche... Vous êtes bien chez les Vasseur, merci de laisser un message après le biiiiiiiip.

C'est bon, elle est en train de descendre. Le temps de rouler une autre cigarette.

Cinq minutes plus tard, la cigarette est roulée, elle est même fumée et Leïla n'a toujours pas montré le bout de son nez. Elle se fout de qui, là ?

À bout de nerfs, Amélie offrit son deuxième caca nerveux à madame Latour avant de refaire le trajet en sens inverse : ascenseur, quatrième étage, palier de l'appartement. La porte n'était pas fermée à clé, maman n'avait donc pas terminé son ravalement de façade. La jeune fille fit irruption dans le hall, s'annonçant de manière aussi sonore que distinguée :

— Qu'est-ce que tu fous, merde !

À l'instar du coup de téléphone, il n'y eut pas de réponse. L'adolescente grimpa jusqu'à la chambre parentale et désormais maternelle, la trouva vide, appela sa mère, redescendit cette fois intriguée plus qu'agacée.

— Maman ?

Silence et perplexité. Un tour rapide dans chaque pièce, même constat d'absence, c'est quoi ce binz, elle se fout de ma gueule ou quoi ?

Scratch, scratch, les rouages du cerveau se mirent en branle à la recherche d'une explication qui ne vint pas. Instinctivement, l'adolescente reprit son portable et composa le numéro de celui de sa mère. L'écho du thème musical « Allô maman bobo » d'Alain Souchon version électronique résonna dans la cage d'escalier des communs, qu'Amélie suivit à l'oreille. Elle ouvrit la porte de l'appartement et se retrouva nez à nez avec sa mère.

— Qu'est-ce que tu fous ? Tu viens d'où, là ?

Leïla sursauta, comme surprise en plein délit.

Se reprit bien vite et afficha aussitôt son sourire velours poudré et lumineux, aux agents émollients fondants, charges matifiantes. De toute évidence, Helena Rubinstein avait cloué le bec de la Chanel.

— Tu... Tu n'es pas en bas ?

— Ben non puisque je suis en haut.

— Je mets mon manteau et on y va !

— T'étais où, maman ?

— Nulle part, ma chérie. Il m'avait semblé entendre du bruit dans les escaliers et je suis montée voir de quoi il s'agissait.

— Et alors ?

— Rien. J'ai dû rêver. On y va ?

Amélie savait que sa mère lui mentait mais elle ne chercha pas à en savoir davantage. Les petits secrets de Leïla n'avaient pour elle aucun intérêt tant que celle-ci lui rendait son indifférence. Chacune sa vie et ses mystères.

Dans l'ascenseur, Leïla jeta un dernier regard satisfait sur son look conquérant.

« Redoutable, ma salope ! Une vraie machine de guerre ! »

Happée par le souvenir, la jolie veuve tressaillit au son de la voix de Pierre, avec son rire rocailleux, cette pétarade de satisfaction lorsqu'il la saisissait au passage, la paluche sur un sein et l'autre ventousée aux fesses, chacune palpant son dodu à l'envi, et elle qui faisait sa mijaurée tout en prenant son pied...

— Pourquoi tu m'as collé « Allô maman bobo » sur ton portable ? s'enquit Amélie d'une voix morne.

Leïla décrocha de son reflet, abasourdie d'entendre Pierre parler avec une voix d'adolescente.

— Pardon ?

— Quand je t'appelle, la sonnerie, Alain Souchon...

— Tu ne trouves pas ça drôle ?

— Ça dépend...

Par miroir interposé, Leïla dévisagea sa fille.

— Ne tire pas cette tête, Mélie ! C'est ce qu'on appelle de l'humour. Tu sais, cette tournure d'esprit qui fait que tout n'est pas si grave qu'on l' imagine. Ça ne va pas plus loin.

L'adolescente considéra sa mère d'un regard mauvais.

— Et pour Cécile, t'as mis quoi ?

C'est en sortant de l'immeuble que le mur patiemment édifié par Leïla commença à se fissurer réellement. Pour tout dire, cela faisait déjà quelque temps que les brèches apparaissaient à divers endroits, comme si la Providence, le hasard et la poisse avaient décidé de faire front commun, alliance rebelle et révolte annoncée. Une pelletée de sable dans la mécanique. On pourrait même dire un sac de lest que la fortune balance par-dessus bord avant d'atterrir sur la tête de sa victime. Et pas moyen d'endiguer le processus, parce qu'il est des fois où les battements de cils et les billets de banque ne peuvent plus rien pour vous.

En sortant de l'ascenseur, tout était encore normal. Amélie tirait la gueule en traînant ses Converse rapiécées sur le marbre du hall d'entrée, monsieur Latour somnolait derrière son comptoir d'accueil, redressant précipitamment le buste au passage des ladies, comme il aimait les appeler...

— Ne vous dérangez pas, monsieur Latour, annonça Leïla sans ralentir l'allure. Nous déjeunons avec Bastien à deux pas d'ici. Pas besoin de la voiture.

— Bon appétit ! lança-t-il en les saluant d'un mouvement de tête.

Leïla le remercia et poursuivit sa route jusqu'à la porte de l'immeuble. Elle se tenait encore bien droite, le port altier, la poitrine pointant vers l'avant tels des obus, le regard souverain et le talon claquant. Et même en sortant, la chance lui expédia un ultime salut sous la forme d'un rayon de soleil qui lui permit d'orner son joli visage de ses lunettes fumées.

Tout était encore sous contrôle.

Elles firent quelques pas dans la rue, Leïla pérorait d'une voix alanguie, suppliant Amélie de tirer une autre tête. Et de redresser le buste. Et d'arrêter de traîner les pieds. Et aussi de ne plus fumer, lui prédisant un cancer des poumons, ou de la gorge, ou des bronches, ou des trois à la fois...

C'est à ce moment précis qu'une masse informe, un tas de loques, un

agrégat de puanteur surgit brutalement devant elles.

— Qu'est-ce que t'as fait d'mon Julos, la garce ? rugit la misérable silhouette.

Leïla poussa un cri d'horreur auquel Amélie fit écho. Sous quelques couches de crasse et de guenilles, une vieille femme dont le visage strié d'épreuves émergeait d'une foison de mèches grises et souillées gesticulait en tous sens en invectivant la jolie veuve.

— J'vais t'faire la peau, moi, salope ! hurla-t-elle en s'approchant de Leïla. J'vais t'arracher les tripes avec les dents, et ta belle gueule avec ! Grognasse ! Sale pute !

Leïla et Amélie s'étaient figées net, le souffle court et le regard fou tandis que la vieille femme continuait d'avancer vers elles. Parmi les rides amassées sur son visage, deux petits yeux perçants aux reflets sauvages couvaient ses victimes d'une lueur sadique, ce qui terrifia Amélie. Elle se mit à sangloter de panique, reculant instinctivement derrière sa mère qui, tout aussi spontanément, tenta de la protéger de ses bras. L'informe clocharde cracha à leurs pieds, provoquant chez les deux femmes un nouveau sursaut d'effroi.

— Rend-moi mon Julos, charogne !

— Qu'est-ce qui se passe, maman ? gémit Amélie entre deux halètements de terreur.

Leïla secoua fébrilement la tête, signifiant qu'elle n'en savait rien. Elle déglutit d'une salive inexistante et tenta de raisonner son assaillante, ouvrant précipitamment son sac à main afin de lui en présenter le contenu.

— Je n'ai pas de liquide ! Regardez, je n'ai rien sur moi ! Je n'ai que des cartes de crédit !

— J'm'en tape de tes cartes à la con, espèce de mal baisée ! Tout c'que j'veux, c'est mon Julos ! Qu'est-ce que t'en as fait, d'mon Julos ?

— Mais de quoi elle parle, maman ? demanda Amélie qui s'affolait de plus en plus.

— Calme-toi, Amélie, répondit Leïla d'un ton qui se voulait ferme. Cette femme est folle, tu le vois bien.

Puis, s'adressant à l'indigente :

— Laissez-nous tranquilles ou j'appelle la police ! Allez, partez, ouste !

Mais la vieille ricana de plus belle :

— C'est ça ! Appelle-la, la police ! J'aimerais bien voir ça, tiens ! Vas-y, pétasse, appelle les flics. J'ai deux mots à leur dire, moi, aux poulets !

Leïla, qui avait fouillé dans son sac pour s'emparer de son portable, parut

être troublée. Elle brandit le téléphone cellulaire devant la vieille puis, voyant que son geste ne provoquait que railleries édentées, perdit le peu de contenance qu'elle possédait encore. Cette fois, cédant véritablement à la panique, elle héla un passant qui marchait sur le trottoir opposé. L'attention de celui-ci fut très vite attirée par ses cris et, après avoir saisi l'urgence de la situation, il traversa d'un pas rapide en apostrophant déjà la mendiante.

L'incident se clôtura assez vite, la vieille préférant s'éloigner non sans avoir réitéré d'obscur menaces à propos de « son Julos ». Elle avertit également Leïla de revenir lui régler son compte si ce « Julos » ne réapparaissait pas très vite. Puis elle s'enfuit en claudiquant, tourna au premier carrefour et disparut derrière le coin.

Après son départ, le passant s'enquit de l'état des deux femmes. Après s'être assuré qu'elles n'avaient rien, il prit congé à son tour et poursuivit son chemin.

Choquée, Amélie éclata en sanglots, se laissant volontiers aller dans les bras de sa mère.

— De quoi elle parlait, maman ? parvint-elle à articuler entre deux pleurs.

— Je n'en sais rien, ma chérie, répondit Leïla d'un ton qui se voulait calme et apaisant. Je n'en sais vraiment rien.

— On aurait dit qu'elle te connaissait ! C'est qui ce Julos dont elle parlait ?

— Aucune idée, ma puce. Elle a dû me confondre avec quelqu'un... Je ne vois pas d'autres explications. Allons, sèche tes larmes, ma toute belle. Après tout, il y a eu plus de peur que de mal. C'est le principal, non ?

L'adolescente opina de la tête tout en essuyant ses joues sur le bout de la manche de sa veste qu'elle avait coincé entre ses doigts et la paume de sa main. Puis elle s'empara du Kleenex que lui tendait sa mère, se moucha, tamponna ses pommettes afin de ne pas étaler son Rimmel, enfin se redonna figure présentable.

— Je demanderai à monsieur Latour de faire particulièrement attention aux alentours de la maison et de me prévenir s'il constate un va-et-vient suspect. Et s'il le faut vraiment, on préviendra la police.

— Pourquoi on ne le fait pas tout de suite ? On s'est fait agresser !

— J'aimerais autant éviter ce genre de publicité, si ça ne t'ennuie pas. Nous sommes juste tombées sur une dingue, Amélie, c'est la faute à « pas de chance ». Mais ça ne se reproduira plus. Je te le promets.

Graça avait préparé des crottins de Chavignol en entrée, talonnés de tranches de magret de canard nappées d'une sauce au citron, miel et petits lardons. S'ensuivaient la salade traditionnelle, le plateau de fromage et enfin une mousse au chocolat pour dessert. Un menu à la fois simple et délectable mais sans forfanterie, histoire de dire que l'on s'était décarcassé sans trop de frais.

Leïla avait demandé aux Vasseur certifiés d'arriver aux alentours de 18 heures afin d'accorder leurs violons et de faire bloc. Cécile et Bastien furent ponctuels, Igor et Tania un peu moins, comme pour souligner leur neutralité dans l'affaire.

— Où sont Alexandre et Dona ? s'enquit Leïla en constatant qu'ils étaient venus sans les enfants.

— Nous avons préféré les faire garder, répondit Tania. Il vaut mieux qu'ils ne soient pas mêlés à tout cela. Après tout, personne ne connaît cette fille.

— Vous avez bien fait.

Leïla n'avait pas parlé à Igor depuis la parution de son interview dans *Télérama*. Elle l'accueillit comme si de rien n'était, refusant tacitement d'aborder le sujet ce soir-là : ils avaient d'autres chats à fouetter. Igor, lui, adopta l'attitude de celui qui n'a rien à se reprocher et fut égal à lui-même : impérieux, cynique et gouailleur.

De tout temps, ces deux-là s'étaient regardés en chiens de faïence, adversaires dès la première seconde, perpétuellement hostiles à partager la seule chose qu'ils aient jamais eue en commun : l'amour de Pierre. Leïla s'était toujours interdit de considérer Igor comme un rival. Habitée aux défis, celui-ci fut de taille, celle d'un petit garçon de sept ans aux genoux cagneux et aux côtes saillantes, ce qui, comparés au galbe de ses jambes et à la cambrure de ses reins, n'aurait dû être qu'un détail. Et pourtant ! Igor ne représentait aucun danger si ce n'était celui d'appartenir au passé de Pierre.

Parfois, elle ne pouvait s'empêcher de le voir encore marqué des viscosités de sa mère, maculé des traînées de sang, des résidus de placenta, inhalant autour de lui l'amour que ses parents avaient fait pour le concevoir. En vérité, depuis toujours, il la dégoûtait pour ce qu'il était, sa chair, ses traits, l'implantation de ses cheveux, leur teinte, et jusqu'à ses poils, ses ongles, ce qui le composait, ce qu'il représentait.

Adroite et subtile, elle ne s'était pourtant jamais abaissée à rivaliser avec lui. Bien au contraire, elle prit très vite le parti de défendre les intérêts de l'enfant aux yeux du père qui, rassuré sur le fait que son fils était parfaitement accepté par sa seconde épouse, abandonna aussitôt toute vigilance, pleinement persuadé que Leïla n'agirait jamais au détriment d'Igor.

À partir de là, elle devint seul maître à bord.

Les moments d'intimité avec Pierre étant déjà réduits à leur plus simple expression compte tenu des activités débordantes de l'acteur, Leïla supportait mal que le peu de temps préservé soit encore restreint par la présence d'un gosse qui n'était pas le sien. Elle pouvait le comprendre, elle ne l'acceptait pourtant pas. Revendiquant le droit de vivre pleinement sa passion, elle refusait de payer pour les erreurs du passé et surtout celles des autres, considérant que l'union des parents d'Igor avait eu sa chance sans l'avoir saisie. Qu'importe que l'enfant n'en soit pas responsable, qu'importe même qu'il en devînt la victime : il n'était pas question pour elle de partager sa peine.

Le procédé ne variait jamais de beaucoup. Lorsque Igor téléphonait à l'appartement afin de parler à son père, celui-ci était absent la plupart du temps. Pas de cellulaire à cette époque, donc peu de chance de pouvoir le joindre directement. Leïla, en bonne épouse et consciencieuse belle-mère, prenait le message du petit garçon qui, confiant, lui communiquait les dates de ses moments de liberté, ceux auxquels il lui serait possible de passer un moment avec son père.

Leïla promettait de transmettre, ce qu'elle faisait en effet.

Mais pas tout de suite.

Auparavant, elle prévoyait un programme de rêve, une escapade en amoureux, un week-end en montagne, deux jours de villégiature dans une institution thermale, la descente d'une rivière en kayak, une fugue à Venise, juste à deux, coupés du monde pour se retrouver enfin, ensemble, loin des regards indiscrets et des lumières aveuglantes du cinéma. Aussitôt, elle achetait les billets qu'elle recouvrait d'un papier de soie. Ou qu'elle disposait

à l'extrémité d'un jeu de piste organisé dans tout l'appartement. Ou encore que Pierre trouvait par hasard dans la poche de sa veste, en plein milieu d'un tournage. Elle préparait l'annonce des festivités avec le plus grand soin, témoin de l'émotion éprouvée et de l'impatience difficilement maîtrisable qu'elle ne pouvait s'empêcher d'exprimer. Il riait de tant d'ingénuité, ému et touché, la comparant à une enfant à laquelle il ne pouvait rien refuser avant de se déclarer fou de bonheur, submergé par la chance et indigne d'un tel amour.

Démoniaque, Leïla attendait encore un jour ou deux, durant lesquels elle faisait mille projets à réaliser durant leur escapade, ne se lassant jamais de répéter à quel point elle se réjouissait des instants qui s'annonçaient, avant d'avertir Pierre que son fils avait téléphoné et qu'il devait le rappeler.

La suite n'était plus qu'un intermède dans lequel elle n'avait qu'un rôle secondaire.

Igor grandit donc ainsi, entre déceptions et déconvenues, d'abord persuadé que seul le hasard était responsable de son infortune, avant de mettre un prénom sur cette fatalité qui semblait tant lui en vouloir. Il rongea son frein mais continua de grandir, et c'était la seule chose sur laquelle Leïla n'avait aucune influence. Il gagna quelquefois tout de même, trop peu à son goût, et compensa le manque de son père en aversion clairement exprimée à l'encontre de sa belle-mère.

Au fil des ans, le fossé ne fit que s'élargir.

Aujourd'hui, les choses avaient bien changé. Tout d'abord parce qu'Igor la dominait en taille autant qu'en puissance. Il était fait de muscles et de nerfs, et aussi de sang, chaud le plus souvent. Ensuite parce qu'il n'avait plus besoin d'elle pour intercéder faussement en sa faveur. Les promesses de Leïla avaient toujours eu le goût d'une noix un peu pourrie, pas encore desséchée, avec ce relent d'humidité qui rétracte les papilles gustatives sous l'assaut d'une amertume trop écœurante. Et que l'on garde longtemps en bouche après l'avoir recrachée.

Il décidait enfin. Pour lui et même un peu pour elle. Il disait non, ou oui, ou merde, il disait ce qu'il voulait, quand, où et à qui il le voulait. Aujourd'hui enfin, il baissait le regard vers elle, définitivement insensible à ses grands yeux d'émeraude, effilés de gris et papillotants de grâce.

Et ce pouvoir qu'il avait conquis à la force de chaque centimètre acquis, il n'était pas près de l'abandonner.

— Christine ne vient pas ? demanda Cécile en s'étonnant de l'absence de la sœur de Pierre.

— Elle ne devrait pas tarder, répondit Leïla en consultant sa montre. Bon, je ne vous cache pas que la soirée va être tendue. J'aimerais pourtant que tout se passe pour le mieux, dans l'intérêt de tous. C'est pourquoi je vous demande, et surtout aux plus réticents d'entre vous, ajouta-t-elle en jetant un regard soutenu à Amélie, de rester polis et courtois, mais sans familiarité excessive. Que ce soit bien clair : cette fille ne fait pas partie de notre famille et n'en fera jamais partie. Plus tôt elle le comprendra, mieux ce sera pour tout le monde. Le but de la rencontre de ce soir est de se mettre d'accord sur un dédommagement en échange de son silence.

— Je croyais qu'il serait question de menaces et d'intimidation, ironisa Igor.

Leïla le darda d'un coup d'œil glacial.

— Dans un premier temps, essayons plutôt de régler cette affaire à l'amiable. J'espère que nous sommes tous sur la même longueur d'onde. Pas de règlement de comptes, pas d'insultes, mais pas d'hypocrisie non plus. Nous sommes entre gens civilisés, tentons le dialogue avant la déclaration de guerre.

— Joli briefing ! ricana Igor.

— Je me passerai de tes commentaires, Igor ! aboya Leïla qui, de toute évidence, ne supportait plus les interventions de son beau-fils.

La tension monta d'un cran. Leïla fit un gros effort de maîtrise sous le regard narquois d'Igor tandis que Tania pinçait discrètement le bras de son mari afin qu'il cesse toute provocation. Un ange passa, que personne ne chercha à chasser. C'est Graça qui, finalement, fit diversion en apportant les apéritifs.

Leïla se mit légèrement à l'écart. Elle avait besoin de reprendre le contrôle, elle-même surprise de son éclat. Consciente que l'animosité que lui portait Igor n'allait pas arranger ses affaires, elle décida finalement de prendre le taureau par les cornes et se dirigea vers son beau-fils dont elle saisit le coude avant de l'emmener d'autorité vers la salle à manger. Une fois seuls dans la pièce, elle ferma les portes derrière eux et fit face à Igor.

— Bon, commença-t-elle en l'affrontant d'un regard décidé. Je n'avais pas du tout l'intention d'aborder le sujet ce soir, mais je pense qu'il vaut mieux faire table rase de tous nos différends.

Igor esquissa un de ces sourires victorieux, empreints de complaisance et

d'ironie, et Leïla se fit violence pour ne pas lui arracher les yeux.

— Je t'écoute, fit-il en prenant appui sur le dossier d'une chaise dans une attitude des plus décontractées.

— J'ai lu l'interview que tu as accordée à *Télérama*.

— Je m'en doute.

— Il est clair que nous avons un œuf à peler, toi et moi.

— Ce n'est pas nouveau...

— J'aurais simplement préféré qu'on en parle avant que tu n'aies fait tes petites confidences à la presse.

Igor hocha la tête tout en croisant les bras sur sa poitrine. Mais il n'ajouta rien de plus.

— Apparemment, tu me reproches d'avoir pris trop de place dans la vie de ton père, c'est ça ? reprit Leïla, consciente qu'il n'allait rien faire pour avancer dans le dialogue.

— Pas vraiment, non ! Si tu relis attentivement l'interview, tu verras que je ne te reproche rien du tout... Encore une fois, tu ramènes tout à toi. Je déplore juste le fait que mon père n'ait pas pris assez de place dans la mienne, de vie.

— Ne jouons pas sur les mots, Igor. Ton père était souvent absent, et nous en avons tous souffert. C'est une évidence. Il semble d'ailleurs que ce soit le leitmotiv de tous les enfants de star. Bastien et Amélie lui ont fait le même reproche et...

— Ah non ! Je t'arrête tout de suite, Leïla ! Mon existence n'a rien de commun avec celle de Bastien ou d'Amélie.

— Bon et alors ? C'est une raison pour leur en vouloir ?

— Leur en vouloir ? s'exclama Igor, abasourdi par la tournure que prenait la discussion. Je ne leur en veux absolument pas ! On m'a juste posé des questions sur le genre d'homme qu'était mon père, j'y ai répondu comme je le pouvais. C'est-à-dire comme je le connaissais.

Leïla hocha la tête tout en mordillant l'intérieur de ses joues. De toute évidence, elle n'accordait que peu de crédit à la sincérité d'Igor.

— Admettons. N'empêche, tu sais pertinemment qu'il méprisait les confidences privées faites à la presse. Jamais tu n'aurais osé accorder ce genre d'interview de son vivant.

— Primo, je ne suis pas mon père, répliqua sèchement Igor. Et ce n'est pas parce qu'il méprisait ce genre d'interview que je dois partager son opinion. Ça me plaît, moi, de donner mon avis. Et contrairement à certains, je me fous

du « qu'en dira-t-on » ! Deuxio, ce que tu viens de dire est d'une absurdité abyssale, ma chère Leïla : c'est justement parce qu'il est mort que l'on me pose de telles questions, ajouta-t-il avec lenteur, tout en portant l'index à son front sur lequel il tapota deux ou trois fois dans une gestuelle qui signifiait clairement qu'il fallait parfois réfléchir avant de parler.

Les lèvres de la jolie veuve frémirent de haine. Le cynisme habituel d'Igor avait maintenant cédé la place au mépris, autrement plus désobligeant. Ils s'affrontèrent du regard et, pour la première fois depuis longtemps, Leïla perçut cette hostilité compacte et malveillante lui poigner le cœur avec tant de fiel qu'elle eut un instant de recul, comme s'il était capable de porter la main sur elle.

Il comprit son mouvement, ce qui le fit rire.

— Je te fais peur ?

Se reprenant bien vite, Leïla se voila de regrets et poussa un long soupir.

— J'aurais aimé être ton amie, Igor, déclara-t-elle dans un élan de sincérité. Surtout maintenant que Pierre n'est plus là. Si nous pouvions mettre nos vieilles querelles de côté et repartir sur de nouvelles bases... J'aimerais aussi pouvoir me rapprocher d'Alexandre et de Dona, avec ton accord bien entendu, les emmener au cinéma de temps à autre, ou au parc, ou grignoter un bout quelque part, juste eux et moi afin de resserrer nos liens...

Sa voix s'inonda de petits sanglots retenus.

— Je suis bien consciente que les choses n'ont pas toujours été faciles pour toi, poursuivit-elle humblement. Quand j'ai connu ton père, j'étais jeune, terriblement insouciante et aussi très naïve. J'étais surtout follement éprise de lui et cette passion a aveuglé tout discernement... Je sais bien que je n'ai pas toujours été attentive au fait que, toi aussi, tu avais besoin de lui. Il était ton père avant d'être mon mari et je l'ai oublié. Mais aujourd'hui qu'il est mort, je...

Cette fois, sa voix se brisa véritablement et elle cacha son émoi dans ses mains.

— Tu comprends, j'ai tellement peur de vous perdre de vue, toi et les enfants ! larmoya-t-elle sans retenue. J'ai peur de ne plus voir Alexandre et Dona sous prétexte que je ne suis pas leur grand-mère et que je n'ai aucun droit sur eux. J'ignorais à quel point vous comptiez pour moi. Pierre était le garant de l'unité familiale et maintenant qu'il n'est plus là, j'ai la sensation que tout part à vau-l'eau et je ne sais plus comment faire pour remettre de l'ordre dans tout cela. Et tu vois, Igor, ce qui me fait le plus de mal, c'est que

je sais que c'est la dernière chose qu'aurait souhaitée ton père et...

— Stop ! l'interrompit durement Igor. Ne parle pas de ce qu'aurait ou non souhaité mon père. Personne ne peut décider à sa place ce qu'il...

Il suspendit subitement sa phrase : Leïla venait de se rapprocher de lui et, sans cesser de sangloter à pierre fendre, elle se laissa aller contre lui, donnant libre cours à son chagrin. Perturbé par tant de promiscuité, il leva les bras dans un geste embarrassé, sans savoir que faire, hésitant entre l'option de la décoller de lui ou celle de l'étreindre pour la consoler.

— Il me manque, si tu savais ! parvint-elle à articuler entre deux sanglots. Je me sens tellement seule !

Jouant le tout pour le tout, elle se pressa plus intensément contre lui et redoubla de pleurs. Alors, cette fois totalement désarmé, il referma les bras autour d'elle et tenta maladroitement de l'apaiser.

Ils restèrent quelques instants ainsi, dans cette position surprenante qu'aucun d'eux n'aurait imaginé vivre à peine cinq minutes auparavant. Leïla pleurait réellement, elle évacuait son stress, sa souffrance, sa rancœur, son aversion aussi, elle s'octroyait un court moment d'abandon dans les bras de son ennemi.

— Les hostilités sont ouvertes ! s'exclama Amélie en faisant irruption dans la pièce.

Leïla sursauta avant de s'éloigner précipitamment d'Igor qui la lâcha également, comme surpris en flagrant délit. Amélie les considéra chacun telles deux bêtes curieuses. Il plana un instant de doute pendant lequel les regards se fuirent et les gorges se raclèrent.

— C'est juste parce qu'on vient de sonner à la porte et j'ai entendu Graça qui donnait le numéro de l'étage, alors je me suis dit que ce n'était pas Christine et... Voilà, quoi, bredouilla Amélie qui se sentait soudain tenue de justifier son intrusion.

Igor acquiesça d'un signe de la tête et sortit de la pièce sans rien ajouter de plus.

— Je... J'arrive, fit Leïla en séchant maladroitement ses larmes. Va m'attendre avec les autres.

Amélie ne se le fit pas dire deux fois et rejoignit le salon tandis que Leïla passait rapidement par la salle de bains afin de réajuster son maquillage. Puis elle se pressa vers le salon au moment où Graça ouvrait la porte de l'appartement pour accueillir Violette. À sa grande surprise, elle perçut des voix d'hommes.

Quelques secondes plus tard, la vieille Espagnole introduisait deux policiers dans le salon, sous les regards déconcertés du clan Vasseur.

— Mesdames, messieurs... fit l'un des policiers en portant la main à son képi en guise de bref salut. Pardon pour le dérangement, il y a là en bas une personne qui a tenté de s'introduire dans l'immeuble de manière illégale dans le but, semble-t-il, de monter jusqu'ici... Qui est propriétaire de cet appartement ?

— C'est moi, déclara Leïla d'un ton ferme et hautain.

— Bonsoir madame, désolés de vous déranger, vous avez failli être victime d'une violation de domicile par une personne qui affirme que son compagnon est détenu ici contre sa volonté.

— Ah bon ? fit Leïla, sincèrement étonnée.

— Désirez-vous porter plainte ?

Prise de court, la jolie veuve ouvrit la bouche et resta quelques instants sans mot dire.

— Porter plainte ? bredouilla-t-elle enfin. Je... Je n'ai subi aucun tort... Je ne vois pas pourquoi...

Interrompant résolument sa mère, Amélie s'avança vers les policiers.

— Elle est comment, cette personne ? demanda-t-elle, visiblement intriguée par cette tentative d'intrusion.

— Amélie, s'il te plaît, ne te mêle pas de cela, lui intima Leïla d'un ton tranchant.

— Tu permets, maman ?

L'adolescente contourna Leïla et se planta obstinément devant le policier qui les avait informés de la situation.

— C'est une clocharde de soixante-cinq berges avec des cheveux gris coiffés n'importe comment – et même pas coiffés du tout d'ailleurs –, le visage complètement ravagé, la bouche édentée, couverte de loques et chaussée de ce qui a dû être à l'origine des tennnis ?

— Vous la connaissez ? s'enquit le second policier en s'approchant

d'Amélie.

— Tu parles qu'on la connaît ! Cette folle nous a menacées dans la rue en disant qu'elle allait nous tuer si...

— C'était un incident sans importance, s'interposa Leïla en saisissant sa fille par les épaules sur lesquelles elle exerça une pression chargée de sens.

— Qu'est-ce qui te prend ? demanda l'adolescente en dévisageant sa mère d'un regard interloqué. Déjà qu'on s'est fait agresser par une dingue et que tu n'as pas voulu porter plainte... Maintenant, elle essaye de rentrer chez nous... Qu'est-ce qu'il te faut ? Tu vas attendre qu'elle nous assassine pendant notre sommeil avant de réagir ?

— C'est quoi cette histoire d'agression ? s'enquit Igor d'un ton interloqué. Tu ne m'as jamais dit que tu t'étais fait agresser, Leïla ! On t'a fait du mal ?

Tania dévisagea son mari en haussant un sourcil intrigué, surprise par cette soudaine sollicitude envers une belle-mère qu'il avait toujours déclaré haïr.

— Oh, ce n'était pas grand-chose... fit Leïla en soupirant. Mais il semble qu'une folle m'ait prise dans son collimateur en s'imaginant je ne sais quoi à propos d'un certain Julos...

— Pas grand-chose ? ricana Amélie. C'est quoi ce délire ? Elle nous a menacées de nous arracher les tripes si on ne lui rendait pas son Julos à la con...

— Pourquoi n'avez-vous pas porté plainte ?

— À quoi bon ? soupira Leïla. Cette femme est complètement folle, c'est une évidence. Il s'agit de l'aider plutôt que de faire de la répression aveugle... Si j'avais porté plainte, elle aurait passé la nuit en prison avant d'être libérée le lendemain. C'est sans doute à ce moment-là qu'elle aurait représenté un réel danger pour moi et ma famille. Je préfère ignorer ses menaces et attendre le moment opportun pour agir dans son intérêt comme dans le mien.

Devant une si belle déclaration, le silence se fit et, visiblement fière de son petit effet, Leïla se tourna vers les policiers qu'elle invita d'un geste courtois à rejoindre la porte d'entrée.

— Je vous remercie de vous être dérangés, messieurs. Votre présence ici est la preuve que la police française fait toujours montre d'une véritable efficacité dans la protection des honnêtes citoyens. Je suis certaine que votre intervention nous sera utile pour la suite des événements, si tant est que cette pauvre femme s'obstine à nous vouloir du mal. Je n'hésiterai pas à faire appel à vous si le besoin s'en fait sentir.

Puis elle se tourna vers Graça et, d'un signe de la tête, lui demanda de raccompagner les policiers jusqu'à la sortie. Ne trouvant plus rien à ajouter, ceux-ci adressèrent un salut à l'ensemble de la famille avant de quitter la pièce.

— Belle tirade ! ironisa Amélie en applaudissant de manière appuyée et sonore. Tu aurais dû faire du théâtre, maman ! Je suis certaine que tu aurais eu un succès fou. J'irai même jusqu'à dire que tu as plus de talent que papa... Ce qui n'est pas très difficile, j'en conviens.

— Je me passe de tes commentaires, Amélie, trancha Leïla en fustigeant sa fille d'un regard glacial.

— Ben quoi ? reprit l'adolescente, délibérément insolente. Ce serait bien la première fois que tu te préoccupes d'autre chose que de ton cul !

— Amélie ! s'offusqua Cécile. Tu devrais avoir honte de parler à ta mère de cette façon !

— Oh toi, ta gueule !

Et la jeune fille quitta rageusement la pièce.

— Ça commence à devenir une habitude... fit remarquer Leïla en affichant son sourire le plus désolé.

Le cœur lourd d'une rage sourde, Violette s'engouffra tête baissée dans la rame de métro avant de s'installer à côté de la fenêtre, le front plaqué contre la vitre. Sa poitrine la tirait de part en part, les artères comprimées par la colère et les muscles crispés de rancœur, avec ce besoin de crier, d'exiger des explications. L'incompréhension ne fit qu'accroître la fureur agglutinée au centre de chacun de ses nerfs, une masse de ressentiment qu'elle compressait en couches compactes dans ses entrailles, là, comme ça, bien tassée dans le fond, avec un peu de bile par-dessus pour colmater le tout. Ne pas exploser dans cette rame au milieu de l'indifférence générale et se donner en spectacle comme ces dingues qui hurlent leur misère au détour d'un corridor...

Violette sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle ne comprenait pas ce qui avait motivé pareille réaction, pourquoi Leïla avait décidé de mêler la police à tout cela. En arrivant devant le domicile des Vasseur, Violette s'était figée d'effroi en découvrant la voiture de police qui stationnait en double file devant l'immeuble.

Tout cela n'avait aucun sens. L'important n'était-il pas de garder son existence secrète ? Cela voulait-il dire que Leïla ne croyait plus en sa filiation avec Pierre Vasseur ? Mais alors, pour quelle raison ne pas exiger un test ADN afin d'être définitivement fixée et faire ainsi taire les possibles rumeurs ?

La jeune fille se ratatina un peu plus dans son coin. De toute évidence, un nouvel élément avait modifié l'ordre des choses, conférant à Leïla le pouvoir d'inverser les rôles : elle avait pris le contrôle de la situation et entendait apparemment le faire savoir en frappant un grand coup. Sans rien vouloir comprendre. Sans se soucier des dégâts qu'elle allait engendrer. Et elle, Violette, restait une fois de plus sur le carreau, éternelle perdante dans une histoire qu'elle n'avait pas choisie mais qu'elle subissait depuis longtemps, depuis toujours en vérité, depuis son premier cri, et même depuis son premier

battement de cœur à l'intérieur du ventre maternel.

Les stations défilèrent sans que la jeune fille parvienne à reprendre le dessus sur sa colère. Elle se sentait trahie, injustement jaugée pour des intentions qu'elle s'était défendu d'avoir, ayant fait l'effort de comprendre les motivations et les sentiments de la partie adverse alors que celle-ci s'était contentée d'assurer ses arrières et de la rejeter sans autre forme de procès. Pourtant, *qu'ils* le veuillent ou non, les Vasseur allaient devoir accepter ses revendications et lui donner sa part. Parce que, quoi qu'en pense Leïla, elle était de leur sang et avait droit à son bien. Violette aurait préféré que tout cela se fasse en bonne et intelligente entente, mais la veuve en avait décidé autrement. Elle lui avait ouvertement déclaré la guerre. Elle avait choisi de ne pas lui laisser sa chance, de la ranger parmi les opportunistes de tous bords, niant jusqu'aux traits qui la liaient indéniablement à son géniteur.

Mais cette fois, elle ne se laisserait pas impressionner ! Marre d'endosser perpétuellement le rôle de victime et de se contenter des miettes oubliées par d'autres. Marre d'être toujours dans le camp des perdants, de ceux qui n'ont rien à dire, de ceux qui subissent en silence. Marre d'être la cinquième roue du carrosse, celle de trop, celle que l'on évite, celle qui gêne.

Aujourd'hui, audacieuse et effrontée, Violette était désormais bien décidée à imposer sa personne autant que sa volonté. Crier haut et fort sa détermination à affronter la seule vérité, fût-elle d'une repoussante laideur. Conçue dans la violence et la souffrance, elle entendait à présent placarder en pleine lumière la réalité d'une existence qui n'avait été souhaitée par personne. Son intention n'était pas forcément de dévoiler le secret de sa naissance au monde du show-business, dont finalement elle se fichait pas mal. Elle ne connaissait que trop bien les ravages que pouvait engendrer l'éclat d'un monde fait d'apparences et de faux semblants et Violette était déterminée à ne pas commettre les mêmes erreurs que sa mère.

La splendeur de Leïla ne l'impressionnait plus.

Ses relations et sa fortune non plus.

Non, depuis que sa mère lui avait appris la façon dont elle avait été conçue, la jeune fille possédait une force dont elle n'avait jusqu'alors pas soupçonné la puissance : elle n'avait plus rien à perdre. Elle n'avait plus rien à espérer, ni du côté maternel, ni *a fortiori* du côté paternel. Et cette absence totale d'attaches affectives, d'espoir, de perspective et donc de désir lui donnait une incroyable liberté, presque même une réelle délivrance. Elle prit soudain conscience qu'elle possédait une arme dont la virulence était inversement

proportionnelle aux faiblesses de ses ennemis.

Faiblesses qui avaient pour nom « rumeurs », « fastes », « clinquant », « appareils ».

Ou encore « simulacres », « convenance », « étiquette ».

Mais aussi « mensonges », « dissimulation »... Et surtout : « secrets ».

Les gens

Une femme chez le coiffeur, qui feuillette un magazine : *Elle est jolie, tout de même, la femme de Pierre Vasseur.*

Le coiffeur : *La VEUVE de Pierre Vasseur !*

La femme : *Oui, la pauvre... C'est jeune tout de même pour être veuve !*

Le coiffeur : *Jeune ? Vous savez quel âge elle a ?*

La femme : *Quarante ans, quelque chose comme ça...*

Le coiffeur : *Vous voulez rire ? Elle flirte avec les soixante ans !*

La femme : *Non !*

Le coiffeur : *Chirurgie esthétique, qu'est-ce que vous croyez ! Ça se voit sur le côté, là, juste derrière les oreilles. Vous voyez ?*

La femme : *Tiens oui ! N'empêche, je veux bien être comme elle à soixante ans.*

Le coiffeur : *Moi, c'est son compte en banque que je veux bien avoir.*

La femme : *Dites plutôt le compte en banque de son mari.*

Le coiffeur : *Et qui c'est qui va toucher le pactole, maintenant qu'il est mort ?*

La femme : *Oui, bien sûr. D'un autre côté, elle a dû le supporter pendant des années... Ça vaut bien une petite compensation ! Parce que si vous voulez mon avis, il n'avait pas l'air commode, Pierre Vasseur.*

Le coiffeur : *Moi, je ne les plains pas. Après tout, ils ont la belle vie, ces gens-là.*

— Salope ! hurla Igor en saisissant une chaise par le dossier avant de l'envoyer valdinguer à l'autre bout de la pièce. Charogne ! Sale putain ! Pouffiasse !

Tania, qui pourtant était habituée aux gueulantes de son mari, accourut effarée.

— Je vais me la faire ! vociféra-t-il à l'adresse de sa femme. Je te jure que je vais me la faire !

— Tu vas te faire qui, Igor ? demanda-t-elle en criant plus fort afin de se faire entendre.

— L'autre pute de Leïla ! Cette connasse de dégénérée !

— Tu deviens fou ? Il y a une semaine, c'était la grande réconciliation et maintenant...

Tania avisa un illustré ouvert sur la table du salon et s'en approcha. Étalées en double page, des photos de Leïla marchant dans la rue en compagnie d'Alexandre et de Dona illustraient un article dont le titre affichait : « Depuis la disparition de leur grand-père, Alexandre et Dona Vasseur se sont sensiblement rapprochés de Leïla. » On les voyait rire ensemble, immobilisés devant un passage piéton en attendant de pouvoir traverser la rue, les enfants de part et d'autre d'une Leïla plus jeune et plus resplendissante que jamais. Sur une autre photo, ils s'apprêtaient tous les trois à entrer dans un restaurant mais semblaient faire une pause pour permettre à Leïla de renouer les lacets des bottillons de Dona. Dans un médaillon, en gros plan, Leïla avait saisi Dona dans ses bras et l'embrassait tendrement sur la joue tandis que la fillette affichait un sourire d'ange. Les visages des enfants étaient clairement reconnaissables, et même s'il était évident que les clichés avaient été pris au téléobjectif, les poses prétendument naturelles de Leïla trahissaient un certain consensus.

— La salope... murmura Tania en faisant écho à son mari.

— Tu vois ce que je veux dire ? rugit Igor. Elle nous a bien baisés, avec ses grands airs de veuve éplorée et ses sanglots à la mords-moi-le-cul ! « Je me sens tellement seule, Igor, si tu savais », railla-t-il en parodiant une Leïla éplorée. Mais elle va me le payer ! Je vais lui faire passer l'envie de se servir de mes gosses pour faire la maligne.

Tania s'était emparée de l'illustré qu'elle détailla d'un regard incrédule, comme si elle espérait encore découvrir la preuve qu'il ne s'agissait là que d'une mauvaise blague. Puis, le reposant d'un geste rageur sur la table, elle s'en prit à Igor.

— Je te l'avais dit que tu étais en train de te faire embobiner, explosa-t-elle, le visage blême. Mais non, comme toujours, il a fallu que tu n'en fasses qu'à ta tête, soi-disant que je ne pouvais pas comprendre ce qui se passait. Je ne peux jamais comprendre, n'est-ce pas ? Sauf qu'une fois de plus j'avais raison ! Cette vipère fait de toi ce qu'elle veut, Igor ! Et ton gros problème, tu vois, c'est que tu te crois toujours plus malin que tout le monde.

— Ça va, ça va ! grogna-t-il, excédé. N'en rajoute pas, s'il te plaît !

— N'en rajoute pas ? s'offusqua Tania cette fois véritablement ulcérée. Mes gosses sont dans le journal, on voit leur visage en gros plan et je ne dois pas en rajouter ? Tu m'avais promis que les enfants seraient toujours à l'abri des paparazzis ! C'était la condition *sine qua non*, Igor. Imagine ce qui pourrait arriver si...

— C'est bon, calme-toi ! aboya Igor que l'hystérie de sa femme commençait à agacer. Il ne va rien se passer du tout. Leïla nous a joué un tour de cochon, c'est sa façon à elle de répondre à mon interview dans *Télérama*. Mais pour Alexandre et Dona, ça ne va strictement rien changer.

— Ah non ? Maintenant que tout le monde connaît leur visage en sachant qu'ils sont les petits-enfants de Pierre Vasseur, tu crois vraiment que ça ne va rien changer ? Je ne donne pas un jour pour qu'ils en subissent les conséquences !

— Tu dramatises, Tania !

— Non, je ne dramatise pas et tu le sais très bien. Déjà rien qu'à l'école, ils passeront pour des bêtes curieuses et je te parie que le nombre d'invitations aux anniversaires des copains va quadrupler d'ici à deux semaines. Des enfants qui ne leur auront même jamais adressé la parole avant aujourd'hui. Sans compter que...

Elle s'interrompit, verte de rage, cherchant ses mots sans parvenir à mettre de l'ordre dans ses idées pour décrire ses craintes. Puis, abandonnant toute

tentative d'explication, elle murmura dans un souffle :

— Je te préviens, Igor : si jamais Alexandre ou Dona devaient en pâtir, ne fût-ce qu'un tout petit peu, je...

Puis elle se tut, défiant le regard de son mari qui, brutalement, s'était fait plus agressif.

— Tu quoi ? demanda-t-il en serrant les dents.

La voix de Tania se fit plus hésitante.

— Tu n'avais pas le droit de les jeter ainsi en pâture ! répliqua-t-elle, déjà moins sûre d'elle. Tu savais très bien qu'en les confiant à Leïla, il pouvait arriver n'importe quoi !

— Tu quoi, Tania ? insista Igor sans la lâcher des yeux.

Elle baissa la tête, incapable d'affronter plus longtemps la menace clairement formulée sur le visage de son mari. Pendant quelques secondes, un silence farouche les enveloppa, telle une chape de plomb que ni l'un ni l'autre n'eut la force de briser. Tania tendit la main vers la page de papier glacé, caressant avec émoi la reproduction de la joue de Dona, celle que Leïla n'embrassait pas. Puis, du bout du doigt, elle suivit le tracé des lèvres de la petite fille dont l'innocence du sourire lui fit chavirer le cœur. Son doigt se raidit au coin de la bouche, se replia sur lui-même, très vite suivi par les autres doigts, et c'est un poing rageur qui s'abattit violemment sur la table.

— Je refuse qu'ils soient réduits à n'être que les petits-enfants de Pierre Vasseur, et tu sais très bien que c'est ce qui va arriver !

— Mais CE SONT les petits-enfants de Pierre Vasseur, bordel ! hurla littéralement Igor. Tu peux te taper la tête contre les murs, Tania, tu n'y changeras rien. Tu étais tout de même prévenue en faisant des gosses avec moi qu'ils allaient *aussi* être les petits-enfants de Pierre Vasseur !

Tania jeta à son mari un regard farouche empreint de colère et de mépris.

— Écoute ! poursuivit Igor en faisant un effort considérable pour se calmer. Ça ne sert à rien de se renvoyer la faute. Je te promets que rien ne changera pour Alexandre et Dona. Tu me fais confiance ?

Une fois de plus, Tania garda le silence sans parvenir à cacher le scepticisme qu'elle ressentait. Alors, les traits durcis par la colère, Igor ajouta :

— Et je te promets aussi que dans un avenir très proche, Leïla se traînera à tes pieds en implorant ton pardon.

Tania haussa les épaules puis tourna les talons avant de quitter la pièce sans aucun autre commentaire. Resté seul, Igor resta immobile pendant un long

moment, comme s'il réfléchissait intensément à la façon dont sa vengeance allait s'exprimer. Puis, sans crier gare, il s'empara du magazine qu'il déchiqueta en poussant des grognements de rage.

Pierre Vasseur est reçu au journal télévisé d'une des chaînes nationales françaises. Après avoir rapidement fait le résumé de sa brillante carrière, la journaliste remercie l'acteur pour sa présence qu'elle sait rare en direct à la télévision. Pierre hoche humblement la tête et lui retourne le remerciement pour l'invitation. Puis la journaliste lui pose sa première question :

— *Pierre Vasseur, nous avons le plaisir de vous recevoir pour votre nouveau film, « Père Prodigue », qui sortira mercredi dans les salles. C'est un film tout en subtilité dans lequel vous interprétez le rôle d'un homme atteint d'un cancer incurable et qui décide de retrouver l'enfant qu'il sait avoir eu vingt-cinq ans plus tôt lors d'une aventure d'un soir. La quête de votre personnage durera neuf mois, et cet enfant dont il ne sait rien au début, pas même s'il s'agit d'un garçon ou d'une fille, prendra corps au fil de ses recherches, comme si ce père revivait à son tour la grossesse qu'il n'a pas vécue vingt-cinq ans auparavant. C'est un thème fort et très sensible, abordé avec beaucoup d'émotion par Yves Lancart, le réalisateur. Qu'est-ce qui, de prime abord, vous a touché dans ce personnage ?*

Pierre se redresse sur son siège et se racle la gorge avant de répondre.

— *Ben tout d'abord, comme vous l'avez dit, c'est un rôle bourré de sensibilité et de subtilité. C'est un rôle fort, je dirais même essentiel. Patrick Dessant, le personnage que j'interprète, apprend un jour qu'il va mourir et décide de retrouver cet enfant qu'il n'a jamais vu et dont il ne sait rien. Il sait juste qu'il a eu un gosse suite à une liaison d'un soir, un gosse qu'il s'est empressé d'oublier pour ne pas faire face à ses responsabilités parce que, à l'époque, ça le terrifiait de savoir qu'il allait être père. Et aussi parce que, sans doute, ce n'était pas prévu au programme. Ce que j'aimais bien dans le scénario d'Yves Lancart, c'était cette idée d'imaginer et ensuite de décrire une grossesse masculine : faire vivre une grossesse à un homme, qui ne peut être qu'une grossesse intellectuelle bien entendu, mais qui sera décalquée sur*

la grossesse de la femme. Yves a fidèlement suivi l'évolution et la croissance du fœtus dans le ventre maternel avant de transposer chaque stade à l'histoire du héros. Par exemple, ce n'est qu'au cinquième mois que l'on peut déceler avec certitude le sexe du bébé à l'échographie. Dans le film, mon personnage n'apprendra Le sexe de son enfant qu'au cinquième mois de son enquête.

— Alors, Patrick, votre personnage donc, décide de partir à la recherche de cet enfant, ce qui n'est pas une mince affaire puisqu'il ne sait absolument rien de lui, ni même de sa mère dont il ignore jusqu'au nom de famille. À partir de là va se nouer une intrigue digne d'un véritable roman policier, allant de rebondissements en coups de théâtre...

— C'est tout à fait cela... Disons qu'il décide tout d'abord de retrouver la seule personne susceptible de pouvoir le renseigner sur l'identité complète de la mère de l'enfant. Il s'agit de Didier, un vieil ami qu'il n'a plus revu depuis plus de vingt ans et qui fut d'ailleurs celui qui, à l'époque, lui avait appris qu'il allait être père. À partir au moment où il met le pied dans l'engrenage de son enquête, il va bouleverser l'ordre des choses et faire une sorte de voyage initiatique dans son passé en même temps qu'il suivra, à vingt-cinq ans d'intervalle, l'évolution de la grossesse de cette femme qu'il n'a connue qu'une seule nuit. Et qui le forcera à vivre à son tour la gestation de son enfant.

— Nous n'allons pas révéler toute l'histoire qui est assez bien construite et qui, comme je le disais, rejoint les plus grands suspenses des dernières décennies... Ce qu'il y a de très intéressant également dans ce film, c'est ce combat perpétuel entre la vie, représentée par cet enfant qui, au début, ne vit que dans l'esprit de son père et qui, au fil de l'histoire, devient réel, de chair et de sang, et la mort, matérialisée par le cancer qui ne cesse de progresser dans le corps de votre personnage. Le suspense réside d'ailleurs également dans ce duel car pendant tout le film, le spectateur ne sait réellement pas si le héros parviendra à retrouver son enfant avant de mourir... Comment avez-vous abordé l'interprétation de cette dualité permanente, l'opposition entre la vie et la mort, l'espoir que votre personnage nourrit de gagner cette course contre la mort afin de pouvoir serrer son enfant dans ses bras avant de mourir ?

Pierre Vasseur met quelques instants avant de répondre.

— Disons que, pour mon personnage, ce qui va en effet tout déclencher, c'est d'apprendre qu'il est très malade et qu'il va bientôt mourir. Il fait le

bilan de sa vie et il s'aperçoit qu'il ne va rien laisser de transcendantal derrière lui, rien dont il soit vraiment fier. La seule chance qui lui reste de partir « l'âme en paix », c'est-à-dire en se disant que son passage sur terre valait un tant soit peu la peine, c'est éventuellement cet enfant qui, il l'espère, possède de grandes qualités. Parce qu'il y a également cet aspect-là des choses : non seulement il cherche à retrouver cet enfant qui, rappelons-le tout de même, a déjà vingt-cinq ans et donc tout un petit bout de vie derrière lui, mais de plus, pour que le héros puisse mourir sereinement, il faut que cet enfant sorte de l'ordinaire. Donc ce père se met à fantasmer sur ce que son gosse a pu devenir ou être en train de devenir, genre médecin, ou même pompier vous voyez, un métier qu'il considère comme étant vital, parce qu'il aurait ainsi sauvé des vies humaines par exemple, et qu'ainsi sa propre existence n'aurait pas été vaine. C'est terrible parce que ça devient pour lui une façon de se déculpabiliser d'avoir raté sa propre vie. Cet enfant qu'il n'a jamais vu, qu'il ne connaît absolument pas, devient, dans son esprit, une sorte de passeport pour le Paradis. Il y a d'ailleurs un petit côté Frank Capra dans ce film, quand on repense à « La vie est belle » lorsque James Stewart pense qu'il n'aurait jamais dû naître et qu'un ange est dépêché sur terre pour lui prouver la nécessité de son existence...

— Oui, parce qu'il y a également beaucoup d'humour dans ce film, Yves Lancart traite le sujet avec une certaine cocasserie mêlée de tendresse...

— Tout à fait, et c'est également un des aspects du scénario qui m'a beaucoup plu. Car au départ, c'est plutôt un sujet grave, cet homme qui parvient à vivre pendant vingt-cinq années en sachant que, quelque part sur cette terre, vit un être qui vient de lui, un enfant qui peut-être a besoin de lui pour grandir, pour se construire... Il lui faudra finalement un électrochoc, une véritable menace, à savoir l'annonce de sa mort prochaine pour qu'il prenne conscience de cette réalité et qu'il décide enfin de l'affronter.

— Justement, vous qui êtes père de famille et que l'on sait très proche de vos enfants, comment avez-vous fait pour vous glisser dans la peau d'un personnage qui n'a pas eu la force de faire face à cette responsabilité ? J'imagine que, par certains côtés, vous n'avez pas pu être tout à fait en adéquation avec votre personnage...

Pierre Vasseur esquisse un sourire un peu narquois en même temps qu'il baisse les yeux. Il reste ainsi quelques secondes, face à la caméra, sans bouger, sans même faire mine de chercher ses mots ou amorcer la moindre réponse. Puis il relève la tête et son visage s'est indiciblement modifié. Sa

voix devient plus grave en même temps que son ton se fait cassant.

— *C'est là qu'intervient la part de l'acteur et le travail d'interprétation. S'il fallait chaque fois partager les idées ou les valeurs morales des personnages que nous interprétons à l'écran, alors la moitié des chefs-d'œuvre du cinéma mondial n'auraient jamais pu être tournés.*

La journaliste remercie l'acteur de s'être déplacé et d'avoir répondu à ses questions puis, refaisant face à la caméra, elle passe au sport.

Dans les studios de montage, Philippe Paquot interrompt la diffusion des interviews de Pierre et se tourne vers Leïla, le regard interrogateur.

— Et celle-là, on la garde ?

— Tu parles, qu'on la garde ! acquiesce Leïla en ajustant son rouge à lèvres.

Lorsque Leïla rentre chez elle, ce soir-là, elle découvre dans le hall d'entrée deux sacs de voyage appartenant à Amélie, et visiblement remplis de ses effets personnels.

— Amélie ?

N'obtenant aucune réponse, elle parcourt l'ensemble des pièces de l'appartement sans cesser d'appeler sa fille. Finit par la trouver dans la cuisine, en train de griffonner un mot à son attention.

— Ben, super ! s'exclame celle-ci en abandonnant la rédaction de sa prose. Comme ça, je n'aurai pas besoin de t'écrire pour t'expliquer la situation. Je déménage.

— Tu déménages ? s'étrangle Leïla. Première nouvelle ! Et pour aller où ?

— Chez tante Christine. Elle est partie en tournée pendant deux mois et je m'installe dans son appartement le temps de son absence.

— C'est hors de question !

L'adolescente jette à sa mère un regard buté.

— Je ne te demande pas la permission, maman, déclare-t-elle d'un ton souverain.

— C'est ce qu'on va voir !

Leïla fait demi-tour, se dirige à grands pas vers le hall d'entrée, s'empare des deux sacs de sa fille, un dans chaque main, avant de gravir rageusement les escaliers jusqu'à la chambre d'Amélie. Celle-ci, indignée et offusquée, la suit en la menaçant des pires représailles si elle ne lui rend pas immédiatement ses affaires. Mais Leïla semble totalement hermétique aux avertissements de l'adolescente et parvient au premier étage, portant les deux gros sacs à bout de bras.

— J'en ai assez de tes lubies ! réplique-t-elle en faisant volte-face. Tu n'as encore que treize ans, ma petite fille, ce qui veut dire que tu es mineure et toujours sous mon autorité. C'est moi et moi seule qui décide de ton avenir.

Et déménager pendant deux mois chez ta tante ne fait absolument pas partie de mes projets en ce qui te concerne. Maintenant, tu vas me ranger tout ça. Ensuite, tu descendras pour m'aider à préparer le repas.

Parvenue au seuil de la chambre, Leïla ouvre la porte à l'aide de son pied et balance fermement es sacs à l'intérieur de la pièce. Puis, affrontant résolument le regard foudroyant de sa fille, elle croise les bras et se poste contre le mur afin de la laisser passer.

L'adolescente fulmine, les dents serrées dans un rictus aussi haineux que furibond.

Les deux femmes s'affrontent ainsi dans leur colère, mais aucune ne détourne les yeux. Alors, à bout de patience, Leïla empoigne sa fille par l'épaule et la projette violemment devant elle en direction de la chambre.

— Si tu veux me pousser à bout, tu es mal tombée, Amélie ! Parce que je ne suis absolument pas d'humeur à supporter tes caprices aujourd'hui. Pour quitter mon toit, tu devras attendre ta majorité. En attendant, c'est moi qui décide de ce que tu peux faire ou non.

Et sans lui laisser le temps de réagir, elle claque la porte d'un geste rageur, ponctuant ses propos par un fracas qui se veut définitif. Puis, excédée, elle tourne les talons et descend l'escalier, la main raidie sur la rampe dont elle suit la courbe tel un automate. Ce n'est que lorsqu'elle pose le pied sur le palier du rez-de-chaussée que, se voyant contrainte de lâcher la rampe, elle s'aperçoit des soubresauts qui agitent ses membres. Alors, se laissant envahir par une vague de lassitude, elle lève les yeux au plafond et, d'une voix chargée de rancœur, s'abandonne librement à quelques propos acerbes :

— Ta fille commence sérieusement à me faire chier, Pierre. Je te jure qu'elle a intérêt à filer droit, parce qu'elle ne sait pas encore de quoi je suis capable.

Le rapport du GIEC (les scientifiques du groupe intergouvernemental d'experts sur l'évolution du climat) était sans appel : l'essentiel du réchauffement climatique de ces cinquante dernières années était imputable à l'activité humaine et en particulier à l'utilisation de combustibles fossiles. Le rapport prédisait une augmentation probable des températures de 1,8 à 4 degrés centigrades au XXI^e siècle, avec une fourchette plus large oscillant entre 1,1 et 6,4 degrés. Les températures avaient augmenté de 0,7 °C au XX^e siècle et, depuis que l'on avait commencé à établir des statistiques en 1850, les dix années les plus chaudes étaient postérieures à 1994. Dans un avenir proche, les émissions de gaz à effet de serre causeraient de graves dérèglements climatiques, comme une hausse du niveau des mers jetant sur les routes de l'exode des millions d'êtres humains, des vagues de chaleur entraînant de nombreuses canicules, de fortes précipitations de plus en plus fréquentes, des cyclones, typhons et ouragans de plus en plus intenses...

En ce dimanche de novembre, Tania se fit la réflexion que, décidément, le réchauffement climatique était bel et bien une réalité : il faisait 19 degrés et, de manière très égoïste, elle ressentait elle aussi les conséquences d'un tel dérèglement météorologique. Igor et elle avaient passé la soirée du samedi chez des amis et n'étaient rentrés au bercail que tard dans la nuit. Réveillée à l'aube par les enfants, Tania s'était sentie pâteuse toute la matinée et aurait, pour une fois, préféré qu'il vente et qu'il neige comme de coutume en cette période de l'année, afin de pouvoir douillettement rester au chaud chez elle et caler Alexandre et Dona devant un DVD. « *Pirates des Caraïbes 2* », par exemple, qui durait cent quarante minutes. Au lieu de cela, il faisait extraordinairement beau et doux et les enfants s'étaient mis à trépigner pour pouvoir sortir. Culpabilisée de les laisser à l'intérieur par une si belle journée, elle n'y avait pas coupé : il avait fallu s'habiller et sortir de la maison, direction la plaine de jeux dans laquelle elle s'était posée sur un banc pour

n'en plus bouger. Elle se mit aussitôt à somnoler, ce qui lui permit d'éviter le regard des autres mamans, échappant au pénible devoir de la conversation. Le début de l'après-midi passa ainsi d'une manière moins laborieuse que prévu, si ce n'est les cris des enfants qui, de temps à autre, la faisaient sursauter sur son banc, lui rappelant qu'elle avait le crâne lourd et fragilisé par les excès de la veille autant que par le manque de sommeil.

Elle émergea de sa torpeur vers 15 heures et reprit peu à peu pied dans la réalité. En consultant sa montre, elle songea au goûter des enfants puis, se redressant d'un mouvement digne, elle fit la mise au point sur les vagues silhouettes qui l'entouraient, certaines s'affairant consciencieusement dans le bac à sable, d'autres plus mouvantes qui se balançaient ou s'élançaient du haut d'un toboggan. Elle repéra assez vite l'anorak bariolé d'Alexandre jouant aux extraterrestres dans la cage à poules en compagnie d'un petit garçon qu'elle ne connaissait pas. Puis elle se mit à la recherche de Dona, habituellement indéboulonnable du bac à sable. À cette heure de la journée, la plaine de jeu regorgeait de monde et Tania mit quelques instants avant de s'apercevoir que Dona ne se trouvait plus à l'endroit escompté.

Un rapide coup d'œil alentour acheva de la réveiller tout à fait.

Elle se leva d'un bond et rejoignit Alexandre en quelques enjambées.

— Où est ta sœur ? aboya-t-elle à l'adresse de son fils.

Surpris, l'enfant la dévisagea d'un regard ahuri, un regard qui ne laissait aucun doute sur la réponse non formulée, broyant instantanément les tripes de Tania avec une violence inouïe. Elle comprima un hoquet de panique avant de se tourner et se retourner sur elle-même, observant frénétiquement – mais sans rien apercevoir – les environs par-delà les haies qui bordaient la plaine de jeux. Puis, saisissant son fils par le bras, elle se mit à courir en direction d'un des accès à la plaine et déboucha rapidement dans le parc ceinturant l'aire de jeu. Ne sachant quelle direction prendre, elle s'immobilisa, visiblement désorientée, avant de faire volte-face et de saisir Alexandre par les épaules.

— Quand as-tu vu Dona pour la dernière fois ?

— Mais j'en sais rien ! gémit l'enfant qui commençait à être effrayé par le comportement angoissé de sa mère.

— Tu ne l'as pas vue sortir de la plaine de jeux ? s'énerva-t-elle. Réponds-moi, Alexandre, tu l'as vue qui parlait à quelqu'un ?

— Non... répondit-il sans beaucoup de conviction.

Consciente qu'elle n'obtiendrait aucune information probante de la part du

petit garçon, elle se redressa d'un coup sec et, cette fois, donna libre cours à son effroi. Scrutant l'horizon sans ordre ni méthode, n'apercevant que des masses d'ombres et de lumières, des taches de couleurs, des contours informes, des formes mouvantes, un monde soudain incompréhensible et qui lui parut totalement étranger, un monde dont, tout à coup, elle ne saisissait plus ni le processus ni le mode d'emploi, l'habitable naturel de ce corps que, brutalement, elle désirait arracher de son être, parce que devenu trop encombrant, trop douloureux aussi, avec ce ventre explosé de terreur, et ce cœur devenu subitement forcené qui défonçait sa poitrine comme s'il cherchait à briser sa cage thoracique, transpercer ses poumons et ronger sa chair pour s'évader loin du tourbillon environnant, une succession de flux de sang instantanément portés à ébullition et traversant son corps à une vitesse tellement folle qu'elle en eut des vertiges de nausée...

Instinctivement, à la seconde même où elle fit le constat que Dona avait disparu, au moment précis où le souvenir de la fillette se déroba de son champ de vision pour ne plus lui offrir qu'une plaine de jeux privée de sa présence, Tania sut qu'elle ne retrouverait pas sa fille.

Que ce qu'elle craignait depuis toujours était arrivé.

— Dona !

Ce fut un cri expulsé du fond de ses viscères, un cri qu'elle vomit littéralement pour ne pas périr étouffée sur-le-champ, un cri qui déchira la douceur de l'atmosphère, se répercutant jusque dans les entrailles de la terre tandis que tout, autour d'elle, parut se figer d'effroi.

À ses côtés, Alexandre pleurait silencieusement.

Tout se mit rapidement en place. La dernière chose sensée que Tania eut le réflexe de faire fut de prévenir Igor qui la rejoignit en quelques minutes avant de constater par lui-même la disparition de Dona. Il prévint aussitôt les forces de police puis fit un rapide tour du parc en hurlant le nom de sa fille, alertant ainsi les passants qui se mirent également à chercher. Une première voiture de police arriva très vite sur les lieux et, après avoir entendu le témoignage de Tania ainsi que celui d'Alexandre, et compte tenu du très jeune âge de la fillette, des renforts furent demandés sans attendre. En quelques instants à peine, le parc fut envahi de policiers qui délimitèrent un périmètre de sécurité, quadrillant le secteur et interrogeant chaque personne susceptible d'avoir vu ou entendu quelque chose. Enfin, dès que l'identité de Dona fut connue, et plus particulièrement sa filiation avec l'acteur Pierre Vasseur, le terme de « disparition inquiétante » s'imposa à l'esprit de chacun. Par acquit de conscience, on entreprit de vérifier l'emploi du temps de tous les pédophiles de la région, mais la thèse de l'enlèvement fut très vite privilégiée et l'on commença à envisager la possibilité de recevoir bientôt une demande de rançon.

Les instants qui suivirent la disparition de Dona, aussi éprouvants furent-ils, passèrent néanmoins relativement vite. On raccompagna Igor et Tania chez eux tandis qu'Alexandre fut envoyé chez sa tante maternelle. Un médecin dépêché sur place administra à Tania un sédatif qui la maintint dans une sorte d'état légèrement apathique. Pendant ce temps, les policiers insérèrent dans les téléphones de la maison un système d'écoute qui leur permettrait de localiser tout appel entrant.

Assommée par les cachets, Tania se mit à observer le remue-ménage qui l'entourait d'un air absent, comme si tout cela ne la concernait pas, hormis quelques instants de conscience fulgurants au cours desquels son esprit semblait zapper d'une réalité à une autre. Elle se mettait alors à sangloter en

murmurant le nom de sa fille, frémissant sous la charge d'une émotion trop forte, trop douloureusement poignante. Puis, brutalement, comme si on l'avait déconnectée en retirant la prise, elle s'apaisait instantanément et reprenait son attitude d'indolence presque inerte.

Vers 18 heures, l'attente s'installa réellement, concrète et palpable. Une attente insoutenable dont chaque seconde se démultipliait dans une sorte d'écho aux relents lugubres, comme un recommencement perpétuel, sans progression aucune, juste la répétition infinie du silence et de l'angoisse.

Chaque bruit ressemblait à celui que provoquait la fillette ce matin encore, la résonance de ses pas sur le plancher, le timbre de sa voix, l'éclat de son rire, le souvenir de son existence... Elle était là, présence éternelle derrière chaque porte, s'esquivant dans la pièce d'à côté à l'approche des uns et des autres, tellement vivante qu'Igor crut à plusieurs reprises pouvoir la toucher rien qu'en tendant le bras, mains et doigts déployés à l'extrême avant de broyer le vide, abîme insondable s'étalant tout autour de lui, vide d'elle, de sa chair et de son souffle.

À bout de raison, Igor se prit la tête entre les mains et, pour la première fois de sa vie, il souhaita, l'espace d'un instant, périr sur-le-champ.

— Je n'aurai jamais la force de vivre cela, murmurait-il en se balançant d'avant en arrière, la tête toujours saisie entre ses deux mains. C'est trop dur, c'est trop cruel, je ne peux pas, je ne peux pas... Pourquoi ? Pourquoi nous ? Pourquoi elle ?

Cette ultime question le raidit d'effroi, l'esprit soudain frappé d'une pensée qui, de toute évidence, ne lui était pas encore venue. Il se redressa brutalement, le souffle court et le regard fou, s'empara de son téléphone cellulaire et composa le numéro de Leïla.

Lorsque la jolie veuve établit la communication, un déluge d'accusations et de haine s'abattit sur elle. Igor la fustigea méthodiquement, d'une voix sèche et austère, presque décharnée, lui incriminant formellement la responsabilité de la disparition de Dona.

Nageant d'abord en pleine incompréhension, Leïla le traita de fou avant de lui ordonner de se calmer, le priant alors de s'expliquer clairement.

Igor ne se fit pas prier.

— En exposant mes enfants à la presse, tu les as condamnés, Leïla. On a enlevé Dona cet après-midi. Nous attendons la demande de rançon. J'espère que tu es contente.

Prise d'effroi, Leïla resta sans voix durant quelques instants, anéantie par la

nouvelle autant que par le poids de la charge qu'on lui faisait endosser.

— Elle... Elle n'a pas pu être enlevée... balbutia-t-elle comme si le déni d'une telle possibilité suffisait à annihiler toute éventualité de kidnapping. Elle se cache quelque part, tout simplement... Ou elle s'est perdue... Vous... Vous allez la retrouver...

— Je te tiens personnellement responsable de sa disparition, Leïla, poursuivit Igor sans se préoccuper des efforts désespérés de sa belle-mère pour dédramatiser la situation. Que ce soit suite aux photos parues dans *Voici* ou non, tu as sciemment mis mes enfants en danger. Quelle que soit l'issue de la situation, nous nous retrouverons devant les tribunaux.

Et il coupa la communication sans laisser à Leïla le temps de réagir, désireux de faire peur, de faire mal, et surtout de faire souffrir comme il souffrait lui-même.

En déposant le téléphone sur son socle, Leïla resta sans voix, le souffle coupé. Le regard perdu dans l'horreur, les traits contractés par la frayeur. Au fil des secondes qui s'égrainèrent dans le silence atterré de sa conscience, un décompte funèbre rythmant sa chute vers l'Enfer, elle entrevit la pléiade de doutes, de questions, d'incertitudes, de suspicions, et surtout cette masse de souffrance qui allait immanquablement faire cortège avec l'ignorance du sort de Dona, ainsi que l'attente de ses nouvelles.

Et maintenant ?

À présent Leïla demeure immobile durant un long moment, comme si on l'avait vissée dans le sol, incapable du moindre mouvement. Son regard est chevillé au téléphone, elle ressent ce désir fou de faire corps avec lui, le sentir vibrer, s'en saisir et entendre la voix d'Igor lui annoncer dans un éclat de rire que tout cela n'est qu'une mauvaise blague, une façon pour lui de se venger des photos parues dans *Voici*.

Mais le téléphone demeure immobile et silencieux dans les affres de mille et un tourments dont elle ne sait lequel est le plus insurmontable. Bientôt, les mots « enlèvement », « tribunaux » ou encore « condamné » résonnent à ses oreilles, se faisant écho les uns aux autres. Elle maîtrise un frisson d'épouvante, tente de se dominer, sans succès, de plus en plus en proie à l'affolement avant de prendre appui sur le canapé. Elle parvient ainsi à réduire les soubresauts de nervosité que son corps lui impose. Si quelqu'un entrait dans la pièce à cet instant, il se croirait en présence d'une personne atteinte de la maladie de Parkinson. Elle perd les pédales, sans comprendre comment tout cela est possible, comme si son esprit remettait constamment à la seconde suivante la terrible prise de conscience de ce qui est : Dona a disparu et personne ne sait où elle se trouve.

S'agit-il d'une conséquence directe des photos parues dans *Voici* ? Une personne mal intentionnée habitant le quartier d'Igor et de Tania a-t-il

reconnu es enfants, apprenant du même coup qu'ils appartenaient à la famille du célèbre acteur Pierre Vasseur et dès lors persuadé qu'ils étaient immensément riches ? Pierre l'a souvent répété : l'imagination populaire est parfois plus menaçante qu'une arme braquée sur la tempe et il ne faut jamais sous-estimer les dégâts qu'elle peut engendrer. Les gens simples ont souvent tendance à croire que la gloire édifie d'invincibles personnes vivant au-dessus de la condition humaine : ceux qui pensent que le feu des projecteurs dispense autant de bonheur que de lumière, ceux qui associent sourire et ravissement, ceux qui confondent fortune et bien-être, ceux pour qui le succès tient le haut du pavé de leurs ambitions, au détriment de valeurs autrement plus nobles, comme probité ou loyauté... En deux mots les envieux, les cupides, les jaloux...

Les parasites.

L'esprit de Leïla ripe à cette pensée. Un parasite... Un individu qui, vivant aux dépens d'un autre, lui porte préjudice sans pour autant le détruire. Un parasite, un nuisible, quelqu'un qui, n'ayant pu obtenir gain de cause, décide de se servir sans le consentement de celui qu'il détrousse, déterminé à faire pression par n'importe quel moyen. Et qui serait ensuite résolu à lui faire porter le chapeau de son délit.

« Vous avez l'air d'être abonnée aux mauvais rôles, dans la famille. C'est un peu vous la méchante de service, non ? »

La voix goguenarde de Violette résonne soudain à ses oreilles, lui rappelant que la jeune fille a parfaitement saisi le différend qui l'oppose à Igor.

Bien sûr, rien n'affirme que Violette soit à l'origine de la disparition de Dona. Mais c'est une éventualité. Une possibilité. Une piste. En tout cas le seul point de départ qui se présente à l'esprit de Leïla. Elle s'y accroche de toutes ses forces, déjà prête à saisir son téléphone pour avertir Igor que sa fille ne risque rien, qu'elle a seulement été emmenée par Violette afin de faire pression sur les membres de la famille. Ou simplement se faire entendre, qui sait ? Absurde mais envisageable, tout comme l'attitude de Violette depuis le premier jour où elle s'est présentée en exposant ses intentions.

Brusquement, Leïla a envie de hurler qu'elle n'est pour rien dans la disparition de Dona. Qu'il n'y a aucun lien entre les photos de *Voici* et la tragédie de cet après-midi. Que ce n'est pas sa faute.

Il lui faut agir, et vite. Leïla s'empare du téléphone, active le répertoire et tape les premières lettres du prénom d'Igor... Puis s'immobilise, le cerveau en ébullition. Prévenir Igor, le mettre sur la piste de Violette et livrer

l'adolescente à la police ? Autant téléphoner tout de suite aux différents organes de presse à scandale et leur révéler elle-même l'existence de la jeune fille !

Le pouce se raidit en pleine course sur le clavier avant de dévier sa route vers la touche ornée du dessin d'un petit combiné rouge.

Leïla repose le téléphone et se prend la tête entre les mains.

Il faut réfléchir.

Ne pas agir dans la précipitation, ne pas tout foutre en l'air sur un simple coup de tête.

Et surtout ne rien dire à Igor.

Par gestes saccadés, pareils à ceux d'un pantin désarticulé, Leïla ouvre le tiroir du meuble du téléphone et se saisit de l'annuaire des pages blanches qu'elle pose lourdement devant elle. S'apprête à le feuilleter avant de se figer une nouvelle fois, l'esprit en alerte. Tente de se remémorer son dernier entretien téléphonique avec Violette, suspend son souffle à l'affût de la moindre réminiscence, se souvient des bruits, parasites eux aussi, qu'elle avait perçus en arrière-plan. Instinctivement, cela lui avait fait penser à un lieu public, comme un magasin ou... Un restaurant. Un restaurant dont la personne qui avait pris la communication lorsque Leïla avait rappelé, avait cité le nom. Mais quel était-il ?

Impossible de s'en souvenir. Un truc du genre « Ça se dit », ou « c'est comme ci », un truc assez court qui se termine par « i ». Fébrile, Leïla feuillette les pages de l'annuaire, repère la rubrique des restaurants, avance jusqu'à la lettre « C » avant de poser son index en guise de repère et de le faire glisser le long des colonnes. Les noms dansent sous ses yeux, la plupart inconnus, à part l'un ou l'autre dont elle a déjà goûté la cuisine et sur lesquels elle hésite, ne sachant plus si la familiarité du nom se rapporte à ses souvenirs personnels ou à ce coup de téléphone qu'elle avait passé en...

En consultant le journal des appels entrants et en éditant le numéro qui s'était affiché !

Le journal de son téléphone sans fil !

Combien de numéros gardait-il en mémoire ?

De plus en plus énervée, Leïla se précipite dans sa chambre où elle se souvient avoir laissé l'appareil sur la table de nuit. Elle s'en empare comme s'il en allait de sa vie et fait défiler les options jusqu'à tomber sur le sigle d'un journal dont le coin supérieur gauche est légèrement rabattu vers l'avant. *Enter*. Méthodiquement, Leïla fait dérouler la liste des appels accompagnés

des dates auxquelles ils furent émis...

Jusqu'à tomber sur celui qu'elle cherche.

Un numéro fixe qu'elle ne connaît pas mais dont la date et l'heure correspondent au dernier appel de Violette s'illumine dans la fenêtre digitale. Le cœur de Leïla bondit dans sa poitrine en même temps qu'elle réfrène une irrésistible envie de crier victoire. Fiévreuse, elle actionne à deux reprises la touche « *Enter* » afin d'éditer le numéro d'abord, de le composer ensuite. Le chant électronique des touches l'informe que la communication va s'établir, très vite suivi des premières sonneries.

Leïla retient son souffle.

— « Ceci dit » bonsoir, Cyndie à l'appareil.

— Bonsoir... Heu... Pourrais-je parler à Violette ?

— Elle n'est pas de service, ce soir. Faut rappeler demain.

Leïla réfrène un geste de victoire : elle a retrouvé la trace de Violette.

— C'est urgent, je dois absolument la joindre ce soir. Pourriez-vous me communiquer son numéro de portable ?

— Désolée, on ne peut pas donner le numéro privé des membres du personnel. Appelez demain, elle prend son service à 11 heures. Bonne soirée.

Alors que Cyndie va raccrocher le combiné, Leïla la retient d'un ton précipité :

— Écoutez, c'est extrêmement important. Il faut vraiment que je puisse la joindre. Si vous ne pouvez pas me donner son numéro, peut-être pourriez-vous la prévenir qu'elle doit rappeler Leïla de toute urgence.

Restée en suspens entre son intention de raccrocher et la curiosité que la voix presque hystérique de Leïla provoque en elle, Cyndie hésite quelques instants. Le temps pour Leïla de trouver les arguments qui finissent de la convaincre.

— Bon, finit-elle par concéder. Elle a votre numéro ?

— Normalement, oui. Mais par acquit de conscience, je vais vous le redonner.

La veuve dicte son numéro de fixe ainsi que celui du portable avant de remercier la jeune serveuse comme si elle venait de lui sauver la vie.

— Dites-lui que j'ai du nouveau pour ce qu'elle sait et que tout est sur le point de s'arranger comme elle le souhaite, ajoute-t-elle afin de mettre toutes les chances de son côté pour que Violette la rappelle.

Les vingt minutes qui passent dans l'attente du coup de fil de Violette sont éprouvantes. Leïla ne veut prendre aucun risque, et surtout pas celui de s'éloigner des téléphones – qui pourtant sont portables tous les deux – de peur de manquer l'appel. C'est à peine si elle ose esquisser le plus petit geste, terrifiée à l'idée qu'elle puisse ne pas entendre la sonnerie, distinguer le signal. Son souffle est désormais suspendu à la contemplation hypnotique des appareils.

Aucun bruit n'est plus entendant que celui d'un téléphone qui ne sonne pas.

Soudain, son mobile s'anime de son et de lumière : le thème musical des films de James Bond brise le silence de la pièce, annonçant un appel dont l'origine est inconnue. Leïla sursaute, tellement surprise de l'entendre chanter que son cœur défonce sa poitrine d'un unique battement dont la violence la laisse étourdie quelques instants. Puis, prenant conscience que l'instant tant attendu se présente enfin, elle se précipite sur le téléphone pour s'en saisir d'un geste frénétique avant d'établir la communication. Porte l'appareil à son oreille et bloque sa respiration.

— Violette ?

— Oui... Il paraît que vous voulez me parler ?

Et là, le trou, l'abîme, le vertige, l'incompréhension soudaine et totale d'une situation qu'elle a pourtant provoquée.

Lui parler ?

Pour lui dire quoi ?

« Rendez-nous Dona » ?

Absurde. Grotesque. Limite risible.

Il faut pourtant la retenir, tenter de savoir si la jeune femme est pour quelque chose dans la disparition de la fillette ; déceler l'intonation de voix qui, sans l'ombre d'une hésitation, la désignera comme coupable d'un délit que tout le monde cherche déjà à mettre indirectement sur le dos de Leïla.

— On m’a téléphoné du « Ceci dit » pour me dire que vous cherchiez à me joindre, reprend Violette, surprise par le silence de Leïla.

— En effet, il y a certaines choses dont j’aimerais vous entretenir.

Leïla déglutit, consciente d’avancer à l’aveuglette sur le terrain glissant de l’ignorance. Si Violette est responsable de la disparition de Dona, elle se méfiera de tout et s’esquivera au moindre faux pas. Il se peut même que, prise de panique, elle s’en prenne à l’enfant. Il faut donc agir avec la plus extrême prudence.

Complètement démunie, Leïla hésite sur ce qu’il faut dire et ne pas dire, et son incertitude entraîne un affolement qui lui-même accroît son embarras. Pour ne rien arranger, devant le silence suspicieux de Violette, elle se perd bientôt en circonvolutions qui ne signifient rien et finit par s’agacer elle-même de tant de maladresse.

— Il m’est difficile de vous parler de tout cela au téléphone, finit-elle par déclarer, à bout de nerfs. Le mieux serait que l’on se voie. Vous pouvez venir ?

— Maintenant ? demande Violette en consultant sa montre qui affiche 18 h 30.

— Pourquoi attendre ? Vous aviez d’autres projets ?

Violette tarde à formuler sa réponse et Leïla suspend *son* souffle, déjà persuadée que le silence de son interlocutrice est le plus éloquent des aveux.

— Pour que vous m’attendiez avec les flics ? raille enfin Violette en faisant allusion au souvenir qu’elle garde de la dernière fois que Leïla l’a « conviée » chez elle. Vous me prenez pour une conne ou quoi ?

La réaction de la jeune femme est si spontanée – et surtout tellement inattendue – qu’elle laisse Leïla complètement abasourdie. Ainsi, Violette ne cherche même pas à cacher sa culpabilité ! Sans même qu’on la presse ou la menace d’avouer son délit, elle admet son implication dans le rapt de Dona ! Désorientée par tant de facilités à confondre la coupable, Leïla ne sait comment réagir pour garder l’avantage. Ne surtout pas la brusquer, la garder à l’autre bout du fil coûte que coûte, sans prendre le moindre risque qu’elle ne raccroche.

Mais passé le premier instant de confusion, c’est comme un poids immense qui se libère de son ventre, la preuve enfin palpable que le cauchemar va bientôt prendre fin. Que Dona est sur le point d’être retrouvée.

— Je n’appellerai pas les... « flics », je vous en fais le serment ! s’écrie Leïla avec toute la persuasion dont elle se sait capable. Pourquoi le ferais-je ?

Où serait mon intérêt ?

Elle s'interrompt quelques secondes, paraissant chercher ses mots. Puis, comme prise d'un regain d'espoir :

— Écoutez, Violette : tout peut encore s'arranger. Pourquoi ne pas tout reprendre depuis le début ? Nous avons commis des erreurs, l'une et l'autre, mais la situation n'était facile pour personne. Tout n'est pas perdu ! Faut-il vraiment en arriver aux pires extrémités ? Violette, pour l'amour du ciel ! Venez me rejoindre ici, nous serons plus à l'aise pour discuter. Il n'y a pas de piège, je vous le jure sur ce que j'ai de plus précieux au monde.

Déconcertée par un tel changement de comportement, Violette garde le silence durant quelques instants, mutisme que Leïla prend pour de la suspicion.

— De toute façon, que risquez-vous ? ajoute-t-elle en tentant un ultime argument de conviction. Vous viendrez seule, n'est-ce pas ? Vous gardez donc l'avantage : quoi qu'il arrive, nous ne pourrons rien faire sans vous.

Violette ne sait pas trop de quoi parle Leïla, mais en y réfléchissant bien, il est évident qu'elle ne risque rien, ni de la part de Leïla, ni de la part de la police. Pour quel délit l'arrêterait-on d'ailleurs ? Chantage ? Quel chantage ? Celui de revendiquer ses droits, être reconnue parmi les siens, trouver enfin la légitimité qui lui a toujours fait défaut ? Qu'on l'accuse seulement de quoi que ce soit et l'ensemble des médias au grand complet serait instantanément au courant de son existence. Violette a beau tourner et retourner la situation dans tous les sens, il est évident que l'intérêt de Leïla est de garder cette affaire aussi secrète que possible.

— Bon... déclare-t-elle enfin d'un ton plutôt dubitatif. J'arrive.

Puis elle coupe la communication sans laisser le temps à Leïla d'ajouter quoi que ce soit.

Restée seule à l'autre bout de la ligne, la veuve s'agrippe toujours au combiné du téléphone, et il lui faut encore quelques longues secondes avant de réaliser que Violette n'est plus là.

Mais qu'elle arrive.

Du moins l'a-t-elle affirmé.

Enfin consciente qu'elle est toute seule en ligne avec le néant d'une absence, Leïla détache le combiné de son oreille et l'observe d'un œil ahuri : que peut-elle faire à présent ?

Rien, si ce n'est attendre.

— À qui tu parles ? hurle Henriette de la cuisine.

Le cœur battant, Violette raccroche le téléphone. Parée de son sac et de son manteau, apparemment déjà sur le départ, elle consulte rapidement sa montre avant de rejoindre sa mère.

— C'était Leïla. Leïla Vasseur, précise l'adolescente du ton de celle qui s'apprête à faire une véritable révélation. Elle veut me voir pour discuter.

Adossée à la porte, Violette gratifie Henriette d'un regard victorieux. Celle-ci glousse en ricanant.

— C'est pas trop tôt ! Cette grognasse aura mis du temps à comprendre où se trouve son intérêt !

Puis, jetant à son tour un coup d'œil sur l'horloge murale de la cuisine :

— Et mon insuline ? La pharmacie ferme dans un quart d'heure, Violette... Si tu continues de traîner comme ça, on va se retrouver sans insuline. Et rachète aussi un stylo à injection, celui-là me fait mal.

— J'y vais. Après, je file directement chez les Vasseur. Je serai de retour avant neuf heures.

— T'as intérêt sinon je me retrouve gros Jean comme devant, moi !

— Ne t'inquiète pas. Les bonnes affaires se règlent très vite.

Violette adresse à sa mère un geste de triomphe. Puis, au lieu de tourner les talons et de disparaître, elle entre dans la cuisine, contourne la table et vient l'embrasser sur le front. Surprise par une telle démonstration d'affection, Henriette, un peu gênée, hausse les épaules.

— Qu'est-ce qui te prend ? raille-t-elle apparemment agacée par le geste de sa fille.

L'adolescente esquisse un sourire indulgent.

— Nos emmerdes seront bientôt terminées, maman. Et ils vont payer pour ce qu'ils t'ont fait.

Henriette hoche la tête, visiblement heureuse. On sent également une

grande fierté dans son regard, celui dont elle couve sa fille, brillant d'une émotion nouvelle.

— Grouille ! la houspille-t-elle afin de cacher son trouble. Dans dix minutes, la pharmacie sera fermée et tu devras acheter l'insuline au tarif de nuit. Ça va nous coûter le triple du prix !

Violette élargit son sourire.

— L'argent ne sera bientôt plus un problème, maman. Fais-moi confiance ! assure-t-elle d'un ton enflammé.

Dans la rue, Violette marche d'un pas rapide, galvanisée par cette victoire qu'elle voit se profiler à l'horizon. Comme promis, elle passe par la pharmacie, achète l'insuline ainsi que le stylo à injection de sa mère, les enfouit dans son sac puis se dirige prestement vers la station de métro.

Dans la rame, bercée par le roulis du train, elle se prend à rêver d'un avenir qui s'annonce lumineux. Elle va la faire casquer, la veuve Vasseur ! Elle va payer pour ses mensonges, pour ses artifices et son hypocrisie, pour sa belle gueule, dépourvue des cicatrices du temps et du chagrin ; pour sa taille sculptée au pouvoir de l'argent, pour son sourire insultant, pour la blancheur de ses dents, vierges des crasses de la vie ; pour son bel appartement dont l'espace n'a laissé aucune place aux autres...

Et pour son bonheur aussi, dont l'offense a pulvérisé le cours d'un destin.

La note sera salée !

Parce qu'elle paiera le prix fort, celui d'un chiffre sur un compte en banque. Mais elle paiera aussi de son image. Violette n'a absolument plus l'intention de garder le secret de sa naissance. Elle est même prête à sacrifier son anonymat pour enfoncer Leïla dans l'enfer du scandale. Exhiber au grand jour les mensonges d'un couple aussi minable que les autres, un couple ordinaire, dans toute l'hypocrisie de sa prétendue longévité.

Leïla, la cocue !

Mais ce n'est pas tout...

Violette compte bien gratifier la légende de l'une ou l'autre vérité inventée de toutes pièces : par exemple la magnifique histoire d'amour clandestine de ses parents, la secrète passion qu'ils auraient partagée à l'insu de tous et surtout de l'épouse officielle. Une idylle qu'elle ne se privera pas de raconter à la presse, et par le menu encore, agrémentée de tous les détails dont le public raffole en général... Après tout, Leïla n'a-t-elle pas, elle aussi, accommodé la réalité à son avantage, lorsque son témoignage fut capital pour

attester de l'heure à laquelle l'acteur avait regagné le domicile conjugal, ce fameux soir ?

L'adolescente laisse échapper un gloussement de satisfaction, profitant de cette délicieuse sensation de maîtrise totale de la situation. Elle empochera l'argent, fera éclater le scandale de sa naissance, puis donnera sa part à sa mère, la mettant ainsi à l'abri du besoin avant de prendre son existence en main.

Commencer une nouvelle vie, la sienne.

Vivre une seconde naissance, la vraie.

Et enfin construire une véritable famille.

La seule.

Cette fois, Violette est arrivée à bon port. Forte de son intégrité et de son bon droit, et surtout ne doutant pas une seconde que la veuve ait enfin reconnu la légitimité de sa demande, elle rejoint la rue de Montreuil la tête haute et le regard serein. À mesure que ses pas la mènent jusqu'à la demeure des Vasseur, elle se sent en pleine possession de son destin, investie de sa réelle personnalité, en adopte la démarche assurée, l'attitude altière, le sourire paisible. Après des années d'errance à la recherche d'une identité nébuleuse, secrète dans le meilleur des cas, abjecte dans le pire, elle ressent l'étrange sensation de s'être finalement trouvée, en tout cas d'être sur le bon chemin, peut-être même presque arrivée à destination.

Enfin.

Alors, au moment où elle se présente devant la loge de monsieur Latour, c'est d'une voix tranquille, le ton posé et le timbre impavide, une voix qu'elle reconnaît à peine qui informe le gardien de sa volonté de monter chez les Vasseur. Habitué à ce langage, le vieil homme décroche aussitôt son téléphone et annonce l'arrivée de la jeune fille auprès de Leïla.

Quelques instants plus tard, Violette disparaît dans l'ascenseur.

— Vous avez fait vite... remarque la veuve en guise de salut après avoir ouvert la porte à sa visiteuse.

Bien qu'elle ait espéré un accueil plus chaleureux, Violette ne se laisse pas démonter.

— J'habite à l'autre bout de Paris, mais la ligne est directe, explique-t-elle gentiment.

Après s'être dévêtue de son trench-coat, elle le tend à son hôtesse. C'est alors qu'elle surprend Leïla en train de verrouiller la porte de l'appartement à double tour avant d'enfouir les clés dans la poche de son pantalon. Le bras toujours tendu vers elle, attendant patiemment que celle-ci s'empare de ses affaires, Violette fronce légèrement les sourcils : le geste de la veuve lui

semble étrange, mais elle ne fait aucune remarque.

— Déposez tout cela sur la chaise, rétorque celle-ci sans même prendre la peine de débarrasser Violette.

Puis, sans attendre que la jeune femme se soit exécutée, elle fait demi-tour et s'éclipse dans le salon. Violette perd quelques secondes à trouver où poser ses affaires ; elle perd aussi un peu de sa belle assurance, mais rejoint bien vite Leïla dans la vaste salle de séjour.

Ce soir-là, l'appartement est très peu illuminé : le salon reste une des seules pièces à jouir d'un éclairage, parsemé plutôt que tamisé, ce qui donne à Violette une étrange sensation d'intrusion. À mesure qu'elle s'avance vers le centre de la pièce, elle éprouve un malaise indéfinissable, un peu surprise de n'être pas accueillie comme il se doit ; mais sans très bien comprendre ce qui se passe exactement ; elle avait sans doute espéré trouver un peu plus de chaleur.

Bref.

Ne sachant où se mettre ni si elle peut s'asseoir ou non, elle se dandine d'un pied sur l'autre, faisant face à Leïla qui, hautaine, ne fait rien pour la mettre à l'aise.

À présent, le silence se prolonge un peu trop longtemps au goût de la jeune fille mais, au moment où la situation devient vraiment trop étrange, Leïla brise brutalement l'apparente tranquillité des lieux :

— Bon ! Maintenant on arrête la comédie et vous me dites où se trouve Dona, déclare-t-elle d'un ton sec et agressif.

Violette est tellement surprise d'une telle entrée en matière qu'elle reste quelques instants sans voix, incapable de répliquer quoi que ce soit.

— Pardon ? demande-t-elle enfin, comme Leïla attend visiblement une réponse à sa question.

— Ne jouez pas à ce petit jeu avec moi ! D'ailleurs c'est très simple : vous ne sortirez pas d'ici tant que vous ne m'aurez pas dit où est Dona !

— Qui... Qui est Dona ?

Le temps suspend sa course entre les deux femmes, prolongeant le face-à-face dans une soudaine et mutuelle incompréhension, le regard de l'une fouillant celui de l'autre à la recherche d'une explication pour la première, d'une révélation pour la seconde. Ainsi campée sur l'énigme qu'on lui pose, Violette transpire l'innocence à plein corps et renvoie aux certitudes de Leïla les points d'interrogations qui manquent de la faire vaciller sur ses positions.

Perte d'équilibre.

Piquée au vif, la veuve serre les dents en un rictus qui devient très vite haineux.

— Je ne pense pas qu'il soit dans votre intérêt de jouer au plus malin avec moi. Alors je vous pose une dernière fois la question : où est Dona ?

— Mais je vous assure que...

— Tu veux que je te traite comme ma fille ? l'interrompt-elle alors, visiblement à bout de patience. Tu veux faire partie de la famille ? Être considérée comme l'enfant de Pierre, au même titre que les autres ? Alors on commence tout de suite !

La gifle est partie si vite que Violette n'a rien vu venir. Soudain, sans qu'aucun signe annonciateur ne se révèle à sa conscience, un sifflement strident perfore l'air en direction de son visage et le claquement sonore d'une paume s'abattant sur sa joue achève aussitôt de la désorienter. Les murs tangent autour d'elle, le sol se dérobe sous ses pieds et la haine qui exhale littéralement de Leïla augmente son effroi face à une si insondable violence.

L'œil rond et la bouche béante, encore étourdie par la brusquerie de l'agression, Violette considère son hôtesse avec toute l'incompréhension qu'un geste tel que celui-là est en droit de susciter chez elle.

— Je ne sais pas ce qui est passé par la tête de Pierre le jour où il a couché avec ta mère, murmure rageusement Leïla en avançant lentement vers l'adolescente, l'attitude et le ton menaçants. Mais il aurait mieux fait de se casser une jambe. Ou même de crever, tiens !

Portant la main à sa joue, Violette recule instinctivement vers l'entrée du salon. Se souvient alors que la veuve a fermé la porte de l'appartement à double tour et que les clés sont dans sa poche. Les images se télescopent dans son esprit et, petit à petit, les faits s'additionnent les uns aux autres, lui révélant un tour totalement inattendu d'une situation qu'elle pensait pourtant contrôler de bout en bout : l'appel imprévu de Leïla, son invitation tout aussi fortuite, son accueil glacial, son attitude étrange, la porte qu'elle ferme à clé, ses menaces énigmatiques et maintenant cette agression...

— Où est Dona ? répète une dernière fois la veuve d'une voix dure, devenue maintenant presque inquiétante.

Le ton de Leïla interpelle Violette qui la considère soudain plus attentivement. Sa physionomie a changé, ses traits se sont durcis au point de la rendre méconnaissable. De sa beauté légendaire ne demeurent que quelques lambeaux manifestes, comme l'amande de ses yeux ou la finesse de son nez. Mais de son charme et de sa grâce, il ne reste rien : ni l'ardeur de ses

appas, cette distinction indéfinissable qui ravissait l'œil au premier regard, ou encore l'harmonie parfaite du dessin de son visage, dont tous les traits se répondaient les uns aux autres dans une synchronie pleinement équilibrée. Leïla semble s'être métamorphosée en un ersatz d'elle-même, une mauvaise copie rongée par la haine et la colère. Une sorte de Hulk au féminin, sans les déformations corporelles et autres excroissances musculaires que l'on pense indispensables pour terroriser l'adversaire.

Pourtant, ainsi transformée, Leïla est véritablement effrayante.

— Leïla, regardez-moi ! la presse alors Violette, de plus en plus déconcertée et désormais consciente qu'elle doit absolument trouver le moyen de calmer son interlocutrice. Je vous assure que je ne sais absolument pas de quoi vous parlez ! Qui est Dona ? Qu'est-ce qu'on me reproche exactement ?

Mais loin d'apaiser la colère de la veuve, ses propos semblent déclencher une autre vague de fureur.

— Ta gueule ! hurle Leïla, cette fois littéralement révoltée. Tu veux foutre la merde, c'est ça ? T'es venue ici pour bousiller mon existence et celle de mes enfants ? Pour détruire ma famille ? Qui c'est qui t'envoie, hein ? C'est Igor qui t'envoie ? C'est lui qui t'envoie pour se venger ! C'est ça ? Combien te paie-t-il ? Si c'est juste une question de fric, je te donnerai le double ! Combien tu veux ?

Ahurie par ce discours nébuleux, ces questions totalement dépourvues de sens, Violette ne sait plus quelle attitude adopter. Elle craint d'attiser la colère de la veuve en tentant de se disculper de toutes ses accusations, mais appréhende également de rester sans réaction, comme si elle avouait sa culpabilité.

La jeune fille n'y comprend plus rien. Elle qui pensait être parvenue au terme d'un long chemin sinueux dépourvu de marques et de repères, avoir finalement trouvé le sens de son existence, désormais certaine de tenir son destin par le bon bout, tout qui semblait – enfin ! – s'ordonner...

Alors pourquoi ? Pourquoi les choses se compliquent-elles toujours à l'instant précis où l'horizon semble s'éclaircir ?

Les pensées de Violette se heurtent les unes aux autres, sans ordre ni logique, en même temps qu'un sentiment de rage lui étreint les viscères, remontant le flux de bile soudain accumulée depuis la nuit des temps et qui jaillit en gerbes de fureur dans sa poitrine oppressée. Comme si la gifle de Leïla venait d'ouvrir les vannes de tous les possibles. Un état dans lequel il

n'y aurait plus ni emprise ni limite. Acculée dans un coin de la pièce, la jeune femme se sent traquée comme une bête, piégée, leurrée, bernée, abusée...

Une fois de plus.

Une fois de trop.

— Vous allez me foutre la paix, oui ? rugit-elle à son tour en se redressant de toute sa taille avant d'avancer vers Leïla.

Celle-ci ne bouge pas mais, légèrement surprise par le changement de comportement de la jeune fille, elle ne peut s'empêcher de cligner des yeux, signe qu'elle se sent désarçonnée. Il n'en faut pas plus à Violette pour prendre un peu plus d'assurance.

— Vous êtes complètement folle, ma pauvre vieille ! persifle-t-elle en toisant la veuve d'un œil rogue. Mais qu'est-ce que vous croyez ? Votre famille de tarés, vous pouvez vous la carrer au cul, j'en ai plus rien à foutre. Au contraire ! Si j'avais su à quel point vous étiez tous dégénérés dans cette famille, je vous jure que je ne serais jamais venue ici ! Non, mais, regardez-vous ! Pour qui vous vous prenez ? Avec vos cinquante balais que vous cherchez à cacher par tous les moyens... Vous êtes pitoyable à vous habiller comme une gamine de seize ans. Mais ça, personne n'a jamais osé vous le dire, hein ? Avec vos manières de midinette à l'âge d'être grand-mère ! Vous me faites pitié !

Pour Leïla, c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Horrifiée par les propos que lui tient Violette, elle se jette sur elle et tente de la griffer au visage. Celle-ci, toujours sur le qui-vive, évite l'attaque et repousse brutalement la veuve. Puis, sans demander son reste, elle file vers le hall d'entrée, s'empare de ses affaires posées sur le dossier d'une chaise avant de se précipiter sur la porte qu'elle tente frénétiquement d'ouvrir.

Quelques instants plus tard, elle reparait dans le salon.

— Ouvrez la porte, lui intime-t-elle d'un ton farouche.

Leïla n'a rien tenté pour l'empêcher de s'en aller. Après s'être redressée, elle l'a calmement attendue, installée sur le bras du divan, et l'accueille maintenant d'une grimace moqueuse.

— C'est ça que tu veux ? demande-t-elle en faisant ostensiblement tinter les clés au bout de son index. Dis-moi d'abord où se trouve Dona. Ensuite, je te laisserai partir.

Faisant un visible effort de contrôle, Violette pousse un soupir ostensible. Puis, d'un pas cette fois tout à fait déterminé, elle se dirige promptement vers Leïla et tente de lui arracher le trousseau des mains. Celle-ci s'esquive, lève

le bras afin de mettre les clés hors de portée de Violette. Mais avec sa petite taille et ses membres fluets, et surtout son peu d'expérience en matière de bagarre, elle ne fait pas le poids, surtout en face de la jeune fille qui, tel un bulldozer et désormais à bout de patience, met rapidement le grappin sur l'objet, l'arrache des mains de son adversaire avant de refaire demi-tour en direction du hall d'entrée.

Ahurie par la vitesse et la facilité avec lesquelles Violette l'a délestée de son trousseau, et désormais incapable de la retenir, Leïla se précipite à la poursuite de la jeune fille. Tente de l'empêcher d'atteindre la porte mais, à chaque fois, Violette la repousse impitoyablement vers l'arrière. Prise de court, la veuve commence à perdre les pédales avant de prendre conscience que Violette est sur le point de disparaître et qu'elle n'aura désormais plus aucun avantage sur elle. Plus aucune piste pour retrouver Dona, du moins sans faire de vagues. Et surtout, plus le moindre contrôle sur Violette.

L'ombre du scandale s'élève soudain au-dessus de sa tête, inquiétant simulacre d'un esclandre qu'elle n'est pas certaine de pouvoir contrôler. En proie à une panique grandissante, la veuve frissonne déjà sous le péril qui la guette, imagine les titres des journaux coiffant la photo de Violette, de préférence juste à côté de celle de Pierre pour mieux valoriser leur ressemblance. Puis, un scandale en entraînant un autre, l'article afficherait en médaillon le portrait de Dona, petite victime sacrifiée sur l'autel de la célébrité. Enfin, pour couronner le tout, on évoquerait la responsabilité indirecte de Leïla qui, préférant taire et cacher l'existence de la fille naturelle de feu son mari, aurait ainsi condamné la fillette aux plus cruelles des représailles.

Une couche de sueur glacée se répand en vagues aiguës jusqu'au creux des reins de Leïla. Tétanisée par la catastrophe qui se tisse sous ses yeux, elle reste figée sur place et contemple, impuissante, la silhouette de Violette qui s'acharne sur la porte d'entrée de l'appartement.

De son côté, après plusieurs essais infructueux, la jeune femme trouve enfin la bonne clé qu'elle introduit aussitôt dans la serrure. Le bruit du loquet qui se débloque résonne comme un glas sinistre et angoissant, et déclenche instantanément toutes les alarmes instinctives de la veuve. Celle-ci sursaute, tressaille, semble émerger du plus sombre des cauchemars avant de comprendre l'urgence de la situation... Devant elle, comme découpée au ralenti, de gestes et de mouvements saccadés, Violette ouvre la porte de l'appartement, se saisit de ses affaires et s'engage déjà dans le corridor en

direction de l'ascenseur.

Elle marche d'un pas alerte sans se retourner, sans non plus se presser, fixant droit devant elle le bouton d'appel vers lequel elle tend déjà le bras...

L'épaisse moquette atténue le bruit de ses pas...

Ainsi que ceux de Leïla.

Le choc est encore plus violent du fait qu'elle ne s'y attend pas. Avec une brutalité inouïe, son crâne explose en milliers de miettes incandescentes, dans un bruit de verre qui se brise, qui se volatilise, et dont l'écho vibre durant d'interminables secondes le long de ses tempes fissurées. Une pénombre nauséuse la dévore avant d'anéantir une à une chacune de ses perceptions.

Au moment où elle s'écroule devant l'ascenseur, Violette a déjà perdu connaissance.

Dona se tourne et se retourne dans le lit. Elle renifle un peu, étouffe un sanglot, son doudou lui manque terriblement et elle aurait bien aimé que maman lui raconte une histoire. Et aussi, elle doit dormir toute seule dans cette pièce qu'elle ne connaît pas et se demande pourquoi Alexandre n'est pas là, avec elle, et pourquoi papa et maman ne sont pas venus la chercher. Il paraît que demain, elle pourra rentrer à la maison... Elle en est bien contente, même si elle s'est amusée avec la gentille madame, et qu'elle a pu manger des frites au Mac Do, ce que maman refuse toujours obstinément. Demain, elle racontera tout cela à Alexandre, même qu'il y avait du Ketchup à volonté, et un hamburger, et du Coca, et qu'ensuite elle n'a même pas été obligée de se brosser les dents – de toute façon elle n'avait pas sa brosse à dents – ni même les mains et la figure. C'était chouette, bien qu'un peu bizarre. Bizarre aussi ce sentiment déplaisant, un peu comme de la peur, alors qu'à la maison elle aurait adoré pouvoir manger des frites et ne pas devoir se brosser les dents. Maman dit toujours que les frites sont mauvaises pour la santé, qu'elles font mal à l'estomac, et qu'il est important de bien se brosser les dents chaque jour afin de ne pas avoir de caries.

La gentille madame l'ignorait-elle ?

Ou bien peut-être ne se souciait-elle pas autant que maman de l'estomac ni des dents de Dona...

Au souvenir de sa mère, la petite fille se sent le cœur gros. Elle ferme très fort les yeux, happe l'image du visage de maman, la fixe dans sa tête et la tient le plus longtemps possible, déjà désespérée à l'idée qu'elle puisse s'envoler. Il y a les yeux de maman, si doux et si bleus, et aussi sa bouche qui sourit avant d'envoyer un bisou, et encore ses mains qui se tendent vers elle pour effleurer ses joues d'une caresse d'amour...

— Maman... pleurniche la fillette en se recroquevillant sur elle-même.

Quelques instants plus tard, la porte s'ouvre et la gentille madame pénètre

dans la pièce.

— Que se passe-t-il, ma puce ?

Alors Dona éclate en sanglots et libère le poids oppressant qui comprime son cœur d'enfant. La gentille madame s'avance précipitamment vers elle, s'installe sur le lit avant d'enlacer la fillette qu'elle serre tendrement contre elle.

— Pourquoi pleures-tu ?

— Je veux ma maman, répond Dona entre deux sanglots.

— Tu n'es pas bien ici ? On s'est bien amusées, toutes les deux. Non ?

La petite fille hoche timidement la tête en signe d'acquiescement.

— Oui mais j'ai quand même envie de ma maman, insiste-t-elle en baissant les yeux.

La gentille madame garde le silence quelques instants. Puis, d'une voix toute douce, presque aussi douce que celle de maman, elle murmure à l'oreille de l'enfant :

— Allons, ne pleure pas, ma puce. Je vais te reconduire chez toi, ne t'inquiète pas. De toute façon, c'était complètement idiot comme idée.

Lorsqu'elle reprend connaissance, Violette a l'impression de jouer dans un mauvais film de gangsters : elle se découvre assise sur une chaise, bâillonnée et ligotée, pieds entravés et mains attachées derrière le dos. Tandis que ses tempes lui martèlent à plein volume la rythmique des battements de son cœur, elle ressent l'inférieure sensation que son cerveau a triplé de masse et qu'il pousse de toute part contre les parois de sa boîte crânienne dans laquelle il se sent désormais trop à l'étroit. Un goût rance infeste sa bouche, et elle aimerait pouvoir remuer les lèvres afin d'activer ses papilles gustatives pour y injecter quelques jets de salive. Mais le bâillon, méticuleusement serré autour de son visage, empêche tout mouvement de mâchoire, que ce soit de gauche à droite ou d'avant en arrière.

La pièce dans laquelle elle se trouve est plongée dans la pénombre et elle ne reconnaît rien des contours qu'elle perçoit. De toute évidence, elle n'est jamais venue ici. Au fur et à mesure que ses souvenirs resurgissent par grappes d'images, elle se remémore les derniers instants passés chez Leïla, leur joute verbale puis physique, l'évocation d'une certaine Dona dont on cherche apparemment à lui imputer la disparition, la folie haineuse qui transpirait de chaque trait de la veuve.

Un bruit étouffé provenant d'une pièce voisine attire l'attention de la jeune fille qui, spontanément, tourne la tête, à l'affût de toute information capable de la renseigner sur le lieu dans lequel elle se trouve. Violette suspend son souffle, espérant percevoir d'autres sons, d'autres éclaircissements sur sa situation. Mais elle ne distingue plus que le silence cadencé de sa propre respiration, elle-même calquée sur son rythme cardiaque. Des gouttes de sueur perlent à son front avant de se mettre lentement à glisser le long de son visage, provoquant sur leur passage d'innombrables démangeaisons qu'il lui est bien sûr impossible de soulager. Puis c'est sa nuque qui la lance de crampes douloureuses au souvenir d'une position infligée et trop longtemps tenue.

Violette soupire. Tente de se redresser afin de moins souffrir, mais son mouvement fait naître d'autres douleurs qui, jusque-là, ne s'étaient pas encore manifestées.

Soudain, la porte s'ouvre et la silhouette de Leïla apparaît en contre-jour, toute voilée d'obscurité.

— Tu es réveillée ? raille-t-elle d'une voix mauvaise. Tant mieux, on va pouvoir causer.

La veuve éclaire la pièce, et la lumière qui pénètre violemment dans les pupilles de Violette lui arrache une plainte souffreteuse, étouffée par le bâillon. Puis Leïla s'avance vers elle, saisit au passage une chaise par son dossier, la positionne bien en face de la jeune fille avant de s'y installer, droite et digne, comme si elle s'apprêtait à servir le thé.

— Bon, commence-t-elle en poussant un soupir dont elle ne cherche même pas à cacher la feinte désolation. J'aurais préféré éviter d'en arriver là, mais tu ne m'as pas laissé le choix. Alors maintenant, je vais enlever ton bâillon et nous allons discuter franchement, sans détour. Si je sens que tu cherches à me mener en bateau ou à me cacher la plus petite information, ta situation s'aggraverait encore. Et crois-moi, je suis prête à aller très loin.

Leïla marque une courte pause afin de s'assurer qu'elle dispose de toute l'attention de Violette.

— Tu as bien compris tout ce que je viens de dire ? demande-t-elle encore.

La jeune femme hoche précipitamment la tête pour marquer son accord.

— Parfait. J'enlève ton bâillon.

Leïla s'exécute aussitôt. Une fois le visage libéré, Violette happe une grande bouffée d'air avant d'effectuer quelques grimaces, profitant du soulagement d'être débarrassée de cette entrave. Puis elle reporte son attention sur sa geôlière.

— Vous êtes complètement folle ! murmure-t-elle d'une voix enrouée par le manque prolongé de déglutition.

Leïla la considère froidement.

— Bon ! s'exclame-t-elle alors, visiblement excédée.

Elle se lève, se dirige vers un coin de la pièce où se trouve une commode, ouvre l'un des tiroirs et en extirpe une pochette que Violette reconnaît sans peine : il s'agit du matériel d'injection d'insuline de sa mère.

— J'ai trouvé ça dans ton sac, explique la veuve en revenant vers la jeune femme. Tu es diabétique ?

Horriifiée par la trouvaille de Leïla, Violette frémit. La vue de la pochette

lui rappelle soudain que, outre la précarité de sa situation, sa mère attend son injection. Sa mère qui ne possède plus la moindre ampoule d'insuline à portée de main.

— Tu n'avais pas pensé à ça, n'est-ce pas ? ricane Leïla en considérant d'un air satisfait l'anxiété qui se lit soudain sur le visage de Violette. C'est pour quand, ta prochaine piqûre ?

Violette tente d'avaler une salive inexistante, consciente qu'il se passe là quelque chose d'imprévu. Leïla la croit diabétique. Logique. Cette méprise pourrait peut-être tomber à point nommé. Il lui faut trouver l'angle d'attaque pour se servir de cette erreur et retourner la situation à son avantage. Mais quoi ? Et surtout comment ?

Paralysée par la frayeur, la jeune fille cherche par tous les moyens à focaliser ses pensées sur ce qu'il faut dire ou faire. Leïla la croit diabétique. Leïla pense que si elle ne reçoit pas son injection d'insuline, elle sera en danger de mort. Leïla compte se servir de cette menace pour obtenir les informations qu'elle désire.

Parfait.

— Tu me réponds, oui ? s'énerve la veuve. Quand dois-tu recevoir ta prochaine injection ?

La question de Leïla prouve qu'elle n'y connaît rien en matière de diabète, ce que Violette constate avec un relatif soulagement.

— Je ne sais pas... Quelle heure il est ? balbutie-t-elle afin de gagner du temps.

— Il est presque 10 heures. Alors écoute-moi bien, tu as deux solutions : tu me dis où se trouve Dona, je vais la chercher et ensuite je te libère en te rendant tout ton petit matériel de survie, ou tu continues à faire l'idiot avec moi et tu peux dire adieu à ta piqûre. C'est à toi de voir. Je ne m'y connais pas bien, mais ça peut tenir combien de temps, un diabétique sans injection d'insuline ?

Violette ne répond pas tout de suite. En apprenant l'heure qu'il est, son anxiété augmente d'un cran. Dix heures ! Sa mère attend son injection, certainement décontenancée par l'absence de sa fille. Les pensées de l'adolescente fusent à toute vitesse. Elle connaît Henriette et ne doute pas un instant que celle-ci, aidée d'une paranoïa que son expérience a grassement alimentée, échafaudé en ce moment même une série de scénarios de la disparition de Violette, scénarios dans lesquels la jeune fille ne tient pas forcément le beau rôle. Et plus elle réfléchit à la manière dont les événements

se sont enchaînés, plus elle s'aperçoit que, si elle se met un instant à la place de sa mère, tout tend à prouver qu'elle a délibérément décidé de ne pas rentrer au bercail.

N'est-elle pas censée posséder, à l'heure actuelle, un chèque orné du nombre de zéros équivalant à sa part d'héritage ?

Henriette n'aura certainement pas pris la peine d'envisager d'autres raisons que celles de la trahison. Et Violette devine sans peine qu'il ne lui faudra que peu de temps pour choisir entre les deux solutions qui se présentent désormais à elle : ne rien dire et prendre le risque de succomber à son manque d'insuline, ou appeler à l'aide – la police, les voisins, l'ambulance – et mettre ainsi les services sociaux au courant de la situation.

Leïla, agacée par le silence de la jeune fille, s'impatiente de plus en plus.

— Je ne pense pas que tu aies vraiment le choix, poursuit-elle en arrachant Violette à ses sombres pensées.

Alors Violette semble s'étioler de frayeur. Elle se met à pleurer et demande pitié, pardon, et aussi grâce, promet de dire toute la vérité mais demande qu'on lui injecte rapidement l'insuline, prétextant qu'elle sera bientôt en hyperglycémie et qu'elle risque de tomber dans un coma acido-cétosique... Le cœur battant, l'adolescente prie le ciel que Leïla marche de plain-pied dans son subterfuge et, forcée de la détacher pour procéder à son injection, lui permette ainsi de reprendre le dessus de la situation. C'est tout ce qui lui vient à l'esprit pour tenter de se sortir de ce mauvais pas.

Mais la veuve la considère froidement :

— Tu auras ta piqûre quand j'aurai ma petite-fille. Dis-moi où elle se trouve.

— Si je ne reçois pas très vite mon insuline, plaide la jeune femme sans chercher à cacher les sanglots qui l'assaillent, les conséquences peuvent être dramatiques pour moi. Je me suis fait ma dernière injection il y a plus de huit heures maintenant, et je ne vais plus pouvoir attendre très longtemps. Alors je vous en supplie : vous me laissez faire ma piqûre et ensuite seulement je vous dis où se trouve Dona.

— Tu rêves ! ricane Leïla. Si tu voulais m'imposer tes conditions, il fallait entamer les négociations plus tôt. La seule chance qui te reste maintenant, c'est de prier le ciel que je retrouve rapidement ma petite-fille et que je sois de retour dans les plus brefs délais.

Prise de court, Violette se mord les lèvres. Son subterfuge ne fonctionne pas. Mais le plus alarmant, c'est qu'elle réalise peu à peu que sa vie n'a

aucune valeur aux yeux de Leïla. La veuve est en effet prête à prendre le risque de la laisser succomber à son manque d'insuline pour obtenir ce qu'elle veut.

— Le temps passe... fait remarquer celle-ci en voyant que Violette hésite encore.

Il lui faut trouver autre chose, en tout cas gagner du temps. Le cerveau en ébullition, Violette cherche désespérément ce qu'il faut dire pour convaincre, amadouer ou persuader.

— Pourquoi voulez-vous que je vous dise où se trouve Dona puisque même si vous la trouvez tout de suite, je ne m'en sortirai pas ? ricane-t-elle alors en se forçant à adopter l'attitude de celle qui n'a plus rien à perdre.

L'argument semble ébranler Leïla : le rictus de triomphe arrogant qui marquait ses traits disparaît à mesure que la logique des propos de Violette prend corps dans son esprit. Elle la jauge ensuite d'un regard méfiant, désireuse de mesurer le degré de sincérité de la jeune femme.

— Bien essayé ! raille-t-elle au bout d'un instant d'intense réflexion. Mais il ne faut pas me prendre pour une conne, non plus ! J'ai côtoyé des diabétiques, je sais comment ça fonctionne. Les comas d'hyperglycémie ne sont pas si foudroyants, j'ai amplement le temps d'aller chercher Dona et de revenir te faire ton injection. Mais si tu continues à perdre du temps, je te laisserai crever sans aucune hésitation, ça prendra le temps qu'il faut. Et n'essaie pas de me mettre au défi, tu risquerais de le regretter.

Violette enrage. Et maintenant, que doit-elle faire, ou dire ? Jouer le tout pour le tout et envoyer la veuve à une fausse adresse, n'importe laquelle, en espérant parvenir à se libérer et filer d'ici au plus vite ?

C'est en tout cas la seule idée qui lui vient à l'esprit.

Prenant alors un air de douloureuse contrition, Violette s'accroche à la première adresse qui lui passe par la tête : celle de Cyndie.

— 10, cité du Petit-Thouars, dans le 3^e, murmure-t-elle comme si elle dévoilait le plus grand secret de tous les temps.

C'est sorti tout seul, presque sans réfléchir. Pourquoi l'adresse de Cyndie ? Violette serait incapable de répondre à cette question. L'adresse de son amie s'est imposée d'elle-même et, angoissée par sa piètre position, la jeune femme s'est focalisée dessus, dans l'incapacité totale de trouver autre chose à dire.

— Bon, maintenant tu réponds très vite à tout ce que je vais te demander, exige Leïla toujours méfiante. Sans réfléchir. On y va : c'est chez toi ?

— Oui, continue de mentir Violette tandis que son stress monte d'un cran.

— Comment ça se présente ?

— C'est une impasse qui donne sur une cour intérieure, explique la jeune femme en se félicitant d'avoir cité une adresse réelle afin de ne pas devoir inventer la géographie d'un endroit fictif, ce qui l'aurait inmanquablement trahie. L'entrée de l'immeuble se situe sur la gauche en entrant dans la cour.

— Y a-t-il un code ?

— Non.

— C'est à quel étage ?

— Deuxième.

— Il y a quelqu'un avec la petite ?

— Non, personne, répond Violette du ton le plus sincère qu'elle puisse exprimer.

— Où est-elle ?

— Dans la chambre, la pièce du fond. De toute façon, il n'y a que deux pièces dans l'appartement.

— Où se situe la cour ?

— Au fond de l'impasse.

— Où se trouve la porte quand on entre dans la cour ?

— Je l'ai déjà dit...

— Ne réfléchis pas ! Réponds, dépêche-toi, on perd du temps !

— À gauche.

— C'est quoi le numéro de code ?

— Vous avez travaillé pour les services secrets ou quoi ? s'énerve Violette.
Y a pas de code !

Leïla garde le silence quelques instants tout en la considérant droit dans les yeux, essayant de discerner la part de vérité ou celle d'un éventuel mensonge. Se sachant observée, Violette ne sait quelle attitude adopter, se sent rougir, déjà persuadée que son leurre se lit à livre ouvert sur son visage. L'instant se prolonge, pénible et irréel, tandis que la tension accumulée et accrue d'instant en instant provoque une douleur lancinante qui commence à envahir la nuque et les épaules de la jeune fille dont les bras sont toujours attachés derrière le dos. Au bout d'une éternité, Leïla détourne le regard et se lève enfin.

— Bon, je vais aller jusque-là. Je prends la pochette avec moi. Si tu m'as menti, tu l'attendras encore longtemps, ton insuline.

Violette lui jette un regard farouche que Leïla encaisse sans s'émouvoir. Puis celle-ci lui tourne le dos, s'empare de la pochette d'insuline et sort de la

pièce sans un regard en arrière.

Comme si elle partait accomplir une simple formalité.

Leïla quitte la pièce à toute vitesse et se précipite dans l'escalier, non sans omettre de verrouiller la porte derrière elle. Elle dévale ensuite l'escalier jusqu'à l'étage de son appartement dans lequel elle débouche comme une furie avant de se précipiter sur son téléphone. S'apprête à composer le numéro d'Igor. Puis, le doigt incertain, elle s'immobilise quelques secondes, doute, hésite, pèse le pour et le contre avant de prendre la décision de tenir son information secrète. Ne pas prévenir Igor et sa godiche de Tania. Et surtout ne pas impliquer ouvertement Violette. En prenant le temps de réfléchir, cette histoire d'enlèvement tombe peut-être à point nommé ; c'est sans doute même ce qui va lui permettre de régler tous ses soucis en même temps, à savoir retrouver Dona et se débarrasser de Violette une bonne fois pour toutes, tout en se donnant le beau rôle dans l'affaire. Elle se voit déjà à la une des journaux, mais cette fois dans le rôle de l'héroïne d'un sordide fait divers : la courageuse grand-mère ayant réussi à libérer sa petite-fille enlevée le jour même par l'une de ces désaxées qui pullulent au sein des grandes villes, une névrosée qui aurait reconnu en Dona la petite-fille de Pierre Vasseur et aurait profité de l'aubaine. Puis, après avoir caché la fillette dans son appartement – que Leïla imagine sans peine aussi crasseux qu'insalubre – elle se serait présentée à la veuve dans le but de la faire chanter. Celle-ci serait alors parvenue à maîtriser la démente avant de lui extorquer les précieuses informations qui ont finalement débouché sur la libération de l'enfant.

Leïla se laisse aller à quelques instants de rêverie. Rien que d'y penser, les larmes lui montent aux yeux, qu'elle chasse rapidement d'un battement de paupières en même temps qu'une autre image lui vient à l'esprit : celle du cadavre de Violette attachée à une chaise dans la chambre de bonne affectée à son appartement.

A-t-elle une explication ?

Parfaitement !

Comment pouvait-elle imaginer une seconde que la jeune femme était diabétique et nécessitait de toute urgence une injection d'insuline ? Elle n'avait agi que dans l'intérêt d'une fillette de trois ans abandonnée à elle-même et très certainement terrifiée par l'angoissante mésaventure qu'elle était en train de subir. Sans compter qu'elle était elle-même sous le choc d'une telle situation. C'est ainsi que, après avoir obtenu les informations nécessaires, Leïla avait, en toute logique, voulu s'assurer que Violette avait bien dit la vérité. Pour ce faire, elle s'était vue contrainte d'attacher la jeune femme à une chaise afin que celle-ci ne puisse s'échapper.

Puis elle s'était rendue à l'adresse indiquée par la ravisseuse et y avait retrouvé sa petite-fille. Le temps ensuite de prévenir la police ainsi que les parents, d'attendre sur place, de faire une déposition, de reprendre ses esprits... La nuit y était passée et avec elle les dernières chances pour Violette, du moins le croyait-elle, de survivre à son manque d'insuline.

En sortant de l'immeuble, elle avance dans la rue par petites foulées pressées. Le bruit de ses talons résonne dans la nuit, dont l'écho se répond à lui-même en ricochant sur l'arrogance des façades haussmanniennes. Leïla resserre instinctivement le col de sa gabardine contre sa gorge, se sentant soudain étrangement vulnérable. Bientôt, les ombres de l'incertitude l'accompagnent de leurs frôlements imprécis, là, juste au coin de l'œil, pour se dérober sitôt qu'elle tourne la tête.

À présent la voiture n'est plus très loin et Leïla presse encore le pas.

D'autres sons aux origines inexpliquées en profitent pour l'escorter, ou bien sont-ce les battements de son cœur qui tambourinent à toute volée dans sa poitrine ? Sa respiration s'y met aussi, rythmant en cadence la frayeur qui maintenant s'exprime sans plus se cacher. Tournant et retournant la tête dans tous les sens, la jolie veuve ne cesse d'explorer les lieux qui l'environnent, elle sent comme une présence qui la suit, inexorablement attachée à ses pas, une menace sans aucun doute, en tout cas un danger c'est certain...

Le choc qui s'abat soudain sur elle la tétanise d'une prodigieuse violence. Leïla reste comme suspendue en plein mouvement, tenant encore quelques secondes sur ses jambes par l'unique habitude du maintien, avant de s'écrouler brutalement de tout son long sur le trottoir.

Devant elle, la dominant de toute sa taille, un monceau de haillons ricane en la jaugeant avec mépris. Puis la clocharde crache haineusement par terre, juste aux pieds de sa victime avant de déclarer d'un ton satisfait :

— Et maintenant, à nous deux, ma salope !

À l'instant même où Leïla disparaît de la pièce, Violette se met aussitôt à se contorsionner dans tous les sens dans le fol espoir de se libérer de ses liens. Mais la corde est solide et rugueuse, elle entaille, écorche et blesse ses poignets à chacun de ses mouvements. Totalement focalisée sur l'urgence de la situation, Violette dédaigne la souffrance. L'effroi lui sert d'ailleurs d'anesthésiant, elle n'éprouve rien, ne ressent ni la douleur de la chair qui se déchire sous la friction répétée de la corde, ni le liquide chaud et poisseux qui glisse le long de ses paumes. Seules comptent la délivrance, la liberté, sortir d'ici au plus vite, s'échapper, quitter cet endroit, cette famille de dingues à laquelle elle a eu la folie de vouloir appartenir, avertir la police pour enfin mettre la veuve hors d'état de nuire.

Et surtout, rejoindre sa mère afin de lui faire son injection et la rassurer quant à ses intentions.

Soudain un bruit étrange, indéfinissable, un grincement peut-être – mais pas tout à fait –, quelque chose de plus organique comme un crissement – mais en plus grave –, bref un son indéterminé lui fait relever la tête. L'oreille aux aguets. Le silence ricane alors de sa soudaine vigilance et refuse obstinément d'apporter la moindre explication à l'origine du bruit. Violette attend quelques secondes encore, n'entend plus rien, se remet alors à se déchiqueter la peau des poignets, consciencieusement.

Au bout d'un long moment de gesticulations furieuses, la corde se met enfin à jouer, distension qui laisse aussitôt entrapercevoir la perspective de pouvoir glisser la main de l'autre côté du nœud. Le souffle raccourci par l'expectative d'une prochaine liberté, Violette s'acharne de plus belle, mais l'espoir réveille la douleur, et chaque mouvement lui arrache à présent des plaintes de tourment.

Auquel un écho semble vouloir répondre.

La jeune femme s'immobilise une nouvelle fois. Cette fois, elle n'a pas

rêvé, elle a bel et bien perçu comme une lamentation, et ce n'était pas la sienne. Elle suspend son souffle et attend, pas longtemps car très vite le bruit se répète en même temps qu'il se définit : étouffé par la distance et sans doute par une ou deux cloisons murales, il s'agit bel et bien d'une plainte, un gémissement en vérité, plutôt rocailleux, celui d'un homme de toute évidence.

— Il y a quelqu'un ? s'écrie-t-elle aussitôt.

De l'autre côté du mur, on se tait soudain, sans doute surpris par cette présence inattendue.

— Vous m'entendez ? s'enhardit Violette. Je suis là, juste à côté, je suis retenue prisonnière... S'il vous plaît, répondez-moi. On m'a ligotée à une chaise et je ne peux plus bouger. Vous comprenez ce que je dis ?

Cette fois, un grognement lui répond. Puis un second. L'espace d'un instant, Violette commence à douter qu'ils soient d'origine humaine mais un autre gémissement vient la détromper : il s'agit bien d'un homme.

— Monsieur ? crie-t-elle alors plus fort et plus distinctement. Je vous en supplie, écoutez-moi. Il faut absolument que vous préveniez la police. Je suis ligotée et je ne peux pas bouger. Pouvez-vous m'aider ?

Violette attend une réponse, un mouvement, un signe quelconque lui indiquant qu'elle a été comprise. Mais de là d'où venait le bruit, c'est maintenant le silence complet.

— Merde ! grogne-t-elle entre ses dents. C'est quoi ce taré !

Comprenant alors qu'elle ne doit rien attendre de ce côté-là, elle revient à ses poignets et à ses liens qu'elle recommence à tordre dans tous les sens. La douleur décuplée par la désillusion lui arrache des sanglots de rage, elle renifle et gémit, saisie d'une angoisse insoutenable qu'escorte à présent l'exaspération de l'impuissance.

Mais enfin, un cri résonne de l'autre côté du mur, cette fois bien audible. Un cri qui n'a rien d'animal, un cri qui ressemble plutôt à un appel, un cri qui se répète une seconde fois, puis une troisième, un cri qui marque un tempo et duquel un son se détache, un timbre, puis un phonème.

« Eèèèèh ! »

Violette se fige à nouveau, toute à l'écoute. Elle perçoit comme une volonté de communiquer, paralysée semble-t-il par l'impossibilité de se faire comprendre. Et si la personne en question était dans la même situation qu'elle ?

— Oui ! hurle-t-elle précipitamment. Je vous écoute ! Parlez-moi !

Puis elle se tait et attend.

« Aaaaaa èèèèèèèèèè »

Cette fois, pas de doute. On essaye de lui dire quelque chose. La voix répète distinctement la même série de sons dans un rythme qui ne peut rien devoir au hasard. Mais Violette ne comprend pas ce qu'on cherche à lui dire.

« Aaaaaa èèèèèèèèèè ! »

— Je ne comprends pas ! crie-t-elle désespérée. Mais je suis là ! Je vais tenter de me libérer.

Et joignant le geste à la parole, elle reprend ses contorsions cette fois de façon frénétique, se fout de la douleur, s'arrache des lambeaux de chair, se contracte, se tend dans tous les sens, persiste malgré le supplice qu'elle endure, insiste plus encore, sent bientôt un jeu plus lâche, y passe presque le pilon du pouce mais coince à l'articulation...

« Aaaa l'èèèèèèèèèè ! »

Violette ferme les yeux et serre les dents, le cœur au bord des lèvres. Elle a enfin compris ce qu'on cherche à lui dire. Il semble d'ailleurs qu'elle n'ait jamais hésité sur le sens des cris qui lui parviennent maintenant tout à fait distinctement.

— J'arrive, s'égosille-t-elle en tirant si fort sur sa main qu'elle a la sensation de s'arracher les phalanges.

« À l'aide ! » lui répond l'homme dans un ultime cri désespéré.

— Alors, ma salope. Tu vas me le dire, maintenant, ce que t’as fait de mon Julos ?

Leïla reprend ses esprits en même temps que pied dans une réalité qui lui fait dresser les cheveux sur la tête. Elle est attachée à ce qui semble être un tuyau, une conduite d’eau ou de gaz, elle ne sait pas très bien... Ses tempes vrillent sans discontinuer, faisant résonner dans sa tête des sons métalliques qui viennent se fracasser par ricochets contre les parois de sa boîte crânienne. Et, à chaque éclat, elle a la sensation que son cerveau va exploser.

Elle frissonne. De terreur, mais aussi de froid. Devant elle, la clocharde la domine d’un regard à la fois railleur et malveillant, ainsi que d’une taille imposante sur laquelle la veuve reconnaît sa gabardine.

— Je te l’ai prise, tu ne m’en veux pas, hein ? ricane la gueuse en se trémoussant de manière à mimer outrageusement les effets du bien-être.

L’endroit dans lequel elles se trouvent ressemble à une cave. C’est une petite pièce de trois mètres sur trois environ, plongée dans une obscurité compacte que seul un néon vacillant troue par intermittence d’une lumière crue et blafarde. Sur le côté, Leïla distingue un tas de caisses recouvert de loques et haillons crasseux, qui semble servir de couchette d’appoint. De toute évidence, elle se trouve dans le repaire de la mendicante. Le sol est recouvert de gravats, de déchets de pierres, de tessons de verres, de sable, de terre aussi, en tout cas de débris qui blessent les genoux de Leïla. L’acoustique y est tassée, sans aucun écho, ce qui lui fait penser qu’elles sont en effet en sous-sol. L’endroit en a en tout cas la fraîcheur et l’humidité et, avec son simple chemisier de lin, la veuve ne résiste pas longtemps aux agressions du froid. Prise de tremblements que son angoisse ne fait qu’accentuer, la pauvre femme ressemble bientôt à ces démentes en pleine crise d’apoplexie. Ce qui semble réjouir sa tortionnaire.

— Tu fais moins la fière, maintenant ! se moque-t-elle après avoir ri

grassement. Comme si ton cul valait mieux que ma tronche, hein ? Seulement t'as pas bien compris le problème, grognasse : c'est que Jules, moi, je le lâcherai pas de sitôt ! Ça fait quinze ans qu'on traîne nos caddies dans cette foutue ville sans se quitter, et c'est pas une pouffiasse dans ton genre qui va nous séparer. Alors tu me dis où il est et peut-être que je ne toucherai pas à ta petite gueule de salope.

Mais Leïla est trop choquée pour pouvoir répondre. Elle continue de trembler de tous ses membres, les yeux rivés sur la clocharde dans une expression d'horreur intense, comme si toutes les atrocités du monde s'étaient matérialisées en une seule et même personne.

Intriguée par la fixité de son regard, la mendiante se penche lentement vers elle. Elle se met alors à l'observer de ses petits yeux luisants, avec une curiosité non feinte, à la manière d'un scientifique qui vient de découvrir une nouvelle variété bactériologique.

— Bouh ! fait-elle ensuite sans même crier, juste pour provoquer une réaction chez sa victime.

Leïla sursaute démesurément avant de se mettre à hurler de façon totalement hystérique.

— Oh, la ferme ! grogne la clocharde qui a sursauté à son tour, surprise par une si violente réaction et visiblement irritée par les cris de la veuve.

Mais Leïla craque véritablement. Elle expulse une longue plainte aux inflexions presque chantantes, rythmée par des spasmes et des sanglots avant de se recroqueviller sur elle-même jusqu'à adopter une position presque fœtale. La clocharde la considère sans cacher son dédain.

— C'est bon ! s'agace-t-elle. Tu vas pas en crever, non plus ! Tu me dis ce que t'as fait de Jules et comment je le récupère, et on n'en parle plus. C'est pas compliqué !

Leïla ne réagit pas au propos de sa ravisseuse. Elle s'abîme totalement dans sa terreur et dans sa peine, et sanglote à pierre fendre sans plus se préoccuper de rien.

— Oh ! s'exclame la gueuse en haussant le ton. T'as entendu ce que je viens de dire ?

Mais Leïla semble désormais hermétique à toute sollicitation extérieure. Elle continue de pleurer et pousse à présent de petits gémissements répétitifs.

Son attitude particulièrement pitoyable et désespérée exaspère de plus en plus la mendiante qui, au bout de quelques minutes et à bout de patience, la saisit violemment par les cheveux.

— Bon ! Écoute-moi bien, sale pétasse ! Tu commences sérieusement à me les casser avec tes couinements de dinde affolée. Alors si tu tiens à ta gueule, va falloir que tu te réveilles, et vite fait encore ! Parce que moi, les vieilles putes dans ton genre, je m'en bouffe trois chaque matin au petit déjeuner. *Capiche ?*

Terrorisée, Leïla hoche précipitamment la tête en signe d'acquiescement. La gueuse attend encore quelques instants avant de la lâcher d'un geste brutal. Puis elle réitère sa question :

— Où il est, mon Julos ? C'est la dernière fois que je te le demande !

— Mais je n'en sais rien ! vocifère enfin Leïla en proie à une véritable panique. Je vous jure que je n'en sais rien ! La dernière fois que je l'ai vu, il avait accompli le travail que je lui avais demandé et il est parti. Je ne sais pas où il est allé, et il ne m'a rien dit de ses projets. Il faut me croire !

La clocharde hoche la tête en affichant un large sourire édenté.

— Ben voilà ! Tu reconnais au moins que tu nous connais, charogne ! Pourquoi t'as fait semblant de ne pas savoir qui qu'on était, Jules et moi, quand la flicaille t'a posé la question ?

— J’y suis presque ! crie Violette en direction du mur derrière lequel lui parviennent les appels à l’aide.

Concentrant son énergie dans un ultime effort, la jeune femme se remet à tirer de toutes ses forces sur sa main droite, sur le point de se frayer un chemin entre les liens sans cesser de faire jouer les nœuds autour de ses poignets. Elle sent l’entrave se relâcher peu à peu, redouble d’activité avant de reprendre ses torsions, puis ses étirements, sans faiblir, sans même s’octroyer le moindre répit.

Et soudain, le pouce passe ! Au moment où elle ne s’y attendait plus, lorsque l’espoir la quittait peu à peu de parvenir à se libérer, le gras du pouce passe brutalement de l’autre côté du nœud. Puis, à l’instar d’un accouchement, le reste suit sans aucune difficulté.

Une véritable délivrance.

Dans son dos, Violette sent les liens se desserrer un à un, se distendre ensuite, se défaire enfin. Puis ce sont ses poignets qui se libèrent de la douloureuse entrave tandis que le sang jusqu’ici comprimé à la porte de ses paumes déferle à flots dans ses veines, soulageant la tension devenue insoutenable au plus profond de ses bras, au centre de son dos et jusqu’au creux de sa nuque. La nervosité lui fait perdre quelques instants, encore emberlificotée dans la corde, mais celle-ci retombe bientôt lourdement par terre. Aussitôt, la jeune femme entreprend de défaire les nœuds qui lui lient toujours les pieds à ceux de la chaise et, enfin, la voici totalement libre.

Sans même prendre le temps de soulager sa douleur, elle se précipite vers la porte de la pièce. Mais ce qu’elle craignait se concrétise : l’issue en est en effet verrouillée. Galvanisée par sa première victoire sur son joug, et sans plus réfléchir, la jeune femme recule de quelques pas, prend son élan et s’élance de toutes ses forces contre la porte. Celle-ci, d’un modèle coûteux et de bonne qualité, tremble à peine sous le choc infligé. Violette réitère aussitôt

ses essais, sans plus de succès, et, au bout de quelques tentatives infructueuses, le souffle court et l'épaule endolorie, elle abandonne l'espoir de voir le battant céder sous son poids.

Il lui faut trouver un autre moyen de quitter l'endroit.

Prenant enfin le temps d'inspecter le lieu dans lequel elle se trouve, elle avise la tabatière située dans son dos lorsqu'elle était entravée et qu'elle n'avait pas encore remarquée. Se saisissant de la chaise sur laquelle elle était ficelée, elle la place juste sous l'imposte avant d'y grimper. La lucarne s'ouvre sans difficulté, lui permettant d'y passer sa tête. Devant elle, Paris déroule son tapis de lueurs aux toits emberlificotés et aux reliefs accidentés avec, directement sur sa droite, se dressant de toute la hauteur de son fuselage, la tour Eiffel parée de ses atours de lumières.

Violette examine le toit. Peut-elle y grimper sans danger de se rompre les os ? La pente est abrupte mais à quelques mètres en contrebas, la corniche lui semble suffisamment large et solide pour la réceptionner en cas de chute. De toute façon, elle n'a pas le choix. Elle se hisse sur la pointe des pieds et prend appui sur le rebord de la tabatière. Puis, prenant son élan, elle escalade l'ouverture, doit s'y prendre à deux reprises, mais se retrouve enfin sur le toit de l'immeuble.

Prenant alors le temps de se repérer, elle cherche la forme d'une lucarne qui, en toute logique, donnerait sur la pièce contiguë à celle dans laquelle elle était séquestrée. La pauvreté de son sens de l'orientation lui fait perdre quelques précieuses secondes et l'obscurité environnante achève de la désorienter. Mais à quelques mètres d'elle, elle perçoit bientôt un modelé plongé dans la pénombre qui correspondrait bien à ce qu'elle cherche.

Après avoir trouvé son équilibre, Violette se met à avancer prudemment à quatre pattes en direction de la saillie. Elle y parvient enfin, confirme qu'il s'agit bien là d'une autre tabatière et cherche à distinguer ce qui se trouve de l'autre côté du carreau. Le manque total de visibilité lui fait d'abord penser que la pièce ne dispose d'aucun éclairage. Mais elle s'aperçoit bien vite qu'il y a autre chose. Ou plutôt, qu'il n'y a strictement rien d'autre, et surtout pas les ombres inévitables qu'elle devrait normalement pouvoir distinguer. Violette comprend alors que la lucarne a, en vérité, été sciemment occultée. Impossible de voir ce qui se trouve de l'autre côté.

Aussitôt, elle entreprend de l'ouvrir. Mais celle-ci, outre le peu de prise qu'elle présente et la difficulté de trouver une préhension solide pour la tirer vers soi, semble solidement cadénassée de l'intérieur. La jeune femme

commence à perdre son sang-froid. Elle ignore le temps qu'elle a passé ficelée à sa chaise et, en consultant sa montre, découvre que celle-ci s'est brisée, sans doute sous le choc de sa chute. Elle n'a aucune idée de l'heure qu'il peut être. Mais ce dont elle est certaine, c'est qu'il devient urgent de quitter cet endroit et de rejoindre sa mère.

Sans perdre de temps, elle se met à tambouriner à la vitre de la tabatière.

— Monsieur ? Vous m'entendez ? Je vais tenter de casser le carreau de la lucarne. Si vous êtes juste en dessous, reculez et faites attention aux bris de verre !

Elle attend quelques instants une éventuelle réponse, qui ne vient pas. Puis, avec une naïveté confondante et un manque total de réflexion, elle assène deux grands coups sur la vitre de toute la force de ses poings. Bien sûr, à part manquer se briser les os de la main, elle ne provoque aucun autre dégât.

Cette fois, Violette perd véritablement son sang-froid. Elle regarde autour d'elle à la recherche d'un bâton, d'une tuile, d'une pierre, en tout cas d'un objet qui lui permettrait de frapper violemment la vitre récalcitrante. Mais le toit est désert de tout décombres de ce genre et aucune tuile ne semble sur le point de se défaire.

— Monsieur ! crie-t-elle de plus en plus énervée. Je n'ai plus le temps de chercher à vous sortir de là. Il faut absolument que je fasse quelque chose que...

Elle s'interrompt, puis soupire, irritée par ce besoin maladif de toujours se justifier.

— Quoi qu'il en soit, je dois partir, je n'ai pas le choix. Mais j'appelle la police dès que j'en ai l'occasion. Ne vous inquiétez pas, quelqu'un va bientôt arriver pour vous sortir de là.

Une fois encore, elle attend une quelconque réaction. Mais derrière la lucarne occultée, aucun signe de vie ne lui parvient plus.

Tania somnole d'un mauvais sommeil, une torpeur artificielle qui, combinée à sa détresse, provoque en elle des images et des sons qui l'agressent. Couleurs psychédéliques aux luminescences infernales, qui partent et reviennent sans ordre ni logique. Elle transpire abondamment, tente de se défendre de tant de fureurs, ébauche des gestes saccadés, désordonnés qui sans cesse dévient de leur trajectoire. Elle gémit aussi, se tourne et se retourne, esquive une agression plus virulente que les autres, aimerait pleurer sans parvenir à trouver le soulagement des sanglots libérateurs...

— Tania... Tania, réveille-toi.

C'est la voix d'Igor, bourrue, agacée, impérieuse. Tania la perçoit au loin, elle distingue l'inflexion d'agressivité qui en émane, aimerait y répondre afin de ne pas attiser l'irritation de son époux mais se sent aussitôt happée par le tourbillon démoniaque qui l'entourne. Au centre d'un remugle menaçant fait de courants contraires qui s'affrontent avec puissance, une petite silhouette appelle à l'aide, les bras tendus, et ses yeux la supplient de ne pas l'abandonner. Tania la reconnaît sans même distinguer ses traits avec précision au moment où son cœur explose de douleur et de chagrin. Elle hurle le nom de sa fille, fait volte-face sans plus se préoccuper de rien et entreprend de se diriger vers la direction opposée à celle de la voix d'Igor, bravant la violence des vents et la férocité des éléments.

— Tania, réveille-toi, bon sang !

Dans son dos, la voix d'Igor revient à la charge et l'apostrophe, de plus en plus autoritaire. Tania frissonne, hésite puis ralentit imperceptiblement. Mais devant elle, Dona l'appelle à son tour, et sa vulnérabilité rivalise avec la fureur de son père. Pas longtemps : Tania se secoue avant de réunir ses dernières forces pour rejoindre sa fille. Au moment où elle va l'atteindre, un rugissement féroce s'élève juste derrière Dona tandis qu'une ombre menaçante grandit, enfle et s'étend pour bientôt envahir les lieux où se tient

l'enfant.

— Dona ! hurle Tania en se redressant sur son séant.

Igor est là, devant elle, les traits rongés par l'angoisse et la fatigue.

— Réveille-toi, nom de Dieu ! lui intime-t-il sans cacher son agacement.

Tu n'arrêtes pas de gémir et de t'agiter.

— Dona, répète-t-elle, haletante. Où est Dona ?

Igor soupire en détournant le regard. Puis il se lève sans mot dire et quitte la pièce. Alors Tania comprend que le véritable cauchemar ne fait que commencer.

Leïla voudrait prier, implorer, supplier sa ravisseuse, mais elle pressent d'instinct que chaque démonstration de faiblesse ne fera qu'attiser la malveillance de la clocharde. Celle-ci ne la lâche d'ailleurs pas d'une semelle. Elle la tance, la malmène, aussi bien moralement que physiquement, en la bousculant de temps à autre du bout : de son pied, d'un geste plein de mépris, comme si elle cherchait à vérifier que sa captive est toujours bien vivante. Elle commence du reste à perdre patience...

— De toute façon, tu ne partiras pas d'ici tant que j'aurai pas revu mon Julos. Moi, je m'en cogne, j'ai tout mon temps. Alors tu vois...

Joignant le geste à la parole, elle ouvre l'un de ses sacs immondes qui dépasse de son caddie et en présente le contenu à Leïla. À l'intérieur s'agglutinent quelques sachets qui renferment des croûtes de pain rassis ainsi que des bouts de sandwiches, deux bouteilles de vin, un demi-saucisson et un bloc de fromage entamé.

— J'ai à boire et à manger, continue la gueuse en s'emparant du saucisson dans lequel elle mord vigoureusement. Et puis j'ai bien chaud aussi.

Et elle se contorsionne par petits mouvements grotesques en serrant contre elle la gabardine de Leïla. Celle-ci lève vers sa geôlière un misérable regard qui trahit toute son anxiété. De toute évidence, la veuve, peu habituée à un tel traitement, est terrorisée.

— Il suffit que tu me dises où il est et je te libère, raille encore la mendicante. Je comprends pas pourquoi tu veux rien me dire.

— Je vous jure que je n'en sais rien, gémit Leïla d'une voix suppliante. Il faut me croire. Il a accompli le travail que je lui avais demandé, je l'ai payé et puis il est parti. Je n'avais plus besoin de lui, vous comprenez ? Je vous en prie, laissez-moi partir, achève-t-elle en éclatant en sanglots.

— Quand tu m'auras rendu mon Julos ! rétorque la clocharde, imperturbable.

À bout de nerfs, Leïla donne libre cours à sa détresse et se met à pleurer abondamment en se balançant d'avant en arrière.

— C'est un cauchemar ! larmoie-t-elle avec désespoir. Un véritable cauchemar.

— Moi, mon cauchemar, c'est depuis que Julos n'est plus là, figure-toi ! s'exclame la gueuse en collant rageusement son visage tout contre celui de Leïla. Parce que tu ne sais pas ce que j'endure sans lui. Je suis obligée de venir me cacher ici pour pas qu'on me prenne et qu'on me vole tout ce que j'ai. Sans compter cette brute de Vito qui a dans l'idée de me violer et qui se gênerait pas s'il savait que Jules n'est plus là pour me défendre. Alors tu vois, j'ai plus rien à perdre. Il faut que tu comprennes bien ça. Tu t'en sortiras pas comme ça, ma belle. Il vaut mieux te mettre ça dans ton joli petit crâne, achève-t-elle en tapotant d'un index insistant sur la tempe de Leïla.

La veuve ferme les yeux sous l'effluve pestilentiel de l'haleine que la mendicante exhale à quelques centimètres à peine de son nez. Elle ne peut s'empêcher de se demander quel genre d'homme serait capable de se mettre en tête de violer un corps si hideux, et elle en conclut que ce Vito ne peut être qu'une bête immonde et forcenée. Leïla frémit de dégoût tandis qu'elle réalise avec horreur qu'elle a pénétré un univers qui lui échappe totalement, dont elle ignore les règles et dans lequel elle n'est rien si ce n'est une proie. Reine dans son monde de nantis, la voilà réduite à la plus misérable des conditions : celle d'une otage livrée aux caprices d'une démente. Mais ceci n'est rien en comparaison de ce qui lui apparaît désormais clairement : si, comme le dit la mendicante, celle-ci n'a strictement plus rien à perdre, alors Leïla est perdue.

Après avoir fait le point de sa piètre situation, la veuve tente de maîtriser l'angoisse qui la tourmente. Puis, prenant une décision, elle lève vers sa geôlière un regard dépité.

— D'accord, murmure-t-elle d'une voix éteinte. Je vais vous conduire à lui.

Violette s'agrippe aux tuiles pour s'aider dans sa progression. Hésitant sur la direction à prendre, elle décide de continuer tout droit en espérant trouver une issue pour quitter cette maison et donner l'alerte. L'opacité de la nuit l'empêche de discerner le paysage alentour, c'est la raison pour laquelle elle ne peut décider en connaissance de cause par où aller. De plus, la pente naturelle du toit l'empêche d'avancer aussi rapidement qu'elle le souhaiterait et, à plusieurs reprises, elle manque de lâcher prise, s'accrochant *in extremis* aux reliefs de la toiture. Il s'en faut de peu qu'elle ne glisse jusqu'à la corniche, piètre rempart pour l'empêcher de s'écraser sept étages plus bas. L'adolescente tente de se concentrer sur l'objectif à atteindre afin de ne pas donner libre cours à ses angoisses. Elle se retrouve alors à quatre pattes dans une position prudente qu'elle décide de garder malgré les saillies et les irrégularités du toit qui martyrisent ses genoux. Centimètre par centimètre, elle progresse avec précaution et, bientôt, sur sa trajectoire, distingue dans l'obscurité environnante une troisième lucarne. Fébrilement, elle tâte les pourtours de l'imposte afin de repérer une prise suffisamment stable pour s'en saisir et ouvrir le vasistas. En trouve une, l'empoigne vigoureusement et la tire vers elle.

À sa grande surprise, la fenêtre s'ouvre.

Violette étouffe un cri de victoire. Elle soulève l'armature de fer jusqu'à la reposer sur le toit, à l'opposé de sa position initiale. Puis, toujours avec prudence, elle se penche en avant afin de distinguer ce que contient la pièce qui se découvre sous elle. Il semble que ce soit une chambre en tout point semblable à celle dans laquelle elle fut retenue prisonnière, mais la pénombre dans laquelle celle-ci est plongée l'empêche de distinguer ce qu'elle contient. Retenant son souffle, la jeune fille tente de repérer une éventuelle présence.

— Il y a quelqu'un ? demande-t-elle dans un murmure, sans savoir si elle préférerait qu'il y ait effectivement quelqu'un ou bien que la pièce soit

déserte.

Le silence faisant office de réponse l'informe que, si elle ne peut escompter de l'aide à cette étape de son évasion, du moins le passage est libre.

Précautionneusement, elle s'assied sur le rebord de l'imposte avant de faire glisser ses jambes dans le trou béant. Puis, avec prudence, elle se glisse à l'intérieur de la pièce. Heurte quelques obstacles qu'elle entraîne dans sa chute mais parvient à se réceptionner sans trop de mal.

Une rapide inspection des lieux lui apprend qu'elle se trouve en effet dans une chambre de bonne transformée en grenier. Un fatras d'objets hétéroclites s'amoncelle contre les murs de la pièce, parmi lesquels les restes d'un vieux lit en métal, quelques meubles endommagés, des caisses au contenu composite. Violette repère la porte, s'y dirige sans perdre de temps et, au rythme des quelques pas qu'elle accomplit pour rejoindre l'issue, prie de tout son être que celle-ci, si elle n'est déjà ouverte, se décadénasse aisément.

Parvenue devant la porte, la jeune fille s'immobilise quelques secondes. Elle prend une longue inspiration pour se donner du courage avant de saisir la poignée d'une main ferme, la tourne dans un sens puis dans l'autre, pousse et tire...

Comme elle l'avait craint, l'issue est verrouillée.

C'est alors que ce nouvel échec produit sur elle une tornade de révolte. Elle réalise soudain à quel point elle ne mérite pas tout ce qui lui arrive et l'absurdité de sa situation la galvanise d'une colère indomptable. Du plus profond de son être, elle sent monter la véhémence de l'impuissance, une implacable animosité qui la fait bouillir de rage, décuplant ses forces et son énergie. Déchaînée par toute cette rancune qu'elle accumule depuis sa plus tendre enfance, ressentiment encore renforcé par le douloureux constat qu'une fois de plus elle endosse la responsabilité de tout ce qui déraile, la faute des autres et jusqu'au reproche de son existence, Violette atteint un point de non-retour qu'elle ne parvient plus à canaliser.

Elle se met alors à fouiller avec frénésie dans le bric-à-brac qui l'environne et balance sur le côté tout ce qui lui tombe sous la main sans lui être d'une quelconque utilité. Enfin, saisissant une barre de métal ayant de toute évidence appartenu à la carcasse de lit, elle se dirige d'un pas décidé vers la porte verrouillée.

Avec une puissance dont elle-même ne se serait pas crue capable, elle entreprend de déloger la porte de ses gonds, se servant de la barre de fer comme levier. Elle y met toute son aigreur, sa colère et son dépit, tire et

pousse sans s'économiser, tout en poussant des grognements rythmés qui lui donnent plus de force encore.

Et soudain, au bout de quelques minutes à peine, sous le poids de toute cette rage, la porte cède : elle se démet de ses gonds avant de s'écraser vers l'avant, entraînant avec elle la jeune fille qui s'étale de tout son long au milieu d'un corridor plongé dans la pénombre.

Leïla décide de jouer le tout pour le tout. L'important pour elle est de sortir de cet endroit sordide et de tenter sa chance au-dehors, fût-elle au milieu de nulle part. Tout plutôt que cette position avilissante, ce lieu aux relents de l'enfer que même dans ses plus sombres cauchemars elle n'avait imaginé.

— Oui, je vais vous mener jusqu'à lui, répète-t-elle comme si elle approuvait sa propre décision. Mais pour cela, il faut me détacher.

— Pour que tu te fasses la malle ? Bien essayé, ma belle, mais faut pas me prendre pour une conne non plus. Tu me dis où qu'il est, je vais le chercher et s'il ne lui manque rien, je reviens te libérer.

Leïla sent une fois de plus l'effroi lui étreindre la poitrine tout en martyrisant ses viscères, comme on joue avec un élastique : les projets de la mendicante réduisent à néant l'infime espoir qu'elle avait de pouvoir s'en sortir. C'est alors que son imagination se met à dérouler sous ses yeux les manchettes des journaux annonçant le décès de la veuve de Pierre Vasseur, dont le corps, dénudé et torturé, fut retrouvé exsangue dans un sous-sol abject. Cette fois prisonnière de ses propres terreurs, Leïla ne parvient pas à endiguer l'horreur d'un destin qui ne l'avait pas préparée à affronter une telle épreuve et son imagination devient alors sa plus féroce geôlière. Pour la première fois de sa vie, elle ne domine plus rien des événements. Pire : la terreur qui gronde en elle la paralyse complètement, bloquant toute faculté de raisonnement, toute ressource d'analyse et jusqu'à la simple aptitude à la réflexion.

— Non ! se met-elle à gémir en tremblant de tous ses membres. Je ne veux pas ! Si vous me tuez, vous ne saurez jamais où il se trouve. Jamais ! Vous ne pouvez pas me faire ça. Je vous en supplie. Je vous paierai très cher, vous pourrez prendre tout ce que vous voulez. Je suis très riche vous savez. Mais pour l'amour du ciel, je vous en prie, ne me faites pas de mal...

La gueuse lève un sourcil broussailleux, surprise par cette réelle

démonstration de panique. On dirait qu'elle réalise seulement à quel point sa captive est terrorisée. Le visage de Leïla est complètement défait, elle n'est plus que l'ombre de la superbe femme dont elle présentait à tous l'image de beauté et de pouvoir. C'est d'ailleurs plutôt plaisant de voir cette femme, dont l'arrogance domine habituellement ses actes et ses paroles, se répandre ainsi aux pieds d'une moins-que-rien. Une clocharde à qui, hier encore, elle n'aurait même pas donné l'heure.

— Arrête ton cinéma, pauvre conne, ricane-t-elle sans cacher le plaisir qu'elle a de la voir dans cet état. Tu veux venir avec moi, c'est ça ? D'accord ! Mais pour être sûre que tu ne chercheras pas à filer, tu vas te déloquer... Allez, à poil !

Leïla, que les propos de la mendicante avaient calmée durant quelques courtes secondes, ouvre de grands yeux atterrés en comprenant la deuxième partie de la phrase.

— À poil ? déglutit-elle. Vous voulez dire : toute nue ?

— Ben oui : jusqu'à nouvel ordre, « à poil », ça veut dire « toute nue ».

— Vous voulez que je sorte toute nue ? reprend Leïla déjà en proie à une nouvelle vague de panique.

— Pour qu'on attire l'attention et qu'on se fasse embarquer pour attentat à la pudeur ? Tu parles d'une discrétion ! Non, tu sortiras avec ton manteau. Seulement en dessous, tu seras à poil. Moi, je te tiendrai par la ceinture, au cas où il te viendrait l'idée de prendre la poudre d'escampette. Au moindre mouvement qui ne me plaît pas, je t'arrache le manteau et tu te retrouves les fesses à l'air.

On dirait que cette idée réjouit la clocharde car elle ajoute aussitôt, d'un ton amusé :

— N'empêche, ça pourrait être vachement drôle de te voir cavalier à poil dans les rues de Paris à cette heure-ci. Sans compter tous les pervers qui te courraient après en se tenant la queue ! J'imagine déjà le tableau !

Et elle se met à rire, presque de bon cœur.

— Vous n'avez pas le droit ! se révolte Leïla dans un sanglot affolé. Vous n'avez pas le droit !

— Si j'ai pas le droit, je prends le gauche, rétorque-t-elle en éclatant de rire. Bon, tu te décides ? Ou tu restes là et tu me dis où se trouve mon Julos, ou tu viens avec moi mais tu te désapes.

Consciente qu'elle n'obtiendra pas de plus belle opportunité, Leïla entreprend, malgré les liens qui lui enserrèrent toujours les poignets, d'ôter ses

bas et sa jupe. Ses gestes sont fébriles et ses mouvements saccadés, maladroits. La voyant se déshabiller sans plus parlementer, et désormais impatiente d'en terminer avec cette histoire, la gueuse lui libère enfin les poignets.

— Donnez-moi mon manteau, exige la veuve avant d'enlever son soutien-gorge.

La clocharde émet un ricanement, sans doute plus pour la forme, tout en se défaisant de la gabardine de Leïla qu'elle lui tend d'un geste désinvolte.

— Et la culotte ? grogne-t-elle en constatant que la veuve se dissimule déjà sous son manteau sans avoir enlevé son dessous.

Leïla la supplie d'un regard.

— Rien du tout ! Tu m'enlèves ta dentelle et tu libères ton minou. Et tu te grouilles aussi, parce que je commence à en avoir marre de me coltiner ta tronche de pétasse.

Une fois complètement nue, la gueuse permet à Leïla de retenir les deux pans de la gabardine de ses mains afin qu'elle puisse se protéger du froid et des regards indiscrets. Puis elle attache la ceinture du manteau à son propre poignet, de telle manière que si la veuve tente de s'enfuir, elle n'ait qu'à tirer un coup sec pour la dévêtir complètement.

— Je te préviens, Miss Monde : tu fais le moindre écart, le moindre faux pas, tu pousses le plus petit gémissement ou même un souffle qui me ferait penser que tu essaies de t'enfuir ou d'alerter quelqu'un et ton minou fera la une de tous les quotidiens demain à la première heure. T'as compris ?

Leïla hoche silencieusement la tête. Quelques instants plus tard, les deux femmes se mettent en route, la gueuse collée à Leïla afin que personne ne puisse distinguer l'étrange laisse qui les relie l'une à l'autre.

Violette se redresse bien vite tout en jetant autour d'elle de petits coups d'œil craintifs. Le corridor, s'il est plongé dans la pénombre, semble en tout cas complètement désert. Une fois sur pied, l'adolescente palpe les murs, tâtonne de ses deux mains aveugles à la recherche d'un interrupteur. Le souffle court et le cœur battant, elle n'ose déjà croire qu'elle est tirée d'affaire, qu'il ne lui suffit plus à présent que de longer le corridor et rejoindre la cage d'escalier qu'elle dévalera jusqu'en bas pour ensuite quitter l'immeuble et s'enfuir loin de là.

Abandonnant bientôt l'espoir d'éclairer l'endroit, et surtout à bout de patience, elle se met à avancer vers ce qu'elle pense être la coursière des communs, les deux mains plaquées sur les murs qui l'encadrent de part et d'autre afin de se guider dans l'obscurité. Peu à peu, ses yeux s'habituent à l'opacité des lieux et lui permettent d'accélérer encore l'allure.

Tandis qu'elle avance vers la liberté, les idées se pressent dans son esprit, prennent corps à mesure qu'elle progresse, comme si une voix résonnait dans son crâne et lui dictait la suite des événements tels qu'ils allaient se dérouler.

En tout cas, tels qu'il faut qu'ils se déroulent.

Première chose, régler d'urgence le problème de sa mère. Puis appeler la police et libérer le pauvre bougre qui semble, lui aussi, enfermé dans une chambre de bonne. Ensuite elle arrêtera de tergiverser avec cette famille de cons et portera plainte contre Leïla. Elle se fera connaître. Elle racontera son histoire à la presse. Depuis le début. Sans rien oublier. Ni le rôle de la veuve, ni celui de sa star de père, ni même celui de sa mère. Plus de mensonges, plus de secret, plus d'hypocrisie. Juste la vérité. Crue, nue, avec ses laideurs et ses imperfections. Ses médiocrités. Puis elle entreprendra les démarches légales pour être reconnue comme héritière légitime de Pierre Vasseur et empocher ce qui lui est dû. Sans doute n'aura-t-elle le droit de prendre possession de son héritage qu'à sa majorité, mais Violette s'en fiche. Il ne lui reste qu'un an

à tenir, et encore...

Dix mois, à tout casser.

Un détail comparé aux dix-sept années qu'elle vient de vivre.

Enfin, à dix-huit ans, elle enverra tout ce petit monde aux pelotes et entamera une nouvelle existence, sa vie, son destin, celui auquel elle était vouée depuis sa naissance.

Violette se sent soudain pousser des ailes, et la simple conception de tels projets la galvanise.

Au bout du corridor, elle distingue une lueur diffuse, légèrement bleutée, pareille à celle d'un faible rayon de lune qui traverserait un carreau... L'adolescente presse encore le pas et se met maintenant à courir. Elle parvient au bout du couloir, tourne, dépasse en effet une fenêtre aux vitres opaques... Débouche alors sur un nouveau corridor qui étale devant elle son boyau de pénombre et la force à ralentir.

De toute évidence, le couloir fait le tour de l'immeuble. Maîtrisant son impatience et son anxiété, Violette en déduit qu'il ne peut que déboucher sur une cage d'escalier, quel que soit le sens dans lequel elle le prend.

Forcément.

Mais alors qu'elle continue de suivre le corridor, la jeune fille perçoit à nouveau une plainte, pareille à celle qu'elle avait entendue à l'intérieur de la chambre de bonne. Instinctivement, la jeune fille s'arrête et écoute. Une seconde lamentation déchire le silence, non plus un appel à l'aide mais cette fois un gémissement qui n'attend pas de réponse. Comme lancé, semble-t-il, dans le vide.

Comme dépouillé de tout espoir d'être entendu.

Violette tend les bras et, frôlant les murs de part de d'autre, rencontre bientôt le dénivelé d'une porte.

— Vous êtes là ? demande-t-elle en frappant énergiquement contre le battant.

Une nouvelle plainte lui répond, mais qui semble venir de la pièce à côté. La jeune fille avance encore de quelques mètres, rencontre une autre embrasure et réitère sa question :

— Vous m'entendez ?

En effet, la voix est maintenant toute proche.

Juste derrière la porte.

Violette hésite. Elle rechigne à s'attarder plus longtemps encore, sans compter que le temps presse pour sa mère. D'un autre côté, l'homme semble

mal en point et nécessite peut-être, lui aussi, des soins urgents.

— Merde ! maugrée-t-elle en se reculant pour prendre son élan.

D'un coup sec, elle se projette contre le battant qui craque sous le choc. À vue de nez, la porte semble moins solide que celle qu'elle a déjà forcée, ce qui l'encourage à réitérer sa tentative.

Dans la pièce, de l'autre côté de la cloison, un braillement à la fois surpris et apeuré répond à ses heurts.

Enfin, au troisième choc, la porte cède sous la violence de son élan.

L'épaule endolorie, mais sans perdre un instant, Violette pénètre dans la pièce et allume l'interrupteur qu'elle trouve sans peine juste à côté du chambranle. Le temps que ses yeux s'accoutument à la violence de la clarté qui inonde la pièce...

La jeune fille se fige, raidie en plein mouvement, la bouche béante et le souffle coupé sous le choc.

Par-delà la torpeur artificielle qui l'a, à présent, totalement enveloppée, Tania perçoit la sonnette de la porte d'entrée comme un écho lointain, agaçant, la résonance pénible et obsédante d'une évidence dont elle ne parvient pas à se remémorer la nature. Elle sait qu'elle est insupportablement malheureuse, elle sait que sa vie a basculé dans l'horreur, elle sait que garder les yeux fermés est tout simplement devenu une question de survie, mais elle ignore tout de la cause d'un tel tourment. Alors, dans l'écho encore entêtant du carillon, telle une alarme dont on tarde à comprendre la signification, elle tente de replonger dans ce coma si doux, cette hébétude vitale, cette absence totale de conscience.

Dans le salon, on se regarde avec circonspection.

— Vous attendez quelqu'un ? demande l'inspecteur à Igor.

Celui-ci secoue la tête en signe de dénégation, son regard trahissant la surprise. Puis il se lève et se dirige vers le hall d'entrée. D'un geste impérieux, l'inspecteur lui demande d'attendre quelques instants avant d'ouvrir la porte, le temps que deux hommes se postent à proximité de l'entrée afin de pouvoir parer à toute éventualité. Puis, d'un hochement de tête, il donne à Igor la permission de s'exécuter.

Sur le perron, une jeune femme, totalement inconnue, tient Dona dans ses bras. À la vue de son père, la fillette pousse un cri de joie et, se libérant de l'étreinte de la femme, se projette d'un mouvement de corps dans les bras d'Igor.

Ensuite, tout se passe très vite. Les policiers réagissent en un rien de temps. Sitôt que les bras de la femme sont libérés de l'enfant, ils se précipitent vers elle, la projettent à terre et la maîtrisent, es bras violemment passés derrière le dos avant de lui passer les menottes aux poignets.

Igor, encore abasourdi de tenir sa fille dans ses bras, ne réagit pas tout de suite. À la fois étourdi par la rapidité des policiers autant que par la brutalité

de l'intervention, il reste pantois, considérant l'enfant d'un œil tétanisé. Puis, réalisant enfin ce qui se passe, il serre Dona contre lui à l'en étouffer, si fort et si passionnément que la fillette se met à gémir. Les plaintes de l'enfant le ramènent aussitôt à la réalité et, les jambes soudain coupées par la violence de l'émotion ressentie, il tombe à genoux avant d'éclater en sanglots sans cesser d'étreindre sa fille tout contre lui.

La femme est aussitôt emmenée à l'intérieur de la maison. Installée de force sur une chaise, elle se décompose, se recroqueville sur elle-même, puis éclate en sanglots tout en implorant Igor de l'écouter et de la libérer. Au son des supplications de l'inconnue, ce dernier se raidit, surpris par la familiarité de sa voix. Tenant toujours Dona dans ses bras, il s'approche d'elle et la dévisage, cherchant à reconnaître ses traits dont certains lui rappellent en effet quelqu'un. Elle se tient assise devant lui, les yeux larmoyants de désespoir.

— Igor, je t'en supplie, pardonne-moi... Je n'ai pas voulu tout ça... Je n'ai pas réfléchi... Je voulais seulement donner une leçon à ma mère... Je voulais juste lui faire peur, qu'elle arrête de faire comme si tout le monde était à ses pieds...

— Amélie ? murmure Igor en ouvrant de grands yeux incrédules.

Elle en a en effet la voix, l'intonation, le phrasé, l'attitude, les mimiques. Mais c'est une autre physionomie qui s'exprime à travers elle. Bientôt, son maquillage s'écoule en rigoles le long de ses joues, entraîné par les larmes. En fronçant les sourcils, Igor commence à reconnaître la forme des yeux puis du nez de sa sœur. Hébété, il avance la main vers elle et, d'un geste hésitant, frôle sa chevelure rousse. La matière synthétique qu'il rencontre l'informe qu'il s'agit d'une perruque. Alors, d'un mouvement presque apeuré, il saisit la postiche du bout des doigts et la fait tomber par terre.

Les mèches blondes d'Amélie s'écroulent aussitôt en cascades sur ses épaules au moment où l'adolescente recrache à ses pieds une prothèse de caoutchouc qui lui déformait la mâchoire, découvrant ainsi un visage qu'Igor reconnaît enfin. Puis, toujours menottée à sa chaise, l'adolescente baisse la tête, le corps secoué de sanglots spasmodiques.

La métamorphose était réellement réussie. Coiffée d'une perruque, parfaitement maquillée et parée d'une prothèse dentaire, Amélie était devenue méconnaissable, même aux yeux de ses proches. La garde-robe et les accessoires de théâtre de sa tante lui avaient fourni tous les outils nécessaires à sa transformation. Son talent de comédienne avait fait le reste.

Après avoir épanché sa honte et son désespoir, sans cesser de pleurer et de promettre qu'elle ne voulait en aucun cas faire du mal à la petite, elle raconta à son frère et aux policiers sa décision de mettre sa mère au pied du mur, avec la ferme intention de lui donner la leçon de sa vie. Elle raconta la conversation téléphonique que Leïla a eue avec Jacques Hersant, suite à la lecture de l'interview d'Igor parue dans *Télérama*, ainsi que la décision de sa mère de se faire photographier en compagnie d'Alexandre et de Dona, sachant pertinemment qu'elle les exposait à la curiosité populaire avec tout ce que cela impliquait de conséquences pour de jeunes enfants. Amélie s'était alors aperçue que, par seule malveillance, sa mère était capable d'impliquer deux gamins qui n'avaient rien demandé à personne et surtout, qui n'avaient strictement rien à voir avec la vindicte de leurs parents.

Écœurée par cette attitude, Amélie a alors décidé de forcer le destin et de mettre Leïla face à ses responsabilités et ses actes néfastes. Après quelques hésitations, mais suite à la dernière dispute qu'elle avait eue avec sa mère, celle au cours de laquelle Leïla lui a interdit de s'installer chez sa tante le temps de son absence, elle s'est enfin décidée à passer à l'action.

Amélie possédait les clés de l'appartement de Christine. Aguerrie à l'art de la métamorphose que celle-ci lui enseignait depuis quelques mois déjà, l'adolescente s'est alors soigneusement transformée afin que nul ne puisse la reconnaître, pas même ses proches. Puis elle s'est postée devant la maison de son frère, épiant les allées et venues de Tania et des enfants pour finalement les suivre jusqu'à la plaine de jeux. La suite s'est faite sans mal. Profitant de la somnolence de sa belle-sœur, elle a attiré Dona à l'aide de gentillesse, de promesses et de friandises.

La fillette, à peine âgée de trois ans, n'a fait aucune difficulté pour la suivre.

Ensemble, elles ont passé une agréable après-midi. Puis, le soir venu, Amélie a regagné l'appartement de sa tante dans lequel elle comptait passer la nuit en compagnie de l'enfant, espérant que l'absence de Dona serait suffisamment longue pour inquiéter Igor et Tania, et surtout Leïla, escomptant que la responsabilité de l'enlèvement lui serait indirectement imputée. Elle comptait ensuite rendre la fillette à ses parents le lendemain matin, dès son réveil, la déposant à proximité de son domicile. Comme elle l'avait prévu, Dona ne l'avait absolument pas reconnue et ne cessait de l'appeler « madame ». Même si l'enfant décrivait la femme avec laquelle elle avait passé la nuit, personne n'aurait pu deviner qu'il s'agissait en vérité

d'Amélie Vasseur.

Sauf qu'au fil des heures, la prise de conscience de ce qu'elle était en train de faire ne cessa de la torturer. Réalisant qu'elle accomplissait un véritable délit, elle se mit à craindre les conséquences de son acte et, de plus en plus nerveuse, se vit incapable de trouver le sommeil, encore moins d'attendre le matin pour rendre l'enfant à ses parents. Les larmes de Dona achevèrent de la déstabiliser et elle ressentit bientôt le besoin pressant de se confier à quelqu'un, de soulager sa conscience, de se libérer de la gravité d'un acte qui, à présent, la dépassait totalement. Mais la seule personne qui pouvait l'écouter et la conseiller était absente, en tournée sur les routes de France et, certainement, à cette heure précise de la soirée, sur une scène en train de jouer un drame qui, lui, n'était que fictif.

Finalement, rongée par la culpabilité, elle décida de mettre fin à ce projet trop important pour elle et de tout avouer.

À présent, démasquée mais soulagée, elle implore le pardon de son frère et se libère enfin de l'étau d'une trop lourde responsabilité.

Leïla a enfin pu quitter l'ignoble excavation qui servait de repaire à la mendicante. Après s'être faufilees entre deux chambranles vacillants, vestiges de ce qui devait à l'origine être une porte, elles ont longé un étroit passage avant de déboucher sur un petit entrepôt qu'elles ont traversé à la hâte. Enfin, grâce à une porte dérobée vers laquelle la clocharde s'est dirigée sans hésitation, elles ont regagné la rue.

La veuve s'est docilement laissé guider. Retenue par la ceinture de sa gabardine, elle avance à présent au rythme que lui impose sa geôlière. Celle-ci se tient juste à côté d'elle tout en maintenant la sangle du manteau dans son poing fermé qu'elle presse contre le dos de sa victime lorsqu'elle désire accélérer la cadence, ou qu'elle retient d'un coup sec afin de la ralentir, manquant alors de la dénuder complètement.

Pour Leïla, une telle promiscuité avec cet être abject et nauséabond est éprouvante. Son odeur, bien sûr, forte et rance, mélange de crasses corporelles et de souillures textiles alliées aux effluves écœurants de son haleine et aux relents grasseyés de ses cheveux est un véritable supplice. Mais il y a aussi les bruits qu'elle fait, qui émanent de son corps misérable : ceux de ses pieds qui suintent dans ses chaussures, les borborygmes de succion provoqués par une dentition délabrée, le souffle de sa respiration, pareille à celle d'un tuberculeux au dernier stade...

Mais la technique de la gueuse est efficace et Leïla n'ose esquisser le moindre mouvement de fuite : la seule pensée de se retrouver nue en pleine rue au milieu de la nuit la fait frémir d'angoisse. Elle sursaute au moindre bruissement, persuadée qu'une horde de féroces vagabonds, tous plus immondes les uns que les autres, va se jeter sur elle pour la violer et l'occire de la plus cruelle façon.

— Bon, c'est par où ? demande la gueuse après avoir rejoint un grand boulevard.

— Où... Où sommes-nous ? bégaye Leïla qui ne parvient pas à se repérer.

— Boulevard Ménilmontant.

Ironie du sort, que la veuve ne peut s'empêcher de remarquer intérieurement : elles ne pouvaient être plus proches de l'endroit où se trouve désormais le Julos en question.

— Nous ne sommes pas très loin, déclare-t-elle d'une petite voix serrée.

La proximité du lieu où elles doivent se rendre désoriente Leïla. Elle n'avait pas vraiment réfléchi à ce qu'elle ferait une fois dehors et, maintenant qu'elle y est, elle ne sait comment s'y prendre pour s'enfuir. De plus, l'angoisse et la détresse l'empêchent de réfléchir, de mettre de l'ordre dans ses idées, achevant de la déstabiliser. Leïla aimerait éviter de devoir révéler à la mendicante l'endroit exact où se trouve son Jules, mais l'inspiration de ce qu'elle devrait faire lui manque. Machinalement, elle longe le boulevard, rasant l'imposant mur qui borde le trottoir. La gueuse la colle littéralement, maintenant la ceinture de sa gabardine bien en main, sans la lâcher ni relâcher la pression qu'elle exerce sur sa captive. Peu habituée à un tel traitement, Leïla frissonne de froid autant que de frayeur.

— On y est bientôt ? questionne la clocharde qui commence à trouver la balade un peu trop longue à son goût.

— On approche, balbutie la veuve en pressant le pas.

De plus en plus affolée, la veuve parvient bientôt à l'embranchement de la rue du Repos qu'elle prend machinalement... Fait encore quelques pas avant de s'arrêter devant un portail, reconnaissable entre tous...

— Ben alors ? s'énerve la gueuse. Qu'est-ce que tu fous ? Tu avances, oui ou merde ?

— Je... Je ne peux pas aller plus loin, bredouille Leïla dans un murmure à peine audible.

— Pourquoi ? s'énerve de plus belle la clocharde. Il est où, Julos ?

Puis, levant lentement la tête vers le portail, on dirait qu'elle comprend.

Qu'elle comprend où elle est. Mais surtout qu'elle réalise enfin ce qui se trouve de l'autre côté des lourdes portes, fermées à cette heure de la nuit.

— Le Père-Lachaise... murmure-t-elle en tournant vers Leïla un regard assassin. Ça veut dire quoi ?

La misérable Leïla sanglote et tremble de tous ses membres en attendant que la révélation se fasse dans l'esprit de la gueuse. Comme si le simple fait de ne pas devoir avouer la vérité pouvait encore la sauver d'une fureur qui augmente en même temps que sa terreur.

La gueuse se raidit. Puis elle secoue lentement la tête de gauche à droite dans une attitude qui marque son incrédulité tandis qu'un rictus de haine enlaidit encore son visage.

— Au... Au cimetière ! bredouille-t-elle encore sceptique. Ça veut dire... Ça veut dire que...

— Pardon... gémit Leïla sans cesser de trembler. Je... Je n'avais pas le choix.

Violette a beau voir ce qu'elle voit pourtant de ses propres yeux, elle ne comprend plus rien. Figée dans l'encadrement de la porte qui vient de s'écraser à ses pieds, elle reste là, sans voix ni réaction. Devant elle, allongé sur un lit en tous points semblable à ceux que l'on trouve dans les hôpitaux, un homme est attaché à l'aide de sangles qui lui passent par-dessus le corps. Son air hagard et hébété semble révéler l'absence de réelle conscience qu'il a de son état. D'ailleurs, il ne jette aucun regard à la jeune fille, et paraît même ignorer sa bruyante intrusion. Il se contente de gémir en fixant le plafond, visiblement incommodé par les sangles qui l'enserrent de part et d'autre du lit.

Le spectacle qui s'offre à Violette est véritablement improbable.

L'ensemble de la pièce semble avoir été aménagé il y a peu de temps. Le lit sur lequel l'homme est allongé est de bonne qualité, dénotant un certain souci de confort malgré la présence des sangles qui le maintiennent plaqué contre le matelas. Les murs ont été fraîchement repeints et il ne fait aucun doute que le reste du mobilier sort tout juste du magasin. Au fond de la pièce, une porte entrouverte laisse apercevoir un cabinet de toilette, lui aussi nouvellement refait.

Mais le plus surprenant n'est pas là. Ce qui sidère littéralement Violette, la laissant un long moment pantoise et incrédule à assimiler l'ahurissante vérité, c'est l'identité du malade.

Car dans le lit, sanglé et ficelé comme un saucisson, vêtu d'une chemise de nuit à rayures bleues, hagard et échevelé, la bouche entrouverte d'où s'échappe un filet de bave, à la fois tellement métamorphosé mais pourtant reconnaissable entre tous, c'est un Pierre Vasseur bel et bien vivant qui pousse de longues plaintes rauques en tentant de se libérer de ses sangles.

— Tu l’as buté ?

La gueuse transperce Leïla d’un regard fou qui achève de tourmenter sa victime. Incapable de retenir plus longtemps une terreur qu’elle ne parvient plus à dominer, celle-ci prend cette fois conscience d’être au pied de ce mur qu’elle a passé sa vie à bâtir mais qu’aujourd’hui elle n’a plus ni la force ni les moyens d’escalader ; ce mur qui ceint à présent le secret de son crime comme celui de sa honte ; ce mur contre lequel elle ne peut plus rien faire si ce n’est se cogner la tête. Ce mur, dressé devant elle, érigé comme la stèle d’une éternelle insoumission, la révolte d’un temps qui s’échappe sans cesse jusqu’aux confins d’un rêve dont la réalisation ne se concrétisera jamais. Ce mur qui n’est autre que celui d’un cimetière – et pas n’importe lequel – et qui met fin à sa route, à ses illusions, à ses rêves de perfection...

Leïla frémit d’effroi avant de plaquer sa main contre sa bouche afin d’étouffer les sanglots qui se compressent au seuil de sa gorge. Le sang bat violemment à ses tempes, anéantissant les derniers vestiges de raisonnement qui pourraient encore lui venir à l’esprit. Autour d’elle, et à cette heure avancée de la nuit, la rue est totalement déserte et les quelques rares voitures qui passent sur le boulevard semblent indifférentes à sa détresse. De toute façon, le trottoir est plutôt large et la distance à parcourir pour surgir devant un véhicule et appeler à l’aide est trop grande pour prendre le risque de s’enfuir. De plus une rangée d’arbres la sépare de la route, la déroband ainsi au regard des conducteurs.

Leïla se sent complètement isolée. Elle n’ose pousser le moindre cri, terrifiée à l’idée que la mendiante puisse mettre ses menaces à exécution. Elle ne voit plus d’autre issue à son calvaire et prend seulement conscience du geste irrévocable, inadmissible, impardonnable qu’elle a commis, mais sans vraiment réaliser la gravité de son acte. Pas encore. Parce que tout cela n’était finalement qu’une succession d’images qu’elle avait le devoir de rendre

belles, lisses, sublimes, sans faiblir, sans jamais baisser les bras, malgré les obstacles et les épreuves, la vie qui toujours s'acharne à tout salir, polluer, contaminer, parce que le temps rogne sur la beauté des êtres et des choses, les gâte, les flétrit, les putréfie, les avilit...

Depuis toujours, Leïla a combattu le temps et ses méfaits, affronté ses maléfices, défié ses dégâts. Elle a vaillamment guerroyé contre l'injustice d'un duel inégal, repoussant les limites d'une lutte sans merci dont elle se savait l'inévitable perdante. Et c'est justement ce qui faisait la beauté de son combat. Ce qui sacralisait sa mission, son devoir, l'objectif ultime de son existence. Elle se sentait alors pure et forte, tellement puissante, magnifiée par la tâche sublime qu'elle s'était fixée depuis son plus jeune âge : la quête éternelle de la beauté, de l'éclat, du bonheur, de la perfection, de la gloire menant au scintillement d'un destin étalé en brillance sur les pages d'un illustré. Son véritable rôle avait été de représenter l'idéal personnifié de la vie d'une femme, d'une épouse et d'une mère. Car chacun des chapitres de son existence recelait le couronnement d'une histoire dont elle s'employa inlassablement à anéantir les imperfections. Par n'importe quel moyen. Qu'importe les mensonges et les ruses, qu'importent l'hypocrisie de son sourire et l'imposture de son regard. Qu'importent les mots si le ton y était. Qu'importe le fond si la forme dominait. Souveraine de l'univers qu'elle n'avait cessé de contrôler, le sien comme ceux qui interféraient dans sa sphère, elle avait toujours tenu les rênes de sa destinée d'une main de fer, superbe et arrogante, tellement confiante en son pouvoir et maîtrisant tout jusqu'au moindre détail.

Jusqu'à ce que la maladie vienne tout enlaidir. Celle que l'on ne peut dissimuler sous un mensonge. Celle qui grignote la force et la distinction jusqu'à l'épave de ce qui ne sera bientôt plus qu'une ruine. Celle qui disperse sur sa route les débris immondes de son pillage et que l'on tente désespérément de suivre à la trace pour vite ramasser ce qui dépasse, ce qui fait tache dans le décor. Mais bientôt tout s'accélère et l'on ne contrôle plus rien. On continue de ramasser les décombres d'une gloire passée en se disant que tout va bien, et parfois même on parvient encore à faire illusion. Mais on sait au fond de soi que la bataille est définitivement perdue. On persévère encore, par habitude, et pour ne pas déposer les armes sans un ultime combat. Mais très vite il ne reste plus que l'intolérable spectacle d'un corps qui se gâte et d'un esprit qui s'étiole jusqu'à ne plus se souvenir de ce qu'il fut.

Cela avait commencé sur les plateaux de cinéma, lorsque Pierre donnait

manifestement des signes d'incompréhension : incompréhension de ce qu'il faisait là, ignorance de ce qu'on attendait de lui et, bien sûr, incapacité subite de rendre un texte que pourtant il connaissait parfaitement la veille encore. De temps à autre également, il s'habillait de manière tout à fait inappropriée, lui d'ordinaire si soigneux quant à ses tenues vestimentaires qu'il exigeait toujours irréprochables, du bouton de manchette jusqu'aux chaussettes. Lorsqu'un jour il s'était rendu à un rendez-vous de travail vêtu de trois chandails superposés, Leïla commença à s'inquiéter. Un autre jour, elle retrouva le portefeuille de son mari dans le frigidaire. Et lorsqu'elle lui demanda si c'était sciemment qu'il avait rangé l'objet dans cet endroit plutôt inapproprié, il saisit le portefeuille et parut ne même pas comprendre ce que c'était.

Leïla prit rendez-vous chez le médecin et le couperet tomba quelques semaines plus tard, plus affûté qu'une guillotine : Pierre était atteint de la maladie d'Alzheimer et le mal était déjà bien avancé. Ce fut un séisme maléfique dans l'univers des Vasseur, un véritable cataclysme qui ravagea tout sur son passage. Mais que Leïla garda pour elle, cachant la vérité au monde extérieur et jusqu'à ses proches. Elle continuait de bâtir son mur de perfection, inlassablement, sans s'apercevoir que les remparts érigés pour les protéger de la laideur du monde étaient depuis longtemps devenus ceux d'une prison. Elle assumait seule les effets dévastateurs de la maladie de Pierre, donnant aux interlocuteurs de la star une explication parfaite – comme toujours – chaque fois que celle-ci se perdait dans la confusion de son esprit. Bientôt, elle se mit à repousser de plus en plus d'invitations, professionnelles ou autres, mais ses refus aux diverses sollicitations extérieures commencèrent à nuire plus qu'à sauver la face.

Lorsque enfin elle réalisa que la maladie de Pierre avait irrémédiablement remporté la victoire, elle décida de lui offrir la dernière chose qu'elle se devait de lui donner : l'éclat d'une légende qu'aucune fin si misérable ne viendrait ternir. À défaut de ne pouvoir cacher sa déchéance, elle comprit qu'elle n'avait d'autres moyens que de le cacher, lui, aux yeux du monde. Responsable de l'image de son mari depuis plus de trente ans, il était de son devoir de parachever son œuvre en beauté – justement !

Mais le travail de toute une vie ne disparaît pas en un clin d'œil. Ce qu'elle avait mis des années à bâtir, cette image qu'elle avait façonnée trait par trait au pinceau de la presse et des médias, avec patience et vigilance, et qu'aujourd'hui on lui réclamait sans cesse... Car il ne se passait pas une

semaine sans qu'un festival ne réclame la présence de la star, sans qu'un journaliste ne sollicite une interview, sans compter les scénarios qui ne cessaient d'affluer et dont les nombreux producteurs espéraient une réponse positive. Jacques Hersant, l'agent de Pierre, à qui elle répugnait à dire la vérité, ne comprenait pas cette soudaine baisse d'activité et, plusieurs fois déjà, il avait montré des signes d'inquiétude, s'enquérant de la santé de l'acteur. Soupçonnant quelque chose de plus grave que les simples explications de Leïla, à savoir un état de fatigue avancé et le besoin impératif de se reposer, il chercha à la convaincre que Pierre ne lui appartenait plus tout à fait et qu'elle ne pouvait continuer de cacher la vérité au public ainsi qu'à la profession. Leïla comprit alors qu'elle ne maîtrisait plus tout à fait l'image de son mari. Il était plus que temps de mettre fin à cette situation. Mais comment ?

Comment anéantir en si peu de temps les effets d'un si long travail ?

Seule la mort possède ce pouvoir...

Après avoir envisagé toutes les solutions possibles et imaginables, Leïla en vint à la conclusion que seule la disparition définitive de Pierre pouvait lui offrir ce qu'elle désirait. S'il mourait subitement, il resterait à jamais l'acteur d'exception dont l'image avait marqué l'histoire du cinéma ainsi que le souvenir de millions de Français.

L'ultime obstacle pour atteindre l'apogée de la perfection se dressa alors devant Leïla tel un mur cette fois réellement infranchissable : la mort ne se monnaie pas comme les services d'un lardin, en tout cas pas sans se salir les mains ou, du moins, l'âme. Et puis surtout, tuer Pierre s'avéra au-dessus de ses forces. Il restait, malgré les ans et la décadence de son esprit, le grand amour de sa vie, le père de ses enfants et l'homme qui avait comblé son existence au-delà de toute espérance. Et c'est dans ce terrible instant de prise de conscience, celle de son incapacité à offrir à son mari une fin digne de lui, qu'elle réalisa qu'elle avait non seulement aimé l'image de perfection qu'il renvoyait à travers elle, mais également l'homme dans toute sa malfaçon avec, comble de l'ironie, ses qualités et ses défauts.

C'est en sortant un soir d'un de ces petits théâtres de banlieue dans lequel elle avait assisté à une représentation théâtrale dont Christine Vasseur tenait le rôle principal qu'elle entrevit la solution à son problème : une bande de clochards se tenait un peu plus loin, regroupés autour d'une poubelle qu'ils fouillaient activement. Excusant l'absence de Pierre par une migraine dont l'acteur n'était pas parvenu à se débarrasser, Leïla avait fait acte de présence

et dispensé son sourire en témoignage d'un bonheur toujours inaltérable durant toute la soirée. Vers minuit, enfin, elle avait réussi à s'éclipser sans donner naissance au moindre soupçon. Lorsque, non loin d'elle, elle aperçut l'un des clochards, elle eut un choc : la silhouette, la taille, la façon de se tenir – à peu de chose près – tout dans l'attitude du mendiant rappelait la silhouette de Pierre. Son trouble s'accrut notamment en souvenir d'un rôle qu'il avait tenu quelques années auparavant dans « Saint Dominique des Familles », un film dans lequel il interprétait un espion forcé d'infiltrer un groupe de SDF afin de mener à bien une mission gouvernementale.

La ressemblance était saisissante. Leïla eut d'ailleurs la sensation que son mari se tenait devant elle. Elle eut un mouvement de surprise, déjà prête à le rejoindre pour le ramener à la maison... Ce n'est qu'en s'approchant de l'homme qu'elle s'aperçut de sa méprise. Mais l'idée avait germé dans son esprit : si elle s'était fourvoyée, elle qui se targuait de connaître Pierre mieux que sa propre mère, pourquoi la France entière ne le serait-elle pas ?

Lentement, l'idée progressa dans les méandres de son besoin maladif de perfection, prenant corps, s'épaississant au fil de son évolution, de plus en plus réelle, de plus en plus possible...

Et si, à la place de Pierre, un autre homme décédait des suites d'un épouvantable et malencontreux accident ? Un homme qui lui ressemblerait, un homme qui prendrait la place de l'acteur, comblant ses lacunes et ses défauts ?

Une doublure en quelque sorte, pour interpréter l'ultime rôle de la star et mettre ainsi fin à sa carrière...

Leïla revint le lendemain soir, à l'endroit même où elle avait aperçu la silhouette si familière. Elle retrouva le clochard sans trop de difficultés, lui offrit à boire et lui proposa du travail. L'homme, qui s'appelait Jules, accepta la proposition et la suivit sans faire d'histoire.

À présent, Leïla se souvenait de la femme qui l'accompagnait – puisqu'il s'agissait d'une femme, dissimulée sous la crasse et les oripeaux dont elle était parée. Elle se souvenait que l'homme lui avait parlé, l'avertissant de l'opportunité qui lui était offerte et la prévenant de son absence durant les heures qui allaient suivre. Il lui avait aussi promis de revenir rapidement, le lendemain peut-être ou, au pire, le surlendemain. Elle n'avait été qu'un détail dont Leïla n'avait pas jugé bon de tenir compte.

Un détail qui, aujourd'hui, devenait son pire cauchemar.

Le clochard l'avait donc suivie. Le reste fut d'une simplicité affolante.

Ayant pris soin de se déplacer dans la voiture de Pierre, elle lui offrit encore à boire tandis qu'elle le menait soi-disant là où elle avait besoin de ses services, après avoir préalablement drogué sa boisson. Un quart d'heure plus tard, il perdait conscience à ses côtés, sur le siège passager. Elle conduisit une bonne partie de la nuit, quitta Paris et sa périphérie pour aboutir sur une petite route départementale, en un endroit où la chaussée marquait une forte pente au bout de laquelle un virage serré ne laisserait aucune chance de survie au mendiant. Le plus dur fut encore de tirer l'énorme carcasse endormie à la place du conducteur, de supporter sa puanteur et de toucher ses frusques raides de crasse. Puis, coinçant la pédale de l'accélérateur, elle lança le véhicule à toute vitesse sur la route et assista au choc. La chance lui sourit puisque le moteur explosa quelques minutes après l'impact sans qu'il y ait besoin de mettre le feu à la voiture. Le véhicule s'embrasa en très peu de temps, consumant dans ses flammes la dépouille d'un clochard dénommé Jules et, avec elle, la preuve que Pierre Vasseur était toujours vivant.

Puis elle rentra à Paris, rejoignant à pied le village le plus proche d'où elle prit un bus jusqu'à une gare, ensuite un train, enfin le métro jusque chez elle. Pierre dormait encore lorsqu'elle réintégra le domicile. Elle l'éveilla, il s'étonna de sa présence, lui demanda qui elle était et ce qu'elle faisait chez lui. Doucement, tendrement, elle lui expliqua qu'il n'était pas dans sa chambre et qu'elle allait le raccompagner chez lui, auprès de sa femme. L'acteur parut rassuré et se laissa faire. Elle l'habilla avant de le conduire jusqu'à la chambre de bonne qu'elle avait aménagée les jours précédents. Puis elle l'installa, lui expliquant que, désormais, il était chez lui.

Le lendemain, la nouvelle de la mort accidentelle de Pierre Vasseur se répandait dans tout le pays. Et, une semaine plus tard, la France en émoi enterrait en grande pompe un clochard prénommé Jules dans le plus célèbre des cimetières parisiens.

Les gens

Une femme, devant la télé, qui regarde un reportage sur Pierre Vasseur :
On ne peut pas dire qu'il était beau, Pierre Vasseur, mais tout de même, ça fait drôle de savoir qu'il est mort...

Son mari : *Mmmm...*

La femme : *Dans « Jette l'éponge », tu te souviens ? Quand il pique sa crise dans l'ascenseur... Qu'est-ce que j'ai ri !*

Le mari : *Mmmmm...*

La femme : *Tu savais que sa femme était beaucoup plus jeune que lui ? Ça n'a pas dû le reposer tous les jours, ça !*

Silence.

La femme : *De là à dire que c'est ça qui l'a tué...*

Dans le reportage, Leïla est interviewée aux côtés de son mari.

La femme : *Tiens, regarde, c'est elle !*

Silence.

La femme : *Tu ne trouves pas qu'elle ressemble un peu à... Allez, comment elle s'appelle, encore ?*

Le mari : *Ingrid Chauvin ?*

La femme : *C'est tout à fait ça, non ?*

Le mari tourne la tête vers le téléviseur et observe le visage de Leïla Vasseur. Puis, rendant son jugement : *Non, absolument pas !*

« Rebondissements inattendus dans ce qu'il convient désormais d'appeler "l'affaire Pierre Vasseur" : contrairement à ce que tout le monde pensait, la célèbre star de cinéma n'est pas décédée !

Incroyable, ahurissant, saisissant... Aucune épithète n'est assez puissante pour qualifier le coup de théâtre le plus inconcevable de l'histoire du show-business de ces dernières décennies. C'est un appel anonyme qui a donné l'alerte, avant-hier soir aux environs de 23 heures, révélant à la police des informations dont la source reste encore un mystère mais dont le contenu est apparu aussi insolite que surprenant. Grâce à ces renseignements, les enquêteurs ont découvert, dans une chambre de bonne de la rue de Montreuil, c'est-à-dire deux étages au-dessus du domicile privé du célèbre acteur de cinéma, attaché à son lit, celui que tout le monde pensait décédé depuis trois semaines environ des suites d'un accident de voiture.

C'est au terme d'une histoire abracadabrante, dont on ignore encore tout des tenants et aboutissants, que Pierre Vasseur, bel et bien vivant, a été délivré d'une des plus impensables séquestrations que l'on puisse imaginer, à quelques mètres à peine de son appartement.

Qui a enfermé l'acteur dans de pareilles conditions ?

Les circonstances de cette singulière captivité restent, à l'heure actuelle, un véritable mystère et la police se dispense de tout commentaire.

Imaginez, mesdames et messieurs !

Imaginez une pièce de quatre mètres sur trois située sous les toits d'un de ces immeubles huppés du 16^e arrondissement, chambre destinée à l'origine à l'hébergement du petit personnel de la haute bourgeoisie parisienne et communément appelée depuis « chambre ; est là, deux étages à peine au-dessus de son propre appartement, que Pierre Vasseur a vécu ces trois dernières semaines, alors que la France tout entière le croyait mort et enterré. L'acteur paraît très éprouvé par cette séquestration, fût-elle dans ses

propres murs. On ignore encore tout des circonstances qui ont abouti à cette situation totalement invraisemblable, mais il semble que Pierre Vasseur soit atteint, depuis quelque temps déjà, d'une maladie neurologique cérébrale. Si les sources de cette information ne sont pas encore fiables à cent pour cent, on parle néanmoins de la maladie d'Alzheimer dont les premiers signes, d'après le témoignage de certains proches de l'acteur, se seraient manifestés depuis quelques mois déjà.

Mais cette affaire, aussi effarante soit-elle, ne représente que les prémices d'un mystère bien plus impénétrable qu'on ne l'imagine. C'est également durant la nuit de cette improbable découverte, déjà riche en rebondissements, que le corps sans vie et totalement dénudé de Leïla Vasseur, l'épouse de l'acteur, a été retrouvé au pied du cimetière du Père-Lachaise, à quelques mètres à peine de la tombe officielle de son mari. D'après les premiers éléments de l'enquête, la police parle de meurtre par strangulation mais nous attendons de plus amples informations à ce sujet.

Alors évidemment, nous sommes en droit de nous poser toute une série de questions, à commencer par celle-ci : le meurtrier de Leïla Vasseur et le geôlier de son époux sont-ils la même personne ?

À ce jour, nul n'a eu connaissance d'une quelconque demande de rançon, et parmi les multiples proches qui ont fréquenté Leïla Vasseur depuis le prétendu décès de son mari, outre la douleur légitime ressentie par quelqu'un qui vient de perdre un être cher, personne n'a constaté un comportement inapproprié ou la moindre inquiétude insolite.

Le mystère demeure donc entier. Reste ce coup de téléphone anonyme reçu par la police et dévoilant la présence de Pierre Vasseur attaché à un lit dans la chambre de bonne attachée à son appartement. Là aussi, le lieu en lui-même est loin d'être anodin et conduirait les enquêteurs à diriger leurs recherches vers l'entourage proche de la star. Parmi lequel ses trois enfants, dont la cadette, Amélie Vasseur, impliquée, quelques heures à peine avant la découverte du corps de sa mère et celle de la séquestration de son père, dans le rapt d'une enfant de trois ans qui n'est autre que sa propre nièce, la fille de son demi-frère, Igor Vasseur, issu d'un premier mariage de l'acteur.

En effet ! Dans cette affaire, on peut dire que les faits s'accumulent et se succèdent sans logique ni rationalité, tous plus effarants les uns que les autres. Ce matin, dès la première heure, les trois enfants de Pierre Vasseur ont été entendus par les enquêteurs dans le cadre de ces deux affaires. On sait par exemple qu'entre Igor Vasseur, issu du premier mariage de Pierre

Vasseur, et sa belle-mère Leïla, les rapports étaient plus que tendus. Il semble en effet que des différends de longue date aient resurgi récemment, mettant à mal des relations déjà très fragiles entre le fils et sa belle-mère.

Et puis il y a la petite dernière, Amélie Vasseur. Fille cadette de la star, à son tour compromise dans ce troisième fait divers évoqué plus haut, et dont on ne peut que supposer les liens probables avec les deux affaires précédentes. Amélie Vasseur donc, qui aurait enlevé et séquestré sa propre nièce.

Pour quelle raison ? Il semble que là aussi, un désaccord familial soit à l'origine de cet acte dont l'adolescente n'aurait pas mesuré toutes les conséquences. Mais ici également, nous attendons plus d'informations à ce sujet. Tout ce que l'on peut dire à l'heure actuelle, c'est qu'Igor Vasseur, papa de la fillette, vient de vivre, quelques heures à peine avant d'apprendre que son propre père n'était pas décédé comme il le pensait depuis trois semaines, l'une des expériences les plus éprouvantes qu'un parent puisse connaître.

C'est donc là qu'un nouvel élément intervient dans cet inimaginable imbroglio que le plus téméraire des scénaristes de cinéma n'aurait osé imaginer. Si l'on devait résumer l'affaire, on pourrait dire que la fille d'Igor Vasseur, et donc petite-fille de l'acteur Pierre Vasseur, a été enlevée et retenue prisonnière durant une dizaine d'heures par sa propre tante, Amélie Vasseur, dont la mère fut retrouvée assassinée par strangulation au pied du mur du cimetière du Père-Lachaise et dont le père, la célèbre star de cinéma Pierre Vasseur donc, que tout le monde pensait décédée depuis trois semaines des suites d'un accident de voiture, était en réalité séquestrée dans une chambre de bonne.

Vous l'aurez compris, mesdames et messieurs, il est peu de mots pour qualifier ce drame familial, comme il est presque insensé, à l'heure actuelle, de tenter de démêler les fils de cette histoire extravagante.

Une piste pourtant paraît se dégager de tout cela. Une piste, aussi mince soit-elle, que semblent privilégier les enquêteurs. Quelques jours avant le drame, et d'après le témoignage de deux policiers appelés sur place, la famille Vasseur a été prise à partie par une SDF qui aurait tenté de s'introduire dans leur immeuble, prétextant que l'un de ses proches serait retenu quelque part dans l'appartement des Vasseur. Au cours de leur intervention, les policiers ont appris que Leïla Vasseur et sa fille Amélie avaient déjà subi une agression de la part de cette même SDF. Dès lors

plusieurs questions s'imposent à l'esprit : serait-elle l'auteur du coup de téléphone anonyme passé dans la nuit afin de prévenir la police de la présence de l'acteur ? Les traces de strangulation relevées sur le cou de Leïla Vasseur recèlent vraisemblablement quelques indices qui permettraient aux enquêteurs de confondre rapidement le coupable. La police tente donc de retrouver le plus rapidement possible la trace de cette SDF.

Mais que s'est-il réellement passé ?

Un défunt qui ne l'a visiblement jamais été, le corps sans vie de l'épouse retrouvé à quelques mètres à peine de sa tombe, tout cela au moment même où sa fille kidnappait sa propre nièce...

Quel est le lien entre ces trois événements tous plus inexplicables les uns que les autres ? Quelles sont les circonstances du meurtre de Leïla Vasseur ? Celui-ci est-il directement lié à la séquestration de l'acteur ? Pourquoi la fille cadette de la star de cinéma, à peine âgée de quatorze ans, a-t-elle kidnappé sa nièce durant toute une soirée ? Et qui a averti la police de la présence de Pierre Vasseur dans cette chambre de bonne ?

Autant de questions auxquelles il est difficile de répondre dans l'immédiat. La police va procéder, dans les jours qui suivent, à l'exhumation du cercueil de Pierre Vasseur afin de découvrir ce qu'il cache et s'il peut révéler un indice probant dans cette affaire aussi sordide qu'énigmatique.

Nous reviendrons plus en détail sur ces événements dans nos prochaines éditions afin de vous informer de l'évolution de l'enquête et de comprendre les rouages de ce qui, depuis ce matin, a dépassé le cadre au simple fait divers pour devenir d'ores et déjà l'une des intrigues les plus mystérieuses et les plus... »

Violette éteint le poste de télévision et se retourne vers sa mère.

— Je ne sais pas dans quoi tu as mis les pieds, murmure celle-ci d'un ton dubitatif.

— Dans quoi j'ai mis les pieds ? s'exclame Violette en ouvrant de grands yeux scandalisés. Tu permets ? Les pieds, on les y a mis toutes les deux.

Henriette esquisse un sourire un peu moqueur.

— Peut-être, mais vu mon état, on aura du mal à croire que j'ai joué un rôle dans cette histoire...

Violette considère sa mère en soupirant.

— Comment tu te sens ?

— J'ai bien cru que tu me refaisais le coup de la fugue...

L'adolescente hausse les épaules dans une attitude un peu boudeuse, mais

c'est un sourire presque tendre qu'elle adresse à la grosse femme.

— Je ne te referai plus jamais ce coup-là.

Mère et fille échangent un regard et, pour la première fois depuis longtemps, sans doute même depuis le temps révolu d'une enfance enfouie dans les méandres de leurs souvenirs, une certaine complicité se transmet dans l'intimité d'un secret qu'enfin elles partagent toutes deux.

— C'est pas tout ça, grommelle Henriette qui a encore du mal à exprimer ses sentiments. Mais ils vont finir par venir te chercher... Les gosses Vasseur vont révéler ton existence, tu penses ! Et peut-être même qu'ils vont essayer de tout te mettre sur le dos...

— Ça m'étonnerait ! réplique Violette avec confiance. S'ils révèlent mon existence, ça veut dire que je serai reconnue comme la fille de Pierre Vasseur. Et ça, crois-moi, il n'y a pas de danger que ça arrive un jour.

— Tu ne veux plus faire valoir ta filiation avec Pierre Vasseur ?

— Certainement pas !

— Pourquoi ? C'est ce que tu cherches depuis longtemps.

Violette esquisse un sourire amer.

« Quelle étrange démarche que celle de vouloir se faire reconnaître par quelqu'un atteint de la maladie d'Alzheimer... » songe-t-elle non sans ironie.

Durant les jours qui suivirent son incroyable découverte, le cynisme d'une telle situation n'avait cessé de l'obséder. Alors qu'elle avait remué ciel et terre pour être reconnue par son père en espérant même être incluse au centre du cercle familial, c'est exactement l'inverse qui s'était produit : la maladie du patriarche avait rejeté en bloc l'ensemble du clan qui, du même coup, l'avait rejointe à la place de l'étrangère.

Que ce soit Leïla, Bastien, Amélie ou Igor, Pierre ne reconnaissait plus personne.

La rencontre avec son père fut un choc pour la jeune fille. D'ailleurs, l'histoire n'avait cessé de lui adresser une succession de pieds-de-nez auxquels elle tentait de répondre aujourd'hui par une apparente sérénité. Après avoir fait le deuil de retrouvailles que, depuis sa plus tendre enfance, elle avait imaginées aussi bouleversantes qu'émotionnelles, elle avait finalement dû se résoudre à demeurer à jamais la honte d'une nuit que tout le monde cherchait à enfouir au plus profond de l'oubli. Les trois semaines qui venaient de passer avaient été riches en déconvenues, distillant au fil des circonstances une succession de déceptions qui colmatèrent ses plaies, malmenant sa soif de légitimité jusqu'à l'écœurement. Pire : au terme des

quelques entrevues avec Leïla, elle avait fini par ne plus désirer que ce que, trois semaines auparavant encore, elle se refusait de réclamer, c'est-à-dire le profit dépourvu de toute émotion.

Ensuite, elle avait fait cette impensable découverte. En une fraction de seconde, toutes ses défenses s'étaient volatilisées. Son père était là, devant elle, en chair et en os. Vivant. L'instant le plus intense de son existence venait de s'abattre sur elle au moment où elle avait définitivement fait une croix dessus. Elle avait passé sa vie entière à s'y préparer, persuadée qu'elle était prête pour la déferlante d'émotions qui allait immanquablement l'envahir...

Et puis les événements avaient fait en sorte qu'elle avait baissé la garde au moment le plus crucial : elle avait renoncé aux retrouvailles.

Elle avait même fini par renoncer au désir des retrouvailles.

— Tu sais quoi, maman ? réplique Violette d'une voix pensive. Les enfants Vasseur, je ne les envie pas. Et sincèrement, je préfère être à ma place qu'à la leur.

Bonus

Le film date du début des années quatre-vingt. Il en a les couleurs un peu passées, dont l'éclat radieux de la lumière ambiante atténue les contrastes, ainsi que le piqué grêlé de la pellicule. Pierre Vasseur a cinquante ans. Ses cheveux poivre et sel sont encore abondants sur son crâne et il porte l'embonpoint de la cinquantaine rayonnante. Il est allongé sur une serviette de plage, aux côtés de Leïla dont la jeunesse se marque par un visage plus rond et un regard plus doux. Plus candide. En arrière-plan, on distingue le décor d'une plage peu fréquentée, si ce n'est quelques personnes qui passent au loin, par intermittence. Le bruit des vagues se fait entendre.

Sur le ventre de l'acteur, installé à califourchon, un petit garçon de deux ans s'agite en riant, mimant maladroitement le mouvement d'un cavalier. On reconnaît Bastien. Pierre rit de la joie de son fils tandis que Leïla les regarde tous les deux avec tendresse.

Puis l'image change. À présent, Pierre court derrière Leïla qui rit à gorge déployée tout en tentant d'échapper aux assauts de son mari. Ils sont dans un jardin fleuri, le paysage est idyllique. Elle est vêtue d'une courte robe de tissu bigarré et coiffée d'un large chapeau de paille. Bientôt, Pierre rattrape sa femme et l'étreint avec tendresse. Ensemble, ils rient avant de s'embrasser passionnément, tandis que le chapeau de Leïla s'envole, libérant sa longue chevelure brune.

Une série de courtes séquences se succèdent ainsi, montrant Pierre Vasseur à différentes époques de sa vie, en compagnie de ses proches : Bastien à trois ans, puis petit garçon de neuf ans au regard malicieux et aux genoux cagneux, Leïla dont les tenues et les coiffures témoignent de l'évolution de la mode, Bastien à quatorze ans qui tient Amélie dans ses bras, bébé joufflu de quelques mois à peine, ensuite Amélie un peu plus grande, quatre ans déjà, barbouillée de chocolat du front jusqu'au menton et qui tente d'en attraper le plus possible avec le bout de la langue tandis que, sur la bande-son, on entend

les éclats de rire de ses parents...

C'est une succession de clichés évoquant le bonheur, la tendresse d'une famille, la complicité d'un clan au fil du temps. Chaque document est exclusivement privé, et on y découvre un Pierre Vasseur bienveillant, le prototype même du patriarche maintenant farouchement sa tribu à l'abri des agressions du monde extérieur. L'ensemble du film dure une bonne dizaine de minutes ; les séquences se suivent à un rythme régulier qui évoque l'équilibre et l'harmonie. Elles sont montées sur une musique à la fois enjouée mais dont le refrain exhale un soupçon de mélancolie.

En regardant ce film, on pleure l'homme autant que l'acteur. On regrette déjà un temps que l'on sent révolu, une « époque » comme disent les anciens, ceux dont on dira plus tard qu'ils étaient les contemporains de Pierre Vasseur. Car au-delà du talent incontestable et désormais incontesté de l'artiste, on découvre enfin une personnalité vraie, un père, un époux, un homme qui peut-être n'était pas si différent du spectateur que nous sommes. Ce qui, en aucun cas, n'abaisse Pierre Vasseur à notre niveau. Bien au contraire. C'est plutôt lui qui nous hisse au sien, celui d'un être humain dont la destinée hors du commun puisait ses racines dans l'ordinaire.

Dès lors, comment ne pas l'aimer ?

À la fin du film, on le retrouve plus âgé, proche de ce qu'il était peu de temps avant son premier enterrement. Nous sommes en 2003, Pierre Vasseur se trouve dans un studio, confortablement installé dans un fauteuil en train de répondre aux questions d'un homme qui ne sera pour nous qu'une voix *off*.

— *Pierre Vasseur, vous ne parlez jamais de votre famille...*

L'acteur esquisse un sourire un peu goguenard tout en hochant la tête d'un air entendu.

— *Non, c'est vrai...*

— *Pourquoi ?*

— *Parce que je n'en ai pas le droit ! Moi, j'ai choisi un métier public, qui met forcément mon visage au premier plan des médias. J'ai fait ce choix en toute connaissance de cause, j'étais adulte quand j'ai commencé ma carrière. Mais il n'est absolument pas dit que mes enfants auront un jour envie d'être exposés de la même façon... Et puis, pour quelle raison parlerait-on d'eux ? Qu'ont-ils accompli pour faire la une des journaux ? Si leur seul mérite, leur seul talent est d'être mes enfants, ça n'a vraiment aucun intérêt ! Je leur souhaite d'avoir un autre rôle à jouer dans la vie !*

— *Sans rien nous dévoiler de votre vie privée, dites-nous seulement ce que*

représente pour vous le noyau familial.

— Tout, évidemment ! Sinon, pourquoi vivre, pourquoi se lever le matin, pourquoi travailler, gagner de l'argent, se nourrir ? Bien sûr, il y a un réel plaisir à faire ce métier, ce n'est pas moi qui dirai le contraire. Mais ma femme et mes enfants sont mon moteur... Je ne sais pas si j'aurais fait la même carrière s'ils n'avaient pas été là... Quand je choisis de faire un film, c'est évidemment pour des raisons bien précises, comme la qualité du scénario, le talent du réalisateur et même parfois l'envie de travailler avec certains de mes collègues. Mais il y a toujours un moment où je sais que je laisserai une empreinte, que ce film, au-delà des qualités que j'y ai vues, marquera mon image et le souvenir que je laisserai de moi. Et ce souvenir, il est exclusivement destiné à mes enfants.

— Vous semblez être un père très préoccupé par les siens... Le métier d'acteur n'est-il pas un obstacle à l'implication d'un parent dans l'éducation de ses enfants ?

— Si vous sous-entendez par là que mon métier m'empêche d'être aussi présent auprès de mes enfants que je le souhaite, il est clair que certaines périodes sont plus difficiles que d'autres. Mais je dirais que la qualité, c'est de la quantité comprimée. Mes enfants sont ma chair, mon sang, ils savent à quel point je les aime. Je n'ai pas besoin d'être constamment là pour le leur rappeler. Et puis leur mère est une personne exceptionnelle, et même lorsque les tournages m'emmènent loin de Paris, nous restons en contact permanent.

— Si vous aviez un message à leur faire passer, quel serait-il ?

Pierre Vasseur reste quelques instants songeur. Puis il tourne la tête et s'adresse directement à la caméra.

— Ne comptez sur personne d'autre que sur vous-mêmes. La plupart des gens pensent qu'un nom comme le nôtre est un atout, qu'il vous ouvrira les portes de la réussite et surtout qu'il sera le garant d'un bonheur indéfectible. N'en croyez rien. C'est tout le contraire ! Ce nom vous apportera plus de soucis, d'obstacles et de difficultés que n'importe quel autre nom. Il vous faudra faire vos preuves et suivre votre propre route plus rigoureusement qu'un autre, être irréprochable dans vos actes et dans vos choix, et surtout ne considérer comme acquis que ce que vous aurez vous-même construit. Mais ne comptez en aucun cas sur la notoriété du patronyme que je vous laisse. Je devrais d'ailleurs m'excuser auprès de vous de toutes les embûches que, bien malgré moi sachez-le, je sème sur votre chemin et auxquelles vous devrez faire face. J'ai tenté de faire du mieux que j'ai pu, c'est maintenant votre

tour de conduire votre barque et de construire votre avenir, indépendamment de la carrière que j'ai menée. Je voulais aussi vous dire de ne jamais vous préoccuper de tout ce que l'on pourra vous dire à mon sujet. Ne vous fiez qu'à vos propres souvenirs, vos propres opinions, qu'elles soient bonnes ou mauvaises. Tout le reste n'est que foutaises. Et sachez une dernière chose, mes enfants : j'ai fait du mieux que j'ai pu. Je vous ai donné le meilleur de moi-même. J'ai fait des erreurs, c'est évident, mais quels qu'aient été mes actes, ils ne furent guidés que par l'amour que j'éprouve pour vous.

Pierre Vasseur se tait sans quitter la caméra des yeux et l'instant est émouvant. Au bout de quelques secondes de silence, la voix *off* le remercie dans un murmure, comme si elle craignait de briser le trouble du moment. Alors l'acteur fait un bref signe de salut, avant de baisser les yeux dans une attitude de profonde modestie.